00102040

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

LE

COMTE XAVIER

PAR

102040

HENRY GRÉVILLE

Deuxième Édition

PPC39

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY.

PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

Tous droits réservés

1886

00102040

LE COMTE XAVIER

Le comte Xavier Stanitsky ouvrit les yeux juste au moment où le soleil, passant par un trou du volet, faisait un rond lumineux sur son oreiller.

La chambre était obscure, les deux fenêtres étant fermées par d'épais contrevents de bois, fixés à l'intérieur, et par une barre également de bois qu'on plaçait tous les soirs à grand renfort d'essais malheureux dans deux crampons de fer.

C'était un système primitif et incommode, qui réunissait à peu près tous les désavantages;

mais, depuis quatre-vingt-onze ans qu'un comte Stanitsky avait fait construire cette maison vénérable, on n'en avait jamais employé d'autre : donc, bon ou mauvais, le système de la barre de bois durerait jusqu'à ce qu'un autre Stanitsky fît bâtir une autre maison, — ce qui pour l'instant offrait le plus petit nombre de probabilités possibles : un Américain n'eût pas parié là-dessus un dollar contre mille.

Mais Xavier avait de bons yeux (de père en fils, les Stanitsky avaient la vue excellente); et de plus, le jeune comte, ayant dix-neuf ans révolus de la veille, devait y voir plus clair que jamais. Heureux âge!

Heureux âge en effet! La chambre était laide et maussade; d'affreux meubles en acajou, d'un style baroque mâtiné d'empire et d'on ne sait quoi, la meublaient sans l'orner; le lit était un simple canapé recouvert d'un tissu de crin à faire frémir un hippopotame; mais là-dessus Xavier faisait étendre tous les soirs un tapis de peau de daim, épais et souple; son fidèle

valet de chambre recouvrait la peau d'un drap en fine toile de Hollande; une couverture de soie complétait le coucher succinct, et le comte Xavier dormait d'un sommeil sans rêves, au milieu d'une pauvreté réelle et d'un luxe fantasmagorique.

Dès que ses yeux excellents furent ouverts, Xavier se recula un peu sur l'oreiller, et s'amusa à observer les fines poussières qui dansaient dans le rayon de soleil; elles montaient et descendaient, tournaient et revenaient sur elles-mêmes, faisant beaucoup de mouvement presque sans se déplacer.

— Sont-elles bêtes, pensa Xavier, de se donner tant de mal pour si peu de résultat! Quelle leçon pour nous autres! Sachons ne travailler qu'à bon escient.

Or, comme il n'avait rien à faire de pressé ni même d'utile, le jeune comte se garda bien de remuer, et, commodément enfoncé entre le dos du divan, — également couvert d'une peau de daim souple comme un gant de Saxe, — et le

corps dudit meuble, dans un petit angle aussi dur qu'une pierre de taille, il médita pendant cinq bonnes minutes.

Une des choses les plus extraordinaires qui soient au monde, et certainement l'une de celles que la science ne parviendra que difficilement à expliquer, c'est le plaisir que les Russes, aussi bien que les Polonais, trouvent à rester couchés sur des lits absolument inhospitaliers.

Durs, étroits, dépourvus de matelas, à peine recouverts d'une couverture, ces lits offrent cependant à leurs propriétaires des douceurs capables de les pousser non-seulement à la paresse, mais encore pendant le jour à des siestes prolongées, qui, dans de telles conditions, semblent non-seulement inexplicables, mais même injustifiables.

Xavier s'allongea avec délices dans l'angle qu'il occupait : la vie lui semblait bonne, apparemment!

Soudain une idée lui vint : étendant le bras vers une grosse canne à pomme d'or appuyée

contre le canapé, et qui par miracle n'était point tombée cette nuit-là, il en frappa plusieurs coups sur le plancher de sapin. C'est ainsi que de temps immémorial les Stanitsky appelaient leurs gens, dans un pays où il n'y avait point de sonnettes.

La porte s'ouvrit; un plateau apparut, porté par une créature bizarre qu'au premier aspect on ne savait trop comment classer.

C'était un être humain, de quatre pieds de haut, vêtu d'une sorte de redingote en drap jaunâtre ornée sur les côtés de poches énormes dont les gardes tombaient jusqu'à terre. Cette redingote, qui s'arrêtait à deux doigts du sol, laissait voir des pieds gigantesques, chaussés de bottes.

Une tête ridée comme une vieille pomme de reinette surmontait cet ensemble, couronnée elle-même de cheveux gris taillés en brosse, qui poussaient dru et se dressaient de tous côtés comme les piquants d'un porc-épic. Des sourcils qui avaient l'air d'une brousse austra-

lienne ne laissaient entre leur ligne et celle des cheveux qu'une mince bande de peau tannée.

Le reste du visage était soi-disant rasé; mais personne n'avait jamais vu Sava rasé de frais : sa barbe était de huit jours, d'un bout de l'année à l'autre.

Cet étrange personnage portait un plateau de tôle jadis vernie, maintenant écaillée en tous sens, et, sur ce plateau, cinq objets de vermeil d'une forme délicieuse et d'un travail exquis : la théière, le sucrier, le pot à crème, une corbeille à pain et une tasse fixée à sa soucoupe, digne des maîtres orfévres de la Renaissance.

Sava, qui y voyait dans l'obscurité comme son homonyme le hibou, déposa le plateau sur une chaise, enleva sans se presser un des contrevents de bois, puis l'autre, les posa contre le mur, ouvrit les fenêtres, qui laissèrent entrer un torrent d'air tiède embaumé, l'air de mai, puis reprit son plateau et s'approcha du lit.

— Bonjour, comte Xavier, dit-il en inclinant la tête si bas que son menton disparut dans les

plis de sa prodigieuse cravate. Avez-vous bien dormi?

— Très-bien, répondit le jeune homme d'un air distrait. Il fait chaud?

— La terre bout, répondit le vieux serviteur en déposant le plateau sur la petite table qui se trouvait près du lit.

Il se recula d'un pas pour admirer la belle ordonnance de ce déjeuner frugal; puis mettant sa tête un peu de côté, comme un oiseau :

— Qu'est-ce que mon jeune maître ordonne pour aujourd'hui?

Xavier avait replié ses jambes sous lui, à la façon des tailleurs, et sans se préoccuper du drap ni de la couverture, trônait sur son lit, redevenu brusquement canapé.

— Ce que j'ordonne? fit-il d'un air distrait; je n'en sais rien! Quoi de nouveau?

Sava s'inclina respectueusement.

— Rien du tout, mon maître, répondit-il avec emphase.

— Pas de lettres?

— Pas une seule.

— Ma tante n'a pas écrit ?

— Son Altesse, la comtesse n'a point daigné écrire, fit Sava d'un air plus important encore.

Xavier réfléchit pendant une demi-minute, puis se dressa.

— Alors, dit-il, j'irai la voir tantôt.

Le vieux serviteur esquissa une imperceptible grimace.

— A pied ? dit-il si humblement que son humilité devenait du persiflage.

— Tu rêves ! fit Xavier en se détournant d'un air boudeur. Que font mes chevaux ?

Sava versa, sans se presser, le thé parfumé dans la tasse de vermeil, et y laissa tomber deux morceaux de sucre ; le jeune homme s'assit machinalement devant son déjeuner et rompit un biscuit :

— Vos chevaux, reprit Sava en se mettant dans la position déférente d'un valet de chambre bien appris, — vos chevaux, mon jeune

maître, sont occupés aujourd'hui. Il y a un des carrossiers qui laboure le potager; le second est allé chercher de l'eau pour l'arrosage, car nous remplissons le réservoir; le troisième...

— Eh! va te promener! grommela Xavier. Si deux chevaux sur trois sont déjà hors d'état d'être mis à la calèche, peu m'importe ce que fait le troisième!

— Il boite, acheva discrètement Sava, qui couvrit sa bouche de sa main, après cet aveu, comme pour voiler son irrévérente appréciation envers un personnage aussi important que le cheval de son maître.

Le comte Xavier versa de la crème dans son thé et rompit un second biscuit. Le soleil versait au dehors un fleuve de lumière dorée qui coulait entre deux rives de tilleuls, sur un lit de gazon vert et brillant.

Au dehors, c'était une exubérance de couleurs, de mouvement, de vie; toutes les richesses de la nature semblaient s'être prodiguées entre la terre et le ciel, comme des pierres pré-

cieuses entre le velours et le satin d'un écrin merveilleux.

Au dedans, la chambre était nue et pauvre, avec un bizarre mélange d'objets luxueux, éparpillés sur les meubles vermoulus. La terre n'appartenait plus aux Stanitsky : depuis longtemps les biens vendus prospéraient entre les mains de petits propriétaires intéressés à les faire valoir; la vieille maison de bois démantelée, encore décorée du nom pompeux de château, était seule la propriété du jeune comte. C'était son unique héritage, avec quelques lopins de forêt et de prairie, qui lui rapportaient juste de quoi ne pas mourir de faim.

A l'âge de huit ans, Xavier avait perdu sa mère; le père, qui adorait également sa femme et son fils, avait aussitôt placé celui-ci dans une école militaire, et s'était mis à jouer pour se consoler de la perte de la comtesse. Le jeune garçon, beau, intelligent, paresseux par tempérament, travailleur par accès, avait fait des études très-suffisantes. Au moment où il allait

rentrer au logis paternel, son père était mort, emportant avec lui une rente viagère qui lui avait permis de vivre agréablement jusqu'alors, dans le grand monde de Varsovie.

Xavier s'était trouvé héritier de la maison en ruine, du titre de comte, et d'une demi-douzaine de têtes de bétail, dont jusqu'alors l'unique raison d'être avait été de fournir au comte Stanitsky des petites mottes d'un beurre excellent qu'il envoyait en cadeau à ses nobles amies, les dames de la ville, dont il était resté jusqu'au dernier jour l'adorateur fidèle et très-apprécié.

Xavier avait encore hérité de Sava ; Sava, jadis valet de chambre de son grand-père, alors que le château des Stanitsky recevait la plus brillante noblesse des environs, dans ses hautes salles resplendissantes de lumières. Dans ce temps-là, Sava avait peut-être vingt ans, et portait une livrée éclatante, avec les bas de soie à la française.

Depuis la mort du grand-père, la fortune

avait diminué, les cartes en dévorant tous les ans quelque parcelle. La jeune comtesse morte aussi, les cartes avaient montré des dents de plus en plus longues, si bien qu'après avoir fermé les yeux de son second maître qu'il avait servi pendant trente-deux ans, Sava était revenu au château, rapportant dans deux coffres tous les biens meubles dont héritait le dernier des Stanitsky, Xavier, revenu de l'École militaire pour apprendre les tristes nouvelles, et entrer en possession de tous ses biens, dont le plus réel était la liberté.

Le jeune comte avait aimé et pleuré son père, qu'il n'avait guère vu, pourtant, mais son deuil n'avait pas été de ceux qui vous laissent inconsolable. Une chose le préoccupait beaucoup et l'empêchait aussi de se laisser aller à un désespoir aussi intempestif qu'inutile : c'était la pensée de son avenir. Non qu'il fût ambitieux; mais il avait assez vu de la vie, — si peu que ce fût en réalité, — pour savoir qu'il ne pourrait pas se nourrir exclusivement de beurre et

de crème accompagnant du thé, même pris dans une tasse de vermeil; et cependant, hors son château branlant, où il vivait de gibier et des produits de son potager, il n'avait plus de ressources. Et quelle figure faire à l'armée aussi bien qu'à la ville, si l'on n'a point d'argent dans ses poches ou chez son banquier?

Mais Xavier ne se tourmentait jamais très-longtemps à la fois d'une même idée; avec cette merveilleuse confiance de la jeunesse et plus spécialement de la jeunesse slave, il sentait qu'un jour ou l'autre quelque chose arriverait qui changerait les conditions de son existence.

Que serait-ce? Interrogé, il n'eût pu rien répondre. Quelque chose arriverait, bien certainement; il ne poussait pas plus loin ses investigations.

Ce qui l'entretenait dans cette espérance aussi vague que profondément enracinée, c'est qu'il ne manquait point d'amis, tous riches, élégants, aimables, — tel qu'il devait être lui-même, tel qu'il était, sauf la richesse.

Il avait surtout une tante, sœur de sa mère, qui l'aimait tendrement et qui l'eût volontiers toujours gardé près d'elle, si l'esprit indépendant du jeune homme ne s'y fût opposé. Elle savait à point remplir la bourse de son neveu, et lui faire présent de mille douceurs; mais ce qu'elle ne pouvait pas, ayant elle-même une fille mariée, c'était de relever la maison décadente des Stanitsky... et Xavier n'en était guère plus avancé.

— Je veux pourtant aller aujourd'hui chez ma tante, dit-il en jetant sur l'appui de la fenêtre les miettes de son repas qu'une volée d'oiseaux vint aussitôt picorer. Tu me feras seller Létoune.

— Pour aller chez madame la comtesse ? fit Sava en ouvrant des yeux absolument ronds.

— Parbleu ! Et puis ?

— C'est loin, répliqua brièvement le fidèle serviteur.

— Je partirai à quatre heures et je serai arrivé à sept. Allons, donne tes ordres; mais auparavant, habille-moi.

— Ça n'a pas le sens commun, grommela Sava, en préparant la toilette de son jeune maître. Et un si beau cheval ! Un cheval donné par madame la comtesse... Elle ne sera pas contente si elle le voit arriver en sueur.

— Sava ! fit Xavier d'une voix sévère.

Rien n'était plus drôle que cet accent de sévérité avec ce timbre juvénile et musical. Le contraste était si comique que le vieux serviteur se détourna pour cacher un sourire. Au fond, il était absurdement fier de son maître, et les gronderies de Xavier, aussi peu raisonnées que les gambades d'un poulain, causaient au brave domestique un attendrissement pour ainsi dire paternel.

— Il sait crier après vous comme pas un ! disait-il parfois aux deux ou trois domestiques qui composaient le reste de la livrée. On voit que c'est un vrai seigneur, — un vrai Stanitsky.

Xavier passa l'après-midi à parcourir son domaine ; il y avait là un certain tilleul qu'il affectionnait. Depuis Jean Sobiesky qui l'avait

vu planter en un jour de réjouissance, tous les Stanitsky de père en fils s'étaient assis à l'ombre de cet arbre légendaire. C'étaient là qu'ils venaient prendre conseil d'eux-mêmes dans les occasions difficiles.

Xavier n'y prenait conseil de personne, pas même de Sava. Quant à lui-même, comment eût-il pu se donner des avis? Une jeune tête sans cervelle, plantée sur d'élégantes et solides épaules; un brave cœur, honnête et sain, que le monde n'avait encore pu corrompre; — de plus, gentilhomme dans l'âme; — voilà ce qu'était le comte Xavier : rien de plus, rien de moins.

A quatre heures de l'après-midi, la chaleur était moindre, la poussière dormait sur les routes ensoleillées, et l'ombre des peupliers encore mal feuillus y dessinait de grands réseaux clairs ; Létoune fut amené devant la porte d'honneur du château, aujourd'hui condamnée, car les gonds ne tenaient plus aux montants, et de solides poutrelles clouées en

travers l'empêchaient seules de tomber en dedans lorsque la tempête la secouait en hiver. Une petite porte basse, — la chatière, disait Sava avec un incommensurable dédain, — s'ouvrait dans l'antique charpente. C'est par là que sortit Xavier, non sans courber un peu sa haute taille.

Il sauta sur son noble cheval, noir comme la nuit et portant comme elle une étoile au front, et s'envola pour ainsi dire au détour du bois. La poussière que le galop de Létoune avait soulevée s'affaissa bientôt, et le silence retomba comme elle tout autour du vieux château croulant.

II

— Qui ça ? fit la comtesse en s'arrêtant devant une jeune fille de quinze ou seize ans, penchée sur un métier à broder.

La fillette se leva, se prosterna à terre par

trois fois devant sa maîtresse, puis se releva et se tint debout, les mains pendantes, la tête légèrement inclinée en avant, sous l'œil investigateur de la comtesse, qui avait pris son lorgnon et l'examinait curieusement.

— C'est la nouvelle arrivée, Votre Altesse, répondit la première femme de chambre en s'avançant avec cet air d'importance que donnent trente années d'exercice à n'importe quel fonctionnaire. C'est la fille de Foma, du village d'Ikonine. Elle vient à son tour pour payer l'*obrok* de son père, qui est à Moscou.

— Ça ne sait rien faire, ces filles de paysan, dit la comtesse d'un air ennuyé; qu'est-ce qu'on va tirer de celle-là?

— Elle ne brode pas mal, Votre Altesse; daignez voir vous-même... On pourra la mettre aux broderies, pas au fond, aux garnitures seulement... C'est pour la table de toilette à madame la comtesse...

La noble dame, qui n'y voyait goutte, étant myope de naissance, examina le métier de si

près que le bout de son nez effleura l'étoffe tendue.

— Ce n'est pas mal, dit-elle. Approche, petite fille.

La petite fille s'approcha, et la comtesse l'examina d'aussi près que la broderie.

— Mais elle est jolie ! Comment t'appelles-tu ?

— Mavra.

Le mot sortit comme un souffle des lèvres roses.

— Il faut parler plus haut, si tu veux qu'on t'entende, gronda la première femme de chambre.

Mavra leva sur elle ses grands yeux bleus étonnés, les laissa retomber et ne dit rien.

— Assieds-toi et travaille, fit la comtesse amusée par son nouveau joujou.

D'un mouvement rapide et gracieux, la fillette se trouva assise sur la chaise de bois, et l'aiguille fermement tenue entre ses doigts agiles passa et repassa à travers l'étoffe avec ce bruit sec, nerveux, qui invite à précipiter les mouvements de la main.

— C'est bien, tu peux continuer, fit la comtesse agacée par la régularité du geste.

Elle tourna le dos à la jeune fille, traîna les plis lourds et somptueux de son peignoir sur le plancher de sapin soigneusement lavé, et disparut derrière la porte que referma respectueusement sur elle la première femme de chambre. C'était une maîtresse de maison entendue, et tous les jours elle traversait cette pièce, réservée aux femmes de son service.

Mavra resta seule dans l'ouvroir, vaste pièce bien éclairée, meublée uniquement de tables et de chaises, où travaillaient tout le jour les innombrables femmes et filles attachées au service de toute noble dame qui savait tenir son rang en ce bienheureux temps de servage.

A cette heure du jour, l'ouvroir était vide; les unes lavaient, d'autres repassaient, d'autres nettoyaient et mettaient sens dessus dessous l'appartement particulier que venait de quitter la comtesse. La petite paysanne leva son aiguille

en l'air, reposa sa main rougeaude sur le bord du métier et regarda autour d'elle.

Tant de robes brodées, garnies de dentelles suspendues au mur, attendant quelque menu raccommodage! Tant de jupons garnis de hauts volants historiés, fraîchement repassés, enfilés à une corde qui longeait une des parois de la grande pièce! Tant de bonnets de dentelle, mis à peine une heure, attachés par une épingle à une grosse pelote large comme un oreiller, destinée uniquement à cet usage! Et dans une corbeille d'osier, sur le coin d'une table, tant de chemises de batiste délicatement tuyautées, garnies de valenciennes, ornées de rubans de couleur claire!... Et tout cela pour une seule personne! Sans compter les bas de soie, là-bas, dans un panier, et les bagues que la comtesse portait par douzaines sur ses doigts maigres...

Quelle importance prenait sous le soleil du bon Dieu, dans le monde des vivants, une personne à laquelle il fallait tant d'autres personnes

pour la servir! Et que le néant de celles-ci s'augmentait de la grandeur de celle-là! Mavra en resta tout ébaubie. La première femme de chambre, en rentrant, la trouva encore stupéfaite, stupéfaite surtout d'avoir tant réfléchi.

— Eh bien, tu as de la chance! lui dit-elle d'un air glorieux; tu as plu du premier coup d'œil à notre comtesse, et te voilà passée brodeuse! J'espère que tu remercieras le bon Dieu! Ce n'est pas souvent que la comtesse prend quelqu'un à gré, comme ça, à première vue!

— Elle est donc méchante? demanda innocemment la fillette.

— Méchante! Oh! non. Capricieuse comme toutes les maîtresses; mais c'est la meilleure dame du monde, et généreuse! Et puis c'est une maison riche ici; on n'y compte rien! rien du tout!

C'était vrai; on n'y comptait rien, ni l'argenterie, ni la nourriture, ni les objets précieux, rien enfin, et cependant on n'y volait rien. A

quoi bon voler? A quoi auraient servi des objets volés que l'on ne pouvait, dans ce lieu éloigné des villes, ni employer de peur de se faire prendre, ni vendre puisqu'il n'y avait pas de marchands?

Dans cette demeure seigneuriale où les portes n'étaient jamais fermées, de mémoire d'homme on n'avait rien vu disparaître. En revanche, la chandelle y brûlait par les deux bouts. Mais n'est-ce pas pour brûler que les chandelles sont faites? Et en ce cas n'est-il pas tout simple de les faire se consumer le plus vite possible, puisqu'il y en a d'autres prêtes à s'allumer dès que celles-ci seront finies?

C'était le principe économique des anciennes maisons de seigneur en province, où l'on n'achetait guère que le thé, le café, le sucre et les vins, tout le reste étant fourni par la terre clémente, qui donnait les moissons et nourrissait le bétail.

— Cela vaut mieux que ton village ? eh ! continua Dacha, fière d'appartenir à de si nobles maîtres et désireuse de bien graver dans l'esprit

de la simple paysanne l'importance et la dignité des fonctions auxquelles elle se trouvait promue.

— C'est plus beau, répondit Mavra en se penchant avec application sur son ouvrage.

— Tu as de la chance tout de même qu'on t'ait appris à broder: sans cela, tu serais allée à la basse-cour abreuver les veaux et nourrir les poules. Comment as-tu appris?

— Ma mère m'a montré; elle a été en service autrefois; c'était une *dvorovaïa,* du temps de la défunte comtesse. Elle a épousé un paysan, voilà!

— Ah! fit Dacha; aussi je me disais que tu n'avais pas des manières trop paysannes; si ta mère connaît le service, c'est autre chose. Je t'invite à prendre une tasse de café avec moi. Prépare la cafetière, et dépêche-toi, avant que les autres viennent : je ne peux pas en donner à tout le monde, tu comprends!

C'est ainsi, honorée du lorgnon de la comtesse et favorisée du café de la suivante, que Mavra commença la vie de brodeuse qu'elle

devait, selon toute probabilité, continuer indéfiniment, pour exonérer son père d'un travail plus pénible et sans rémunération. La comtesse était accommodante à ce point de vue, et, comme elle avait la passion des broderies, passion qu'elle partageait avec nombre de dames polonaises ou russes, elle aimait mieux une bonne brodeuse à l'ouvroir qu'un paysan à la charrue.

Il n'y avait pas grande différence pour Mavra entre l'*isba* de son père et l'ouvroir de la demeure seigneuriale : ici comme là-bas, c'était le travail assidu depuis le lever du soleil jusqu'au soir.

Là-bas, sa mère, femme austère et triste comme la plupart des matrones de village, à qui la vie n'a pas été légère; ici, la femme de chambre, souvent grognon, mais parfois bienveillante et même condescendante. La différence principale consistait en l'apparition journalière de la comtesse, qui le plus souvent ne disait rien, et passait d'un air solennel au milieu du gynécée muet et plein d'une respectueuse terreur.

Mais une chose manquait à Mavra, et cette chose, rien ne pouvait la remplacer : c'était l'heure de repos du soir, qu'elle passait jadis près du puits, où elle allait puiser l'eau pour les besoins de la maison, ou bien sur le seuil de la cabane, à regarder tomber les pluies du printemps, douces et chaudes, qui font fondre la neige si vite qu'on la voit diminuer d'épaisseur pour peu qu'on l'examine, ou bien encore au mois de mai, à l'orée du bois, où les rossignols chantent si bien dans les branches grêles, à peine jaunissantes, des bouleaux parfumés.

L'hiver passa tant bien que mal; mais quand les premières bouffées d'air tiède eurent fait ruisseler à flots le long des toits la neige fondue que la gelée des nuits transformait en longues stalactites de glace, Mavra sentit une inquiétude douloureuse lui serrer le cœur.

La maison trop chauffée, à l'air renfermé, affadissant, lui donnait la nausée; que n'aurait-elle pas sacrifié pour pouvoir courir comme autrefois à travers les fondrières, regarder si la

mousse apparaissait déjà sous le tapis de neige cristallisée et transparente!

— Qu'a donc cette petite? demanda la comtesse un jour, en s'arrêtant devant le métier où brodait assidûment la jeune paysanne. Elle était fraîche comme une rose, elle est devenue toute jaune. Souffres-tu quelque part, Mavra?

Elle leva ses yeux bleus sur la noble dame, qui daignait lui adresser la parole pour la seconde fois de sa vie, et répondit de sa voix douce :

— Nulle part, Votre Altesse.

— Mais pourquoi es-tu jaune comme cela?

— Je ne sais pas, Votre Altesse.

La comtesse ôta son lorgnon et regarda la fillette avec bonté.

— Je le sais, moi, dit-elle, au bout d'un instant; cette enfant manque d'air! Elle venait de son village, et on lui a fait passer l'hiver courbée sur un métier. Dorénavant, petite, tu iras deux fois par jour respirer l'air au dehors, et, de plus, tu apprendras le service

de ma chambre à coucher; cela te donnera du mouvement.

Elle sortit là-dessus, suivie par le regard reconnaissant de Mavra, qui s'était soudain voilé de larmes. A partir de ce jour, elle adora la comtesse; l'approcher, toucher ce qu'elle avait porté, la servir, recevoir ses ordres et les exécuter avec une rapidité et une adresse sans égales, furent les grandes joies de l'humble fille.

Sa maîtresse, environnée du luxe fastueux dont les éléments étaient restés si longtemps sous ses yeux dans l'ouvroir, lui apparaissait comme une créature auguste, plus près du Créateur que tout autre parmi ses semblables.

Non-seulement Mavra pria Dieu pour elle, mais de temps en temps elle la pria intérieurement comme une sainte, pensant que les recommandations d'un être tellement supérieur devaient avoir autant de poids près des puissances du ciel que près des puissances de la terre.

Cette gorgée d'air pur que Mavra aspirait

avidement deux fois par jour lui rendit bientôt ses belles couleurs; la joie y fut bien aussi pour quelque chose, mais le printemps qui s'avançait à grands pas, pour rattraper le temps perdu, fut le plus grand ouvrier de cette cure miraculeuse.

Les jours s'allongeaient indéfiniment, prêts à se fondre l'un dans l'autre, comme ils le font au solstice d'été; et pendant les longues soirées, la jeune fille restait debout, adossée à la grande barrière en claire-voie qui sert de porte de clôture à la cour des manoirs seigneuriaux.

Elle voyait défiler sous ses yeux les paysannes de son âge, qui vont au puits lentement avec leurs seaux vides et qui en reviennent bien vite, courbées sous le fardeau, la tête baissée sous le joug de bois qui sert à accrocher les seilles, car elles ont passé tout leur temps à bavarder entre elles, et la mère ou la belle-mère les attend au logis avec une verte réprimande.

Mavra regardait le grand bouleau qui ombra-

geait la porte balancer faiblement dans l'air du soir ses longues branches semblables à celles d'un saule pleureur, et de temps en temps, à travers les rameaux, elle apercevait une étoile toute pâle dans le ciel pâle, qui scintillait pour elle et semblait vouloir lui parler.

Les bruits venant de la rivière, les derniers chevaux qu'on ramenait de boire et qui passaient devant elle au grand trot en secouant leurs crinières humides du bain, les chansons lointaines, faibles comme un écho, des paysans qui revenaient dans leur *télègue* d'un labeur éloigné, toutes ces choses rustiques et familières réveillaient en elle la douceur du passé, et la faisaient vivre dans une sorte de joyeuse attente du lendemain qui lui rendait tout facile et si doux.

Les jeunes palefreniers avaient bien vite remarqué la jolie fille qui venait tous les soirs, « par ordre de la comtesse », respirer l'air près de la porte. Ils s'étaient encouragés d'abord à lui dire bonsoir, puis de temps en temps à lui parler.

Les jeunes gens de cette classe n'étaient ni hardis ni entreprenants tant que le poison de l'eau-de-vie de grain n'avait point coulé dans leurs veines, et la comtesse était implacable sur le chapitre de l'ivrognerie.

Mavra répondait de sa voix douce, riait même en montrant ses dents blanches; mais il ne fallait point essayer d'aller plus loin avec elle; elle vous glissait entre les doigts et rentrait au logis tout effarouchée. Après quelques tentatives, on se fit à ses manières réservées, et, à vrai dire, tout le service ne l'en aima que mieux.

Seul, le cocher Siméon, qui n'était pas accoutumé à rencontrer de belles si farouches, — car sa barbe superbe et ses habits de velours noir lui avaient toujours valu au moins un baiser pris et rendu de bonne grâce, — Siméon essaya un soir de se glisser auprès de la jolie fille pendant qu'elle rêvait aux étoiles.

Il s'approcha sans être entendu et parvint à amener sa barbe magnifique tout près de la

joue de la rêveuse. Avertie par un frôlement, elle tresaillit soudain, tourna la tête et dans ce mouvement reçut le baiser qu'elle voulait éviter.

— Oh! fit-elle avec une inexprimable horreur, en essuyant sa joue sur sa manche jusqu'à meurtrir sa peau satinée.

Les gens de service, ses camarades, riaient autour d'elle, car Siméon s'était vanté d'un meilleur accueil.

— N'y revenez pas, Siméon, car je le dirais à la comtesse, vrai!

Ses yeux s'étaient remplis de larmes sous l'affront, et elle le regardait d'un air menaçant.

Elle parlait d'un accent si convaincu, si profondément blessé, que la première femme de chambre arrêta les rires en prenant un air sérieux.

— C'est une brave fille, dit-elle d'un air d'autorité; elle a raison de vouloir se garder pour son futur mari. C'est bien, ça, petite! Et

toi, Siméon, tu n'es qu'un lourdaud de l'avoir effrayée.

Le cocher essaya de plaisanter, mais Dacha avait bon bec, et rien n'était plus difficile que d'avoir le dernier mot lorsqu'on discutait avec elle; Siméon y renonça bientôt.

Mavra avait disparu silencieusement, et les braves gens se querellaient encore qu'elle pleurait depuis longtemps, la tête enfouie dans son oreiller.

Elle pleurait de honte d'avoir été traitée si cavalièrement devant tout le monde, et d'autre chose encore, de pudeur froissée, d'invincible dégoût. Personne n'eût été témoin de cette scène qu'elle n'en eût pas moins pleuré à chaudes larmes. Elle n'eût pu dire pourquoi; si on l'avait interrogée, sa seule réponse eût été : « Je n'aime pas cela! »

Elle s'endormit dans les larmes, avant que les autres femmes de service, moins timorées, fussent rentrées de la petite promenade quotidienne qu'elles faisaient avec leurs amoureux

A partir de ce jour on respecta la réserve de la petite sauvage. L'histoire fut reportée à la comtesse par l'organe discret de la première femme de chambre, et la noble dame regarda plus curieusement la fillette lorsqu'elle s'approcha d'elle pour la servir; mais pas un mot ne fut prononcé d'éloge ou de blâme, et Mavra put croire que personne ne se souvenait plus de cette aventure.

Elle aimait tout ce qui de près ou de loin touchait à sa noble maîtresse. La jeune baronne, mariée et mère de deux beaux enfants, venait de temps en temps passer six semaines chez sa mère, et Mavra la contemplait, si jolie, si frêle, comme une apparition miraculeuse, dans son firmament de petite paysanne ignorante. Était-ce une femme, une femme comme elle, à peine plus âgée qu'elle? Non, évidemment, et jamais patricien de Venise ne fut mieux persuadé que ses veines recélaient un sang différent de celui des hommes ordinaires, que la petite brodeuse de l'infériorité de son espèce.

Elle n'avait encore jamais vu Xavier; lorsqu'il était venu voir sa tante, après la mort du comte Stanitsky, Mavra était en visite chez ses parents; mais la curiosité de la fillette n'était pas peu excitée par les récits interminables que lui faisait Dacha.

Celle-ci avant d'entrer au service de sa maîtresse actuelle avait été femme de chambre de la pauvre madame Stanitska, si prématurément enlevée; par un sentiment de pieuse reconnaissance, la comtesse avait recueilli la fidèle servante qui avait fermé les yeux de sa sœur.

Dacha s'était acclimatée dans cette nouvelle demeure, elle aimait et servait avec zèle la jeune baronne, héritière future de tant de biens; mais au fond de son âme elle préférait à tout le comte Xavier, qu'elle appelait encore : notre jeune maître.

— C'est qu'il est beau! disait-elle tout le long du jour, pour charmer les longues heures de broderie dans l'ouvroir silencieux. C'est moi

qui l'ai reçu dans mes bras quand il est venu au monde!

Et elle reprenait avec une inépuisable complaisance l'histoire de la naissance de Xavier depuis les deux jours qui l'avaient précédée, et continuait la légende de son jeune âge jusqu'au moment où orphelin, mais choyé par la bonne comtesse, le cher trésor était parti pour l'École militaire avec des malles bourrées de gâteaux, de confitures sèches, et de tout ce qui peut se manger sous le ciel.

Les filles de service écoutaient d'une oreille distraite ces récits cent fois répétés, mais Mavra ne se lassait point de les entendre : c'était pour elle une sorte d'évangile qu'elle recueillait en son âme pieuse. Cet enfant adoré, ce neveu aimé comme un fils, — comme l'eût été le fils que la Providence avait opiniâtrément refusé à la comtesse, — devenait un être surhumain, une sorte de Messie.

Ce soir-là, vers sept heures, comme Mavra, sa journée faite, traversait la cour pour aller

prendre sa gorgée d'air pur, elle vit venir un cavalier de bonne mine, dont les cheveux blonds brillaient comme de l'or fondu, sous les rayons obliques du soleil.

— C'est le jeune comte! pensa la petite servante, et sans prendre le temps de la réflexion, elle courut à la lourde porte qu'elle ouvrit toute grande. Le brillant cavalier arrivait au même instant d'un pas ralenti et passa devant elle. Éblouie, le cœur saisi par elle ne savait quelle impression de crainte et de joie, Mavra reçut en plein visage le regard de deux grands yeux noirs, étonnés et réjouis.

— Comme il ressemble à sa tante! pensa Mavra en refermant la grande barrière qui retomba avec un bruit sourd.

Elle se rapprocha du perron à pas lents, pendant que Xavier, descendu de son cheval, se retournait pour la regarder encore une fois. Il sourit en revoyant les yeux bleus pleins d'admiration naïve, fit une signe de tête amical, et entra dans la maison.

— Toi ! s'écria la comtesse en le voyant sur le seuil du salon.

— Moi-même, ma tante ! répondit-il en s'approchant pour lui baiser la main. Voulez-vous de moi pour deux ou trois jours?

— Tout ce que tu voudras, mon cher enfant. Quel bon vent t'amène?

— Ah ! voilà ce qu'il faudrait savoir ! fit Xavier en hochant la tête. Je suis en mal de quelque chose, et je ne sais de quoi. Ce matin je me suis senti triste, et j'ai pensé que peut-être vous me diriez ce que j'ai.

La comtesse laissa tomber son lorgnon pour mieux voir ce patient en quête de consultation.

C'était un bel enfant, — à peine plus que cela.

— Tu n'es pas amoureux, au moins? lui dit-elle, traitant ainsi l'affirmative par la négative.

— Hélas ! non, ma tante, répondit-il. C'est peut-être ce qui me manque !

— Oh bien ! n'en sois pas en peine, fit la bonne dame en riant ; tout vient à point à qui sait attendre !

Xavier sourit, rougit un peu, tourmenta un couteau à papier pendant une demi-minute, puis dit en baissant les yeux d'un petit air cafard qui lui seyait à merveille :

— Ce n'est pas dans mon perchoir à corbeaux que je trouverais la princesse de mes rêves!

— Tu as donc un idéal?

— Oui et non! Je la veux grande, belle, fière, voire même un peu dédaigneuse, princesse tout au moins...

— Tu vas bien! Mais un Stanitsky peut prétendre à toutes les princesses...

— Un pauvre diable ne peut prétendre à rien du tout, répliqua Xavier. Si seulement on faisait la guerre, je pourrais obtenir des grades... Je crois que je deviendrais feld-maréchal! Mais à l'ancienneté je ne serai jamais rien. N'en parlons plus, ma tante. — Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle acquisition que vous avez faite? Un petit Raphaël, blond qui m'a ouvert la porte, quand je suis arrivé?

La comtesse chercha un instant dans sa mémoire.

— Un Raphaël... blond? Ah! j'y suis! C'est Mavra. Une vertu, mon cher enfant. Une drôle de petite fille qui m'adore...

— Elle a grandement raison!

— Et qui gifle mes cochers quand ils veulent l'embrasser.

— Eh mais! elle n'a peut-être pas tort! Qu'est-ce que vous en faites?

— Elle brode l'après-midi; le matin elle s'occupe de mon service. Mais tu sais, Xavier, ma maison est bien tenue; ne va pas t'amuser à conter fleurette à mes filles...

— Oh! ma tante! pour qui me prenez-vous? répondit négligemment le jeune homme. D'ailleurs, vous pouvez juger par vous-même que cette fillette ne répond pas à mon idéal!

Ils éclatèrent de rire ensemble; sous ce langage léger ceux-là seuls qui les connaissaient bien eussent pu deviner l'honnêteté sérieuse de la grande dame et le respect du jeune

homme pour cette maison hospitalière. Mais les Slaves du grand monde sont ainsi faits que lorsqu'ils n'ont pas de vices, ils prennent une peine incroyable pour s'en donner l'apparence.

III

Le lendemain matin, après avoir pris le thé ensemble, la comtesse et son neveu se dirigèrent vers le jardin tout bruissant d'abeilles. Devant la maison, dans la cour ils rencontrèrent Mavra pliant sous le poids d'une énorme pile de linge qu'elle rapportait de la blanchisserie. Les draps retenus sur ses mains croisées montaient si haut qu'elle était obligée de relever son menton et se tenir la tête de côté pour y voir devant elle.

— Tiens, voilà ta beauté, dit en français la comtesse, qui s'arrêta pour la regarder.

— On ne sait pas si c'est un Raphaël ou un

Greuze, fit Xavier. Hier soir elle avait plutôt l'air d'un Raphaël avec un nez russe; ce matin elle ressemble à la « cruche cassée ». C'est un genre de beauté hybride, mais qui n'est pas sans charme.

Ils continuèrent leur promenade, pendant que Mavra entrait dans l'ouvroir, où elle déposa la pile de linge. Quand ses mains furent débarrassées, elle resta toute tremblante, interdite, comme si elle avait commis un crime.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends? dit une des filles de service en la tirant par son tablier.

— Je ne sais pas, répondit Mavra, je suis comme si j'avais reçu un coup dans les jambes, et mes mains ne veulent pas s'arrêter de trembler.

— C'est que tu en as porté trop lourd pour tes forces. Assieds-toi, et tu vas voir comme cela va te passer.

En effet, au bout d'un instant, il n'y paraissait plus; mais à partir de ce moment Mavra

fut hantée par les yeux noirs qui ne s'en doutaient guère.

Sa vénération pour la comtesse ne s'en trouva point diminuée. Au contraire, elle l'aima s'il se peut davantage, mais au lieu d'une idole elle en eut deux.

Par des ruses innocentes, dont elle était surprise elle-même, elle obtint de se faire donner le service de la chambre du jeune comte, et dès lors sa félicité fut complète.

Le soin des vêtements incombait à un valet, qui se gardait bien de faire quoi que ce soit de plus, et pendant que Xavier galopait sur son beau cheval noir dans la voûte épaisse des bois de sapins, Mavra, pénétrée d'une douce émotion, d'une gratitude profonde pour Dieu, qui lui faisait la vie si facile et si douce, lissait de ses mains délicates les draps de toile fine du lit de camp où reposait le cher jeune maître, et passait sur l'oreiller rebondi ses doigts hésitants... Il mettrait là sa tête, le soir venu, et fermerait les yeux pour s'endormir... A cette

pensée, la jeune fille retirait la main en rougissant, comme si elle avait commis une profanation.

Xavier était le plus grand casse-cou du globe, non par bravade, car le plus souvent il accomplissait seul ses exploits absurdes, mais par mépris instinctif du danger.

Il n'ouvrait pas les barrières qui clôturent les pâturages, mais franchissait la haie d'un bond de son cheval; il ne cherchait point le gué quand la fantaisie lui prenait de traverser la rivière, mais lançait tout simplement son cheval à la nage.

C'était plus vite fait, et puis on prend peu à peu à ces tours d'adresse ou de force une indifférence stoïque pour la douleur et le péril, et l'on se croirait ridicule si l'on usait de la moindre prudence.

Un beau matin, en sautant par-dessus une haie de six pieds, — il n'en existe pas de moins hautes en ce pays, — le cheval du jeune comte fit un faux mouvement et tomba sur le flanc.

Il fut aussitôt relevé d'un coup d'éperon; mais, lorsque Xavier voulut éperonner l'autre côté de la bête, celui sur lequel elle s'était laissée tomber, il s'aperçut qu'il souffrait une douleur atroce.

Heureusement cette haie était la dernière, sans quoi il se fût trouvé fort empêché de rentrer au logis.

Il pressa néanmoins sa monture et arriva devant le perron; mais quand il voulut s'appuyer sur l'étrier pour descendre, il s'aperçut que c'était impossible, et, au milieu des lamentations de la livrée accourue aussitôt, force lui fut de se laisser descendre et traîner comme un paquet, disait-il, jusqu'à son lit.

Quand il fut dûment débotté et examiné, la suprême indifférence avec laquelle il se laissait toucher et remuer, malgré la pâleur de son visage, n'empêcha pas qu'il eût bel et bien une fracture très-réussie.

Le rebouteur fut appelé, suivant le précepte de la comtesse, qui aimait mieux un rebouteur sous la main que le premier chirurgien du

monde à cent lieues de là; un appareil horriblement compliqué, hérissé d'éclisses et de bandages, fut posé sur la jambe avec l'ordre très-respectueux, mais formel, de ne point remuer et de rester couché un mois.

— Un mois! s'écria Xavier, Sava mourra d'ennui, de ne pouvoir me gronder!

— Veux-tu que je l'envoie chercher? demanda la bonne comtesse, qui en ce moment-là eût fait querir une des pyramides d'Égypte pour consoler son cher blessé, s'il en avait témoigné l'envie.

— Non pas, ma tante! Tous les matins, en m'apportant mon déjeuner, il me reprocherait ma folie! Vous, au moins, vous n'aurez pas cette cruauté, malgré tout l'ennui que je vais vous donner.

La comtesse était bonne lectrice, malgré son lorgnon; elle fit d'intarissables lectures, dont le plus fréquent résultat était d'endormir le patient, résultat infaillible; ce n'était qu'une affaire de temps, souvent dix minutes, parfois

une heure; la respiration de Xavier devenait régulière, la fièvre qui colorait ses pommettes disparaissait peu à peu, et la bonne tante fermant le livre s'en allait à ses devoirs de maîtresse de maison, commettant son neveu à la garde de Mavra.

Celle-ci ralentissait peu à peu le mouvement de son aiguille dans la batiste du métier, et regardait le jeune comte endormi pendant de longues heures.

Le jour baissait, on n'apportait point de lumière de peur de troubler un si précieux repos, et dans l'ombre croissante, près de la fenêtre où sa silhouette se détachait à son insu sur le bleu pâle du ciel, où reparaissaient les étoiles, Mavra, perdue dans une extase vague et infinie, regardait dormir le jeune maître qu'elle ne voyait plus qu'avec son cœur.

Au premier mouvement du réveil elle était debout, la main sur la sonnette. La lampe arrivait. Mavra se retirait dans l'ouvroir, et, la nuit, en rêve, elle continuait sa contemplation

immatérielle, presque mystique, de la belle tête blonde endormie sur l'oreiller.

Xavier s'était résigné, avec la patience de sa race et aussi celle des gens qui n'y peuvent rien. Il s'ennuyait bien un peu, souvent, mais ce repos forcé n'était point sans charmes.

La douleur était peu de chose, une fois les premiers jours passés, et durant ses longues rêveries, le jeune homme s'imaginait être un chevalier des anciens temps, recueilli dans ce château d'une fée...

La fée portait un lorgnon, et, par une charmante coquetterie de vieille femme, poudrait ses cheveux grisonnants. Xavier poussait un soupir et lui baisait la main, avec une sorte de désappointement.

IV

A la Saint-Jean, lorsque les jeunes filles tressent des couronnes de fleurs qu'elles jettent au fil de la rivière, afin de savoir si elles seront mariées dans l'année, Mavra alla, comme les autres, interroger le sort de cette façon gracieuse.

Elle ne songeait point au mariage; c'était pour elle un monde fermé où elle n'avait point le moindre désir de pénétrer; mais pourquoi ne pas faire une guirlande et ne point la suivre des yeux dans ces remous de l'eau capricieuse?

Les jeunes hommes avaient aussi lancé leurs couronnes, et celle de Mavra accrocha au passage les fleurs que venait de jeter un beau garçon de vingt ans, charpentier de son état; les couronnes tournoyèrent de conserve, et

finirent par disparaître ensemble au détour de la rivière...

— Nous voilà promis, Mavra, dit le charpentier; veux-tu que ce soit pour tout de bon?

— Non, répondit-elle sans trouble et sans rougeur.

— Pourquoi? est-ce que je te déplais?

— Non, pas plus qu'un autre. Je ne veux pas me marier.

C'en était assez pour que le charpentier s'obstinât dans sa demande. Il usa des grands moyens, alla jusqu'à supplier la comtesse d'agir en sa faveur. Mavra, mandée devant sa souveraine, dut répéter son explication.

— Eh bien, si elle ne veut pas se marier, cette enfant, laissez-la tranquille! dit philosophiquement l'excellente femme, qui se serait fait un scrupule de contraindre une mouche à boire une goutte de lait.

— Ton Raphaël veut rester fille, dit-elle à Xavier le soir même.

— Pas possible! fit-il d'un air distrait. Elle

a tort : je suis sûr qu'elle aurait de bien jolis enfants!

— Elle a raison, riposta la comtesse un peu scandalisée; elle est trop fine et trop délicate pour ces butors de paysans... Vraiment, tu me fais dire des bêtises.

D'un air fort digne elle reprit son lorgnon et se plongea dans une lecture sérieuse.

— Ma tante, interrompit Xavier au bout d'un instant, je crois que je pourrais partir la semaine prochaine.

Depuis quatre ou cinq jours, il marchait à l'aide d'une canne, et se sentait plein d'impatience, comme un jeune cheval tenu à l'écurie tout l'hiver.

— T'en aller! fit la comtesse bouleversée, et pourquoi? mon Dieu! Est-ce que tu n'es pas bien ici?

— J'y suis trop bien, ma vénérée tante; je m'accoutume à mille choses dont il faut que je sache me passer...

—Ah! Seigneur! tu deviens stoïcien, à présent!

— Je ne sais pas ce que je deviens. Si ce n'est un grand paresseux, trop amateur de bonne chère, de coussins moelleux, de lecture à haute voix...

Il baisa la main qui tenait le lorgnon.

— J'avais pensé te garder ici tout l'été, moi!, fit la bonne dame avec regret. Mes enfants ne viendront qu'au mois d'août...

—Non, ma tante, dit Xavier avec fermeté. Pardonnez-moi ce semblant d'ingratitude. J'étais venu ici pour y passer trois jours, j'y suis resté deux mois, voilà le temps de la moisson venu...

— Tu récoltes? fit la comtesse avec un peu d'ironie.

— Mais non! Enfin, vous comprenez...

— Oui, je comprends, répondit-elle avec quelque mélancolie. Vous autres jeunes oiseaux, on ne doit pas vous tenir en cage. Allons! pars quand tu voudras... Et quand tu seras triste, reviens trouver ta vieille tante...

— Ma tante, vous êtes adorable, et votre cœur a vingt ans!

— Le jeune comte s'en va! dit Dacha le soir même à la petite brodeuse.

La fillette laissa tomber la couverture qu'elle tenait à la main.

— Il s'en va? fit-elle troublée.

— Eh oui! Il ne pouvait pas toujours rester ici! Un beau jeune seigneur comme lui, c'est fait pour courir le monde!

Mavra alla se coucher sans mot dire, mais elle ne put dormir cette nuit-là. Elle était la proie d'un amour implacable, inconscient, immortel, et elle appartenait désormais à sa chère idole.

Les jours passèrent. Xavier s'en alla, — elle en souffrit, mais sans le savoir; la présence de cet être adoré lui avait donné la joie; il était parti, — quoi de plus naturel? Le soleil aussi disparaît après avoir éclairé la terre!

Elle ne vivait pas de l'heure présente; elle poursuivait tout éveillée l'extase innocente où elle se consumait. Elle ne savait pas que c'était de l'amour. Si elle l'eût su, elle n'eût pu trouver en elle assez de prières et de larmes pour

expier son péché sans excuse; elle aimait comme les fleurs s'ouvrent, et son idéal était si élevé, son rêve était si pur qu'elle en vivait. Moins chaste, une autre en serait morte. Personne autour d'elle n'en eut la moindre idée.

V

Sava leva les bras au ciel en voyant revenir en voiture le maître qu'il avait laissé partir si fringant. Xavier avait pâli, mais sa pâleur ne lui messayait pas.

— Tu ne vas pas me catéchiser pour m'apprendre que je suis mort, n'est-ce pas? lui dit le jeune homme. Je me suis cassé une jambe, c'est très-bien; elle est remise, je ne boite pas, tout est pour le mieux, n'en parlons plus!

— Si au moins cela pouvait vous enseigner

la prudence! répliqua sans se troubler le fidèle serviteur. Mais la prudence ne s'acquiert qu'avec l'âge...

— J'espère que tu vas me laisser tranquille?

Sava n'en dit pas plus long ce jour-là, mais pendant toute une semaine il fit pleuvoir sur son jeune maître des allusions sentencieuses parfois tirées de si loin qu'on eût eu peine à les comprendre. Xavier ne sourcilla pas. Il avait le don rare d'écouter sans entendre.

Il était revenu depuis huit jours environ, et réveillé d'assez bon matin, dans sa chambre close, il se demandait comme d'ordinaire à quoi il pourrait bien consacrer ses aptitudes, lorsqu'un bruit inaccoutumé dans la cour du château le tira de ses rêveries.

Au moyen de sa canne à pommeau d'or, il appela Sava, qui entra, ouvrit les volets, et se tint au milieu de la chambre, roide comme une pièce. Tout impassible qu'il semblait, son visage était plus ridé encore que de coutume.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Xavier, quelqu'un est-il venu me voir?

— Il y a des nouvelles pour vous, mon jeune maître.

— Pas possible!

— De grandes nouvelles! Votre cousin Vitchislav Stanitsky vous a ordonné de vivre longtemps.

Xavier se redressa sur son lit, et croisa les jambes, suivant son habitude.

— Pas possible? Il est mort? fit-il, traduisant ainsi la formule consacrée pour annoncer un décès.

— Il a daigné mourir, et par son testament il vous a institué héritier de tous ses biens.

Xavier, du coup, décroisa ses jambes et s'assit comme tout le monde, ses pieds nus, fins et nerveux appuyés sur la peau d'ours, rongée des mites, qui lui servait de descente de lit.

— Tu rêves! dit-il à son domestique. Je ne l'ai jamais vu!

— Qu'est-ce que ça fait? répondit philosophiquement Sava.

— C'est vrai, fit Xavier d'un ton pensif; ça ne fait rien... Mais il y avait dans la maison toute une horde de parasites, menus parents, serviteurs, et le reste... Qu'est-ce qu'il a fait de ce monde-là?

— Il faut croire que ces personnes l'ennuyaient, répliqua Sava, car, un peu avant de mourir, il a daigné tous les mettre à la porte... Pauvre homme, on aurait dit qu'il n'attendait que d'avoir rempli son devoir pour rendre l'âme! Que Dieu le reçoive dans le royaume des cieux!

— Amen! fit le comte Xavier pendant que Sava se signait dévotement.

Il resta fort sérieux pendant une demi-minute. La mort est toujours une chose grave, même aux yeux d'un garçon de dix-neuf ans. Mais cette gravité ne fut pas de longue durée.

— Sava, reprit-il tout à coup, tu es sûr de ne pas l'avoir rêvé?

— Le messager est là, qui est venu convier Votre Excellence aux funérailles, répondit le vieux domestique qui semblait taillé dans un billot de chêne, tant il était roide, immobile et couleur de tan.

Xavier se dressa debout, déployant sa taille élégante et bien prise dans sa longue chemise de nuit en soie rouge du Caucase.

— Mais alors, je suis riche? fit-il avec étonnement.

— Ce n'est pas trop tôt! grommela Sava en ramassant la couverture.

— Je suis riche, mon vieux Sava, tu comprends, nous sommes riches!

Il réfléchit un instant; puis, d'un air convaincu :

— Ce n'est pas possible, dit-il; vois-tu, on s'est trompé! Je ne peux pas être devenu riche comme ça tout d'un coup!

— Riche! la belle affaire, grommela Sava; votre père l'était bien!

— Oui, il l'était; mais je ne le suis pas; il y

a longtemps qu'on n'est plus riche ici, hé! Sava.

Le vieux domestique allait dire quelque chose, mais il se retint.

— Ce messager, fit Xavier, où est-il? Vite, amène-le!

— Vous allez d'abord vous habiller, répliqua tranquillement le vieux. Vous n'allez pas le recevoir pieds nus et en chemise, je présume?

Xavier jeta un coup d'œil sur son élégant vêtement de nuit.

— C'est vrai, dit-il, ce n'est pas assez deuil. Allons, habille-moi.

— Et votre déjeuner?

— Je n'ai pas faim! Tu me coupes l'appétit avec tes nouvelles, aussi!

Un sourire grimaud passa sur le visage hérissé du bonhomme, qui se mit à la toilette de son jeune maître avec une dextérité bien étonnante chez un être aussi massif. En un quart d'heure, Xavier eut passé sous l'aiguière d'argent que tenait le vieillard au-dessus de sa tête pour en laisser couler un filet d'eau toujours de la même

épaisseur; puis il fut rasé, brossé, pommadé et vêtu par son singulier valet de chambre.

— Voilà, monsieur, dit celui-ci quand le comte Xavier sortit de ses mains irréprochablement correct. Et maintenant vous allez vous rendre au grand salon, où vous recevrez le messager. N'oubliez pas, quoique vous ne l'ayez jamais vu et qu'il ne se soit souvenu de vous qu'à l'heure de paraître devant le Seigneur, que le défunt était un Stanitsky, et votre proche parent ayant été le cousin germain de feu votre père le comte Abel.

Ainsi dûment stylé, le comte Xavier se rendit dans le grand salon, vaste pièce meublée dans le même goût que la chambre à coucher, et où une épinette antique rappelait seule l'idée des beaux-arts.

Là, avec toutes les formes nécessaires, il fit comparaître devant lui le messager, apprit de sa bouche les tristes nouvelles, lui offrit le vin d'honneur, et annonça qu'il partirait le jour même pour le château de Béla, où les funé-

railles devaient avoir lieu ; après quoi, le jeune héritier serait mis en possession de ses biens.

VI

Xavier croyait rêver lorsqu'il se vit dans la berline de son oncle, trop bien suspendue, car elle en donnait le mal de mer; mais la vue des pans de la redingote de Sava assis sur le siége auprès du cocher le convainquait en réalité.

Six chevaux vigoureux, sortis d'un haras renommé, enlevaient la lourde machine sur les routes poussiéreuses. Un relais attendait le voyageur au bout de soixante verstes; mais à mi-chemin, on s'arrêta pour laisser reposer les nobles bêtes, et Xavier descendit pour se dégourdir les jambes.

— Voilà une voiture! fit Sava, qui tournait autour de la berline d'un air connaisseur. Ça ne

ressemble pas à vos coupés du temps présent, de vraies boîtes à allumettes; ça, c'est une voiture; on n'en fait plus comme ça!

— Heureusement! murmura Xavier.

Mais il n'osa le dire trop haut, car son domestique fixait sur lui un regard sévère.

On se remit en route, et, le lendemain matin, sans vicissitudes extraordinaires, la berline monumentale déposa le jeune comte sur le perron du château de Béla.

Prévenu par un courrier, le personnel du vieux comte Stanitsky se tenait sous les armes, moralement s'entend, avec tous les dehors de la plus profonde déférence pour le nouvel héritier.

Parmi les serviteurs, quelques-uns, les plus vieux, avaient pleuré : ceux-là appartenaient à cette espèce bientôt perdue, dont les échantillons survivants sont à peu près introuvables, des domestiques attachés à leurs maîtres. Les jeunes affichaient cette tenue de suprême indifférence généralement connue sous le nom de « chic anglais ».

Cependant, à la vue du jeune maître, — si jeune, — une expression de contentement éclaira leurs visages. Avec le nouveau seigneur, bien sûr, les écus allaient rouler!

La cérémonie funèbre eut lieu à midi, avec un luxe inimaginable de pleureurs et pleureuses, de prêtres et d'archiprêtres, d'ornements d'église noirs bordés, semés, croisés d'argent.

Le vieux comte avait toujours eu un goût pour les choses d'église, et sa chapelle était célèbre à cinquante lieues à la ronde. Il fut servi selon son désir; ses funérailles furent les plus belles qu'on eût vues de longtemps.

Xavier témoignait d'une affliction très-convenable, eu égard aux circonstances. Pendant la route, il s'était pris tout à coup à chérir le vieillard obstiné qui n'avait jamais voulu le voir, et qui avait néanmoins fait de lui l'un des plus riches seigneurs de Podolie.

Tant de bienfaits méritaient quelque récompense. Il n'était pas au pouvoir de Xavier, ni de personne, hélas! de procurer au digne

défunt autre chose que ces consolations matérielles dont les morts ne jouissent pas, mais qui satisfont l'ambition ou la vanité des survivants. Donc le jeune comte offrit quelques larmes sincères à la mémoire de son bienfaiteur, ce qui fut grandement loué par l'assistance.

Le chagrin de Xavier cependant n'était pas assez profond pour lui ôter la notion de ce qui l'entourait, et pendant la cérémonie funèbre ses yeux s'étaient tournés plus d'une fois vers le coin opposé de l'église où s'étaient groupées les femmes de la maison du défunt.

Il y en avait de tous les âges, depuis celui de la tendre innocence, — disons cinq ans, — jusqu'à celui de la décrépitude consommée.

Elles pleuraient toutes également d'un cœur sincère, avec des yeux qui ne craignaient pas la rougeur des larmes, le maître qui avait toujours été bon pour elles, et dont la mort mettait en question l'avenir de leur existence.

Qu'adviendrait-il, en effet, de tout ce per-

sonnel aussi nombreux qu'inutile désormais? Le jeune comte entretiendrait-il au château cette armée de femmes de charge, de blanchisseuses, de lingères, etc.? Plus d'une, tout en sanglotant dans son mouchoir, se demandait avec angoisse :

« — Le jeune comte portera-t-il des chemises en batiste avec jabots plissés à la main, comme l'excellent maître que nous pleurons? ou bien se fera-t-il faire son linge à Londres, ville d'ignominie, ou à Paris, ville de perdition? En ce cas, nous n'aurions plus d'autre ressource que de finir nos jours dans la misère et l'abandon. »

Xavier était loin de se douter de l'émotion que produisait dans cette horde féminine la contemplation de son col de chemise, droit, légèrement cassé aux coins, irréprochable spécimen du travail de MM. X... et C^ie^; cependant il plongeait son regard dans l'essaim des femmes éplorées; et, n'ayant pas de lorgnon, il n'en distinguait que mieux les traits florissants ou flétris de ces pleureuses non salariées.

L'une d'elles attira son attention plus particulièrement.

Vêtue de noir, voilée de crêpe, elle se tenait un peu à l'écart, un peu en avant, comme si elle eût eu une sorte de droit à se soustraire au contact des autres.

Elle appartenait par son extérieur à cette catégorie de femmes dont on peut dire qu'elles n'ont pas d'âge : elle avait été très-jolie dix ans, vingt ans ou trente ans plus tôt. Le temps importait peu désormais, la pauvre créature ayant visiblement renoncé depuis longtemps à conserver la beauté qu'elle avait pu avoir.

Xavier, qui pendant les prières,—fort longues,—laissait parfois errer son attention, se demanda à quelle classe de la société devait appartenir cette personne, et conclut en faveur des dames de compagnie.

Comme il la regardait une fois encore, avec un certain intérêt augmenté par la curiosité, il s'aperçut que l'objet de son attention s'était soudainement dédoublé.

Ce n'était pas une femme, mais deux femmes qu'il avait sous les yeux, de la même taille, vêtues de mêmes vêtements de deuil, portés avec la même grâce décente, le même maintien modeste. Seulement la plus âgée lui avait jusqu'alors caché la plus jeune, dont le joli visage n'offrait avec l'autre qu'une ressemblance indécise, ce qu'on est convenu d'appeler un air de famille.

— C'est il y a environ dix-sept ans qu'elle était jolie, se dit Xavier, dont le calcul mental fut confirmé par la vue de la jeune personne. Celle-ci est la fille de celle-là, et je veux bien que le diable m'emporte si elle a plus de seize ans!

La voix du prêtre qui entonnait le *De profundis* ramena le jeune héritier à des pensées plus graves, et la cérémonie s'acheva sans encombre.

Par des cordes toutes neuves, roulant sur des poulies bien graissées, qui ne faisaient aucun bruit de nature à déchirer l'âme des assistants,

le défunt fut descendu dans le caveau, où il devait reposer à côté de ses pères, sans que rien le troublât jusqu'au jour où Xavier viendrait l'y rejoindre.

Mais la pensée de ce logis définitif ne préoccupait guère le jeune comte; il regardait la jeune fille en deuil, qui, son mouchoir blanc pressé sur sa bouche, contemplait le mouvement lent et régulier des cordes sur la poulie...

Le cercueil descendait toujours, on ne le voyait plus; mais la corde continuait à se dérouler sans bruit, et dans les yeux bleus, où les dernières larmes s'étaient arrêtées, se lisait l'indicible mélancolie d'un être jeune et charmant, éprouvé pour la première fois par le sentiment de l'irréparable.

Tout était terminé. Avec quelle convenance et quelles attentions délicates pour les nerfs des survivants! Vraiment, il faut avoir eu pendant soixante-dix ans une chapelle à soi, pour être enterré avec cette décence et ce confortable!

La foule s'écoulait peu à peu, se dirigeant

vers le château, où l'attendait le banquet des funérailles.

— Quelles sont ces deux femmes? demanda Xavier à son nouveau majordome, au moment où elles passèrent devant lui, le mouchoir aux yeux et les voiles baissés.

Le majordome sourit d'un air fin, autant qu'un majordome peut se permettre de sourire au moment où il vient de rendre les derniers devoirs à son ancien maître, et juste autant qu'il doit sourire pour complaire au nouveau seigneur. C'était d'ailleurs un majordome fort avisé.

— Celles-là? dit-il d'un ton qui pouvait être considéré comme respectueux (mais aussi, dans le cas où le respect se fût montré inutile, qui pouvait passer pour une discrète raillerie). Ce ne sont pas tout à fait des dames. La plus âgée a été ménagère au château, il y a une quinzaine d'années; depuis bien longtemps elle vivait ici, mais ne faisait plus rien : c'est une demoiselle noble, Marthe Menzel.

Un petit silence suivit, afin de laisser au jeune comte le temps de se former une opinion sur la demoiselle noble, car chacun doit avoir une opinion sur le compte de chacun; puis, pour renverser cette opinion toute fraîche et encore peu solide, le majordome ajouta finement :

— Sa fille, mademoiselle Thécla, a seize ans seulement; elle est très-bien élevée; elle sait le français et elle touche supérieurement du forte-piano. Elle ressemble beaucoup au feu comte (que Dieu ait son âme!), et ces dames ont reçu de la munificence du défunt de quoi vivre sans rien demander à personne...

Voyant que Xavier réprimait un mouvement, le majordome reprit :

— Sans porter, bien entendu, aucun préjudice à l'héritage patrimonial de M. le comte Xavier. Le défunt savait trop ce qu'on doit à la parenté, et il a avantagé ces dames sur ses économies.

— C'est bien, fit le jeune héritier.

Et il passa la tête haute devant ses vassaux,

correctement rangés pour lui faire honneur.

Le repas eut lieu comme il convient; les seigneurs des environs s'y grisèrent abominablement, suivant l'usage, et le mort, tranquille dans son caveau, dont la pierre avait été aussitôt rescellée, put se dire, — si tant est qu'il se dît quelque chose, — que son souvenir, dûment fêté, ne sortirait pas de longtemps de la mémoire de ceux qui avaient bu à ses funérailles.

VII

Le jeune héritier se retrouva, le lendemain matin, la tête encore un peu vide, les idées encore un peu confuses, dans une grande chambre somptueusement meublée et fort différente de celle où il s'était éveillé l'avant-veille dans la vieille bicoque décrépite.

— Qu'est-ce que cela veut dire, Sava? de-

manda-t-il à son vieux domestique que son premier regard découvrit debout au pied du lit.

— Cela veut dire, monsieur le comte, répondit sans broncher le fidèle serviteur, que vous êtes propriétaire du château de Béla et de tout ce qu'il contient.

Le ton du vieux valet exprimait l'orgueil triomphant; mais son visage ridé resta impassible.

— Tout ce qu'il contient? répéta Xavier, qui s'en sentit secoué au point de sauter à bas du lit sans autre exorde, contrairement aux habitudes de toute sa vie. Tout ce qu'il contient!... La jeune fille aussi? se demanda-t-il tout bas, pendant qu'un sourire à demi railleur venait à ses lèvres.

Il s'habilla avec une prestesse si extraordinaire que Sava ne put s'empêcher de grommeler :

— Si vous vous mettez sur le pied de me bousculer comme ça, dit-il, ce serait à regretter que vous eussiez fait fortune!

Cette idée sembla si comique à Xavier, qu'il s'assit à califourchon sur une chaise, les bras appuyés sur le dossier, afin de pouvoir en rire à son aise.

Mais rien ne troublait Sava, qui se mouvait au milieu des meubles de prix avec le même flegme que jadis sur son plancher vermoulu.

Le jeune homme, voyant cela, termina sa toilette, et sortit sur-le-champ pour humer l'air de sa propriété.

C'était grand, c'était énorme! Des constructions en briques, en bois, en pierre, recouvertes en chaume, en planches, en tuiles, en tôle; des communs, des métairies, le haras, les granges, les réserves, des pigeonniers, des jardins, des serres, un parc; puis au bout du parc, la forêt, la noble forêt de chênes d'un côté, de sapins de l'autre; plus loin, les étangs poissonneux; puis la rivière, presque un fleuve, et, dans ce lointain, à l'horizon bleu, d'autres forêts qui lui appartenaient encore...

Xavier n'en revenait point, et cependant le

fardeau de sa richesse ne pesait point à ses épaules aristocratiques; tout cela représentait de l'argent, mais tout argent lui était léger : il était sûr de le dépenser bien vite.

L'air qu'on possède sent bon et jouit, surtout dans les premiers temps de la possession, de propriétés exhilarantes considérables. Xavier en fit l'expérience quand, vers onze heures, il revint des champs, une petite baguette de coudrier à la main, en guise de badine.

Jamais le ciel ne lui avait semblé si pur, le soleil si chaud, la vie si bonne...

Soudain, comme il entrait dans la cour d'honneur, il aperçut sur un petit perron en bois haut de quatre ou cinq marches, qui donnait accès à une maisonnette exiguë, mais assez soignée, la jeune fille de la veille, mademoiselle Thécla, celle que le défunt comte avait avantagée sur ses économies sans faire de tort à l'héritier du nom...

— Pauvre fille! pensa-t-il avec une sorte de remords; à vrai dire, c'est elle qui devrait être

la propriétaire de tout cela... Dire que faute d'une petite cérémonie à l'église bien moins longue que celle d'hier, cette jolie créature se trouve vouée à la demi-misère, celles des gens qui n'ont pas le droit d'avoir l'air pauvre! C'est là qu'elle demeure avec sa mère? Si j'allais leur faire une visite!

Xavier ne s'attardait jamais à peser le pour et le contre. A quoi bon? Ne s'aperçoit-on pas toujours qu'on a fait une bêtise alors qu'elle est faite? Pourquoi se casser la tête à des raisonnements que les moindres événements peuvent rendre inutiles? Avant de s'être demandé sous quel prétexte il se présenterait, il était déjà dans la maisonnette et frappait à la porte, qui venait de se refermer sur Thécla.

La porte se rouvrit aussitôt, et l'ancienne demoiselle noble parut sur le seuil.

— Monsieur le comte, dit-elle, c'est beaucoup d'honneur...

Elle n'avait pas proféré ces quatre paroles que Xavier se disait : « J'ai fait une bêtise! »

Il avait eu bien raison de dire qu'il s'en apercevait sur-le-champ, quand ces choses-là lui arrivaient! Cependant, comme il était intelligent et bien élevé, une fois averti, il trouvait communément moyen de se tirer d'affaire.

Il l'eût fait ce jour-là comme les autres; mais, pour son malheur, ses yeux se portèrent sur Thécla, qui du fond de la chambre lui jetait un regard de biche effarouchée, et il perdit totalement contenance.

— Je suis venu, dit-il en cherchant ses mots, qui mettaient de la malice à ne pas se laisser trouver, je suis venu m'informer si vous n'aviez besoin de rien...

— De rien, monsieur le comte, répondit la mère du même son de voix digne et brisé dont elle avait prononcé la première phrase.

Xavier resta interdit, comprenant bien que, mentalement et poliment, on le priait de s'en aller... Tout à coup il prit un parti violent.

— Vous n'allez pas me mettre à la porte, dit-il avec une certaine brusquerie que rache-

tait la grâce de son sourire. Je suis venu dans de bonnes intentions, et il me semble que vous pourriez bien me dire d'entrer... N'est-il pas vrai..., ma cousine?

Il s'était tourné vers Thécla, dont le visage, à ce mot, se couvrit d'une rougeur délicate.

— Entrez, alors, comte Xavier, dit la mère avec un geste où la demoiselle noble se retrouvait tout entière.

Le mot hardi du jeune homme avait rompu la glace; les deux femmes le recevaient non comme un ennemi, non comme un bienfaiteur, mais comme un égal qui eût rempli vis-à-vis d'elles un devoir de politesse.

— D'ailleurs, dit tout à coup Marthe Menzel, j'aime autant que vous soyez venu, car j'aurais dû aller vous trouver... Quand devons-nous quitter Béla ?

— Quitter Béla! Mais jamais de la vie! s'écria Xavier avec une sincérité touchante. Béla où vous avez vécu tant d'années, où ma cousine a reçu le jour... Béla, c'est votre maison! Qu'est-

ce que vous iriez faire ailleurs qu'à .Béla ?

— Je n'en sais rien, dit Marthe avec un long soupir.

Elle regarda sa fille, qui, sans lever les yeux, vint se placer derrière elle et s'appuya doucement sur son épaule.

— Il y eut un temps, reprit la femme vieillie avant l'âge, où j'avais des parents, des amis... Je n'ai plus rien de tout cela; je n'ai plus que ma fille.

— Mais moi, je suis votre parent! s'écria Xavier, ému de la tristesse résignée de la mère presque autant que de la mélancolie muette de la jeune fille.

Marthe Menzel médita un instant, puis regarda le jeune homme bien en face.

— Non, comte Xavier, dit-elle, vous n'êtes pas notre parent suivant les lois du monde, et vous ne l'êtes pas non plus suivant les lois de l'Église. Nous sommes deux pauvres femmes sans protection, qui n'avons rien à réclamer de personne. Nous avons de quoi vivre : ma fille

tient de la générosité de... du défunt comte une pension qui lui permettra, non de vivre sans travailler, mais au moins de n'accepter qu'une situation honorable... Cela doit nous suffire, et nous suffira, sans que nous ayons besoin de vous troubler en quoi que ce soit.

Le jeune homme se sentait mal à l'aise.

Marthe Menzel s'était levée, il sentait qu'il était tenu de se retirer, et pourtant il avait si grande envie de rester qu'il était prêt à se faire mettre à la porte plutôt que de comprendre à demi-mot l'invitation à s'en aller que lui adressait silencieusement l'attitude de son hôtesse.

— Je comprends, dit-il avec effort, que vous ne vouliez rien accepter de moi; comme vous le dites, je ne suis pour vous qu'un étranger. Et pourtant le ciel m'est témoin que je suis tout disposé à vous considérer comme des parentes... Je suis seul, continua-t-il avec hésitation; je n'ai plus de famille, pas plus que vous, et j'aurais trouvé quelque douceur à ne pas me sentir accueilli dès l'abord, ici, comme l'auteur ou la

cause d'un chagrin... Évidemment je ne puis pas vous forcer à me prendre sur parole, et vous ne me connaissez pas; mais, tenez, continua-t-il avec une sorte d'empressement joyeux, demandez à mon domestique Sava; il me connaît depuis ma naissance : il vous dira que je n'ai jamais fait de mal à une mouche, et que ce serait une grande injustice que de me croire capable d'affliger qui que ce soit... surtout des dames aussi bien élevées, aussi recommandables que vous.

En parlant, il s'était animé, et la joie d'une conscience honnête débordait de ses yeux brillants.

— Je vous crois, monsieur, dit Marthe avec douceur. Je vous remercie de la bonté que vous nous témoignez; cependant je ne puis oublier ce qui nous sépare...

— Dites plutôt ce qui nous unit! s'écria étourdiment Xavier.

Il s'arrêta en voyant la rougeur délicate, presque transparente, qu'il avait déjà remar-

quée, envahir les joues et le cou de Thécla.

— Je vous demande pardon, madame, reprit-il; je suis horriblement maladroit et pas diplomate du tout; mais je puis vous affirmer une chose : si vous vous en allez d'ici à cause de moi, je m'en irai aussi. Je ne puis supporter que par la faute d'une iniquité du destin vous soyez exilée du séjour de votre jeunesse, et que mademoiselle que voilà soit bannie du seul lieu où elle ait des souvenirs.

Marthe Menzel gardait le silence.

— Je ne veux pas vous contraindre, je n'en ai pas le droit, reprit Xavier s'échauffant de plus en plus; mais au moins promettez-moi que vous ne quitterez pas ce domaine sans m'en avoir prévenu... Je vous assure que vous me feriez beaucoup de peine : ce serait pour moi une sorte de remords...

— Soit, dit enfin Marthe, répondant à une pression de la main de Thécla. Soit, je puis vous promettre cela, monsieur. D'ailleurs, nous ne pouvons partir d'ici avant que les qua-

rante jours du premier deuil soient expirés.

Xavier ne pouvait plus rester après cela. Il s'inclina devant les deux femmes en rapprochant ses talons l'un de l'autre suivant la mode russe, et il sortit.

Le soleil aveuglant inondait la pelouse, et cependant le jeune homme trouva au dehors le jour moins brillant que dans le petit salon exigu, éclairé tout à l'heure de la douce lumière bleue des yeux de Thécla.

La journée s'acheva, pour l'héritier, dans les plus fantastiques calculs. La production des livres, par un intendant qui, certes, y trouvait son compte, assurait au comte Xavier un revenu annuel flottant entre cent et cent cinquante mille roubles.

De tels chiffres semblaient chimériques à un homme qui, depuis quelque temps déjà, vivait, presque au jour le jour, du maigre produit d'un domaine sur lequel le plus modeste des majordomes n'eût pas trouvé à grappiller seulement de quoi payer ses peines.

Pourtant, d'un air fort digne, le nouvel héritier accepta les comptes sans broncher. Il eût été d'ailleurs fort embarrassé de les vérifier, n'ayant jamais pu savoir, si peu qu'il en eût, combien il avait de chemises.

Il congédia son intendant d'un geste tout à fait noble et, dès qu'il fut seul, se livra, en présence de Sava qui, roide et gourmé, ne l'avait plus quitté depuis l'escapade de la matinée, à une série d'entrechats folâtres.

— Monsieur le comte, fit Sava sans se laisser troubler par ce spectacle réjouissant, cet homme-là vous vole.

Xavier reprit aussitôt une attitude correcte.

— Qui te l'a dit? fit-il en parodiant, sans le savoir, un mot célèbre.

— Je l'ai vu. Quand vous avez dit : « C'est bien », les coins de sa bouche se sont serrés, comme ça...

Sava fit disparaître miraculeusement ses grosses lèvres, qu'il sembla avoir avalées.

— Quand les intendants font cette figure-là, c'est que les comptes n'étaient pas en règle, et que le maître ne s'en est pas aperçu.

— Qui diable t'a appris ça? fit Xavier émerveillé. Bien sûr, ce n'est pas chez moi...

— Chez feu le comte votre père, répliqua Sava en s'inclinant avec respect. Tous ses intendants ont toujours fait la même figure en le quittant, et, à sa mort, il ne possédait plus rien, excepté la maison patrimoniale où nous avons vécu jusqu'à présent.

— Ah! fit Xavier pensif.

Il médita quelques instants; mais quelles réflexions moroses pourraient tenir devant la perspective d'une fortune aussi considérable?

Et puis, tout cela était en terres, en bois, en choses solides, ce que l'on appelle si sagement des valeurs immobilières; Xavier se disait qu'on les nommait ainsi parce qu'elles étaient immobiles, et tout bas il se félicita en pensant que les intendants auraient beau lui présenter des comptes d'apothicaire : s'ils mordillaient à

même le revenu, ils ne mangeraient pas le fonds, en tout cas!

Xavier prit une plume, et écrivit à sa tante l'aventure qui de pauvre le faisait millionnaire.

VIII

Après son dîner solitaire, servi dans de la vaisselle plate aux armes séculaires des Stanitsky et soigné par un chef de cuisine désireux de se faire garder par le nouveau maître, Xavier sortit pour faire un tour dans le parterre. La soirée était magnifique; un léger croissant de lune se montrait au bas du ciel clair, dans les splendeurs encore mal éteintes du soleil couchant.

Le jeune homme eût donné gros pour avoir près de lui un ami, un confident, à qui révéler le monde de pensées nouvelles qui s'agitait confusément en lui; mais il était seul, absolu-

ment seul; lui non plus ne devait pas songer à quitter Béla avant l'expiration du deuil de quarante jours.

Soudain il pensa aux deux femmes qu'il avait visitées le matin.

— Si j'allais leur demander une tasse de thé? se dit-il; entre voisins, cela peut se faire.

Il prit le chemin de leur maisonnette; mais, arrivé à la porte du jardin, il n'osa aller plus loin, et, retournant sur ses pas, il reprit sous les mélèzes sa promenade solitaire.

Le lendemain, c'était un dimanche. Il se rendit à l'église avec une ponctualité vraiment étonnante, et ses vassaux en conçurent la pensée qu'ils avaient un maître comme l'ancien, attentif aux choses de religion. Mais Xavier ne se souciait guère de la façon dont se chantait l'office; il attendait deux voiles de crêpe qui apparurent aux environs de l'évangile.

Au moment où Thécla rejetait son voile en arrière, Xavier éprouva dans son cœur un

mouvement si extraordinaire, qu'il en resta stupéfait.

— Qu'est-ce que cela veut dire? pensa-t-il presque effrayé.

Les yeux bleus de la jeune fille l'effleurèrent sans se poser, et il se sentit inondé de joie.

— J'en suis amoureux! fut sa conclusion aussi prompte que logique.

Ayant fait ses classes, il connaissait déjà ce genre d'émotion; mais il n'avait jamais rien éprouvé de si violent ni de si doux.

Vainement, il chercha à rencontrer une seconde fois les yeux qui lui avaient donné une commotion si bizarre; il n'y put réussir : aussi la messe lui parut-elle longue.

Vers la fin de l'après-midi, il se hasarda à faire une petite visite aux dames Menzel, et il fut reçu. Son premier trouble surmonté, il était redevenu lui-même, c'est-à-dire bon enfant et gai, autant que le permettaient les crêpes dont il était entouré.

— Vous jouez du piano, mademoiselle, m'a-

t-on dit, fit-il après que la conversation, soigneusement alimentée par lui cependant, fut tombée pour la seconde fois.

— J'en jouais, répondit-elle; mais...

— Je ne vois pas votre instrument...

— Il est resté au château; c'est au château que j'en jouais pour distraire le feu comte...

« Je vais vous le faire envoyer », allait dire Xavier, mais il se retint; un plan machiavélique venait de se former dans son esprit, et le piano lui serait un auxiliaire précieux.

— J'adore la musique, dit-il posément. Dès que les premiers neuf jours seront expirés, vous me permettrez bien de vous entendre? D'ailleurs, une plus longue oisiveté serait préjudiciable à la souplesse de votre doigté.

Il fut d'une prudence étonnante, ne disant que des paroles sensées, s'adressant principalement à Marthe, et faisant preuve d'un précoce discernement dans les choses de la vie; avec cela si visiblement jeune et ingénu malgré tous

ses efforts pour paraître sage, que Marthe se sentit désarmée.

C'était un enfant; malgré sa fine moustache et son air mâle, la candeur de cette âme neuve se faisait jour sous la sagesse empruntée.

Au bout d'une heure, elle laissa les jeunes gens causer ensemble et se contenta de les regarder, assise dans le coin du canapé.

Ils ne se disaient rien d'important, et cependant un homme expert aux aventures du cœur eût deviné sur-le-champ qu'ils étaient éperdument amoureux l'un de l'autre.

Ils s'étaient adorés à première vue, et c'était bien simple! Elle n'avait jamais vu de si beau cavalier; lui n'avait jamais rencontré charme ni beauté pareille.

Avec ses yeux très-bleus, ses cheveux très-noirs et son teint nacré, elle idéalisait encore l'idéal de la Polonaise, si jolie, quand elle est jolie, qu'elle semble un être plus chimérique que réel. Et, par hasard, elle avait une âme délicieuse, pleine de candeur et d'ignorance.

Elle avait vécu entre son vieux père, qu'elle aimait et craignait, car, quoiqu'il fût son père, il était surtout « le seigneur comte », et sa mère, pauvre bonne créature à la fois imbue de l'idée de sa déchéance, et fière d'avoir inspiré au seigneur comte assez de tendresse pour lui faire appeler « ma fille » l'enfant qu'elle lui avait donnée.

Thécla avait appris, toute petite, on ne sait comment, dans quelles conditions elle était née, et elle n'y avait rien compris, acceptant le fait accompli comme un mystère de plus dans la vie.

Or, pour les enfants tout est mystère ; peu curieuse de ce qui lui était interdit, la jeune fille savait que sa naissance était irrégulière, et en même temps elle adorait sa mère, qu'elle vénérait à l'égal d'une sainte.

Cette créature douce et charmante ne demandait qu'à aimer. Au milieu de ses larmes, Xavier lui était apparu, et, dans sa pensée, elle l'avait comparé tout bas, tantôt à l'archange Michel,

tantôt à saint Georges, vainqueur du dragon. Il était pour elle un personnage de légende, elle l'avait adoré; assis loin l'un de l'autre, ils se parlaient de choses banales, et leurs âmes tressaillaient de joie à chaque mot sorti de leurs lèvres.

Les neuf jours passés au sein des cérémonies funèbres, où ils se rencontraient à chaque instant, Xavier alla, un beau matin, trouver ses amies (car ils étaient grands amis désormais) dans leur étroite maisonnette. Thécla lui sourit en l'apercevant, car la vue l'un de l'autre amenait irrésistiblement le sourire sur leurs visages.

— Je suis venu vous chercher, dit-il; allons jouer du piano!

Elle le suivit, prévenant sa mère d'un mot. Ils traversèrent la pelouse et entrèrent dans le château, endormi et comme écrasé sous la chaleur du jour.

Le teint transparent de la jeune fille s'était un peu rosé sous l'ardente morsure du soleil; mais la fraîcheur des grands appartements

ramena bientôt à ses joues leur fraîcheur délicate.

Passant devant elle, il ouvrit le grand piano, devant lequel elle s'assit avec l'émotion d'une débutante à son premier concert, et soudain, sans regarder le jeune homme, les yeux à demi clos comme dans un rêve, elle attaqua la sonate *Appassionnata,* celle où Beethoven a mis le plus de cris de son âme.

Sa mère s'assit d'abord près du piano, les yeux baissés; mais bientôt les sons connus amenèrent un cortége impitoyable de souvenirs. Les larmes montèrent aux yeux de la pauvre femme et tombèrent sur le crêpe de sa robe.

Honteuse de ces pleurs, devant des jeunes êtres qui ne devaient pas connaître les douleurs secrètes de son âme, elle se leva; puis reprenant une ancienne habitude, elle se mit à marcher lentement d'un bout à l'autre des vastes pièces qui formaient en enfilade tous les salons du rez-de-chaussée.

Le château s'étendait en une façade immense,

et la promenade, aller et retour, ne durait guère moins d'un quart d'heure. Thécla jouait, mettant dans les notes passionnées qu'elle faisait vibrer tout ce que sa jeune âme ressentait depuis quelques jours de fièvre délicieuse et d'émotions divines. Quand elle frappa le dernier accord, elle leva les yeux sur Xavier, et il lut dans ce regard ingénu tout l'amour qu'il avait inspiré.

— Ma belle Thécla, lui dit-il tout bas, mon ange, je vous adore.

Elle se détournait éperdue; il lui prit la main et la posa contre ses lèvres brûlantes. Elle resta un instant immobile, puis voulut se lever : il la retint.

— Jouez encore, dit-il; jouez quelque chose d'heureux, comme vous et moi.

Elle obéit; les chansons sans paroles se succédèrent sous ses doigts pendant que sa mère marchait lentement d'un bout à l'autre des longues salles, évoquant les souvenirs de sa jeunesse, veuve sans l'être, étrangère désormais à

cette demeure qui était pourtant son seul asile...

Les sons cessèrent, et Thécla vint à elle : soudain la jeune fille s'était souvenue de ces marches interminables qu'accomplissait sa mère autrefois, pendant les sommeils entrecoupés du vieux comte. Il aimait à entendre la double musique des doigts légers de sa fille sur le piano, et les longues jupes traînantes de Marthe sur le parquet; le froufrou de la robe s'unissait aux sons pour lui donner toute la saveur de la famille, toute la poésie du foyer.

Passant silencieusement son bras sous celui de sa mère, dont les yeux débordaient de larmes, Thécla l'emmena comme on emmène un enfant. Elle avait eu honte d'être heureuse, la pauvre fille, pendant que sa mère ménait le deuil de sa vie, et son regard s'était dérobé à celui de Xavier pendant qu'elle lui abandonnait sa main.

Les deux femmes rentrèrent chez elles sans que le jeune comte osât les suivre.

IX

Le lendemain, il retourna les chercher. Cette heure de musique lui devint nécessaire comme le pain quotidien de son amour. Il ne se demandait pas ce qui en adviendrait, il ne voyait pas au delà de l'heure présente; d'ailleurs, dans cette vie nouvelle, tout ne lui semblait-il pas transitoire et fantastique ?

Marthe était sans méfiance et sans projets. Cette femme qui n'avait jamais connu le monde en ignorait les dangers et les perfidies. La grande liberté de la vie, qui, dans ces pays, autorise entre jeunes gens et jeunes filles une familiarité innocente, expliquait le plaisir tout naturel que Xavier trouvait auprès de Thécla.

Pendant une quinzaine de jours, ces trois

êtres, aussi ignorants de la vie l'un que l'autre, se laissèrent ainsi entraîner par le flot égal et doux qui les portait mystérieusement vers des rives inconnues; Xavier baisait de temps en temps la main de Thécla et ne lui parlait presque plus, depuis que la musique servait entre eux d'intermédiaire passionné; cette béatitude troublée suffisait à les maintenir dans le rêve, pendant que Marthe cheminait affaissée sous le poids de ses souvenirs.

Ils ne faisaient pas de projets et se contentaient de vivre. Ce que le jeune comte avait jadis pris pour l'amour était si différent de ce qu'il éprouvait maintenant, qu'il rougissait aux souvenirs du passé! Il sentait vaguement que les choses ne pourraient pas toujours aller ainsi, mais il écartait la pensée inquiétante : aux jours ardents de juillet, chacun sait que l'hiver reviendra, mais qui donc y songe? C'est si loin!

Xavier se disait aussi qu'il devrait bien aller voir la comtesse. L'excellente femme lui avait écrit une lettre pleine d'effusion et de joie.

« J'espère, disait-elle ensuite, que tu songeras à relever l'ancienne maison de tes ancêtres. Béla est un château magnifique, mais ce n'est pas le berceau de ta famille. Si, comme tu me l'écris, le défunt comte t'a laissé outre ses terres une fortune considérable, dont tu peux disposer à ton gré, tu ne saurais mieux faire que d'en consacrer une part à restaurer la vieille demeure. Tu te marieras quelque jour, et il faut que l'aîné de tes fils reçoive en apanage le vieux nid de famille. »

— Ma tante est la meilleure femme et la plus sensée qui existe, pensa Xavier; et, sans tarder, il le lui écrivit.

« Pourquoi m'écris-tu ? répondit la comtesse. Tu ferais bien mieux de venir me voir! Ou bien, est-ce que ta nouvelle demeure te plairait au point que tu ne saurais plus la quitter, même pour quelques jours ? »

Xavier sourit en lisant cette lettre. En vérité, il ne pouvait se résoudre à quitter Béla, mais c'est parce que Béla et Thécla ne faisaient qu'un.

A la pensée de passer un jour loin de la jeune fille, il éprouvait une douleur aussi intense que si on lui arrachait une part de sa chair.

Cependant, l'idée qu'il devait une visite à sa tante n'était point sans le tourmenter d'un vague remords. Il en parla à Thécla : inconsciemment, il lui faisait part maintenant de toutes ses pensées, en deux mots, simplement, comme s'il remplissait un devoir.

— Vous vous en irez? fit Thécla doucement, dans sa voix pure, émue et pour ainsi dire intime, qui remuait si profondément le cœur de Xavier.

Elle n'ajouta pas un mot, mais une pâleur étrange s'était répandue sur son visage, on eût dit que ses traits charmants s'évanouissaient dans une sorte de brume.

Marthe Menzel leva la tête pour interroger Xavier, et ne songea point à regarder sa fille; mais le jeune homme avait senti l'émotion dans la voix de Thécla, il avait vu sa pâleur exquise.

— Non, non, dit-il avec une sorte de fièvre;

non plus tard... et peut-être pas du tout... nous en reparlerons.

Et tout aussitôt, il leur raconta les merveilles qu'il se proposait d'exécuter au vieux château des Stanitsky.

Thécla écoutait, toute bouleversée encore de la pensée nouvelle qui venait d'entrer dans sa vie. Xavier s'en aller!... On ne pouvait donc pas vivre ainsi, toujours ensemble, dans une sorte de rêve avec le soleil d'été au dehors, et dans l'âme un astre mille fois plus radieux encore?

Le jeune comte eut beau s'évertuer à la faire sourire, elle resta silencieuse, et la musique qu'elle joua ce jour-là n'eut que des accents mélancoliques.

Le lendemain, il retrouva Thécla souriante, le repos de la nuit avait écarté les pensées douloureuses. Le soleil s'était levé comme la veille; pourquoi son bonheur ne se lèverait-il pas aussi? Elle arrangea ses cheveux en chantant, et sa mère soupira plus d'une fois en son-

geant combien la jeunesse est oublieuse! Y avait-il tant de jours que le vieux comte était enseveli?

Mais si la jeunesse est oublieuse, c'est par grâce d'état, se dit la triste Marthe, et elle baisa le front pur de sa fille sans lui faire part de ses réflexions.

Il semblait aux amoureux qu'ils avaient à se dédommager des mélancoliques impressions de la veille, car les doigts de Thécla égrenèrent sous les hauts plafonds les plus folles fantaisies, les plus éclatantes fioritures; ils y prenaient tant de plaisir tous deux que sans s'en apercevoir, ils dépassèrent l'heure, et le sommelier vint annoncer que le déjeuner était servi.

— Mesdames, s'écria Xavier, quelle excellente idée! Déjeunons ensemble. Vite deux couverts de plus!

Le domestique s'éloigna à pas muets. Les deux femmes hésitaient; Xavier les entraîna vers la salle à manger.

Le repas ne leur donna point la gaieté qu'ils

en attendaient; tristes et embarrassées, les dames Menzel souffraient de leur situation, qui n'était point l'ancienne et qui ne pouvait pas être la nouvelle. A peine le dessert était-il servi qu'elles se levèrent pour se retirer, et Xavier n'osa les retenir.

Comme elles passaient dans le vestibule, un des valets dit méchamment à l'autre :

— Le vieux comte n'a pas seulement légué ses biens à notre jeune maître; il lui a aussi laissé ses habitudes...

Marthe avait entendu et compris. Elle pressa le pas. Thécla, qui ne se doutait de rien, la suivit presque en courant.

— Qu'y a-t-il, mère? dit-elle au moment où, tout essoufflées, elles arrivaient à la maison.

— Il faut nous en aller d'ici, mon enfant, répondit la mère en pressant sa fille dans ses bras.

— Pourquoi? fit Thécla qui se sentit défaillir.

— Parce que je ne veux pas que tu souffres comme moi, que tu sois méprisée comme moi...

102040

O ma fille, j'ai peut-être trop tardé... Le jeune comte ne t'a jamais dit qu'il t'aimait?

Thécla ne savait pas mentir.

— Ma mère, fit-elle en rougissant, il me l'a dit...

— Qu'as-tu répondu?

— Rien.

D'un regard Marthe fouilla jusqu'au fond de l'âme de son enfant et poussa un grand soupir de soulagement.

— Nous partirons demain matin, pendant qu'il dormira. Tu me promets de ne pas le lui dire?...

Plus blanche que la rose blanche offerte le matin même par Xavier et qu'elle portait à son corsage, Thécla répondit :

— Si je ne dois pas le lui dire, je ne lui dirai pas; mais, ma mère, j'en mourrai de chagrin.

Marthe la regarda avec une grande pitié.

— Pauvre petite! soupira-t-elle; mais vois-tu, ma fille, je te le dis : mieux vaudrait mourir de chagrin que de vivre comme j'ai vécu...

Le lendemain, quand Xavier vint chercher ses amies pour l'heure de la musique, la maisonnette était vide.

X

Le jeune homme resta confondu lorsque le départ des deux amies fut chose avérée.

— Pourquoi? pourquoi? demanda-t-il à Sava d'un air menaçant.

Le vieux domestique, toujours debout, impassible et les bras ballants devant son maître, cligna singulièrement de l'œil droit, sans que les autres traits de son visage eussent l'air de s'en apercevoir.

— La mère est une personne très-sage, dit-il.

Xavier, furieux, fit un geste violent; mais Sava ne s'en inquiéta point.

— Elle a très-bien fait, continua-t-il; vous devriez en être content, au lieu d'avoir l'air d'un chat en colère.

— Content! de quoi? Malheureux imbécile, de quoi?

— De ce qu'elle vous épargne une grosse bêtise, conclut le serviteur, toujours sur le même ton.

Au lieu de se fâcher, Xavier tomba dans une méditation profonde, qui ne fut pas de longue durée.

— De quelle bêtise veux-tu parler? dit-il en tournant vers son vieux serviteur un visage plus chagrin qu'irrité.

— Voilà! je ne sais pas laquelle. Il y en avait deux à faire, et vous auriez aussi bien pu choisir la première que la seconde. La première, c'eût été de l'épouser. La seconde... Mais ce sont des choses peu convenables dont il ne sied pas à un vieux grison comme moi d'entretenir un jeune seigneur comme vous. En dehors de ça, il n'y avait rien à faire.

Là-dessus, Sava tourna sur ses talons d'un air extrêmement prude, et Xavier le laissa sortir.

Au moment où la vie vous tend la coupe pleine jusqu'aux bords d'un vin généreux, dont le parfum seul enivre, pourquoi faut-il qu'une main importune vienne vous en défendre l'approche?

Pendant les séances de musique, si douces à tout son être transfiguré, le jeune comte n'avait formé aucun plan d'avenir. Il avait vécu, voilà tout!

Que demandait-il à présent? Vivre! N'était-ce pas son droit?

Quel mal y a-t-il à vivre, vivre heureux, absorbant par toute sa personne épanouie les joies de l'heure présente : rayons de soleil, parfums de fleurs, vibrations harmoniques, ivresse de l'amour naissant, qui réunit et combine toutes les autres sensations, et qui est le parfum des parfums, la musique des musiques, la chaleur lumineuse de tous les astres, jusqu'aux plus reculés!

Voilà que d'un seul coup on avait ôté à Xavier tout cela : il retombait sur la terre après avoir plané, et même il retombait, non sur le chemin battu où, si les pieds se heurtent rudement, on sent au moins la solidité du terrain, mais dans une sorte de marécage, où il n'était pas sûr de ne point enfoncer jusqu'aux oreilles.

Quel besoin cette vieille bête de Sava avait-il eu de parler à son maître des deux inévitables bêtises auxquelles ce doctrinaire inconscient bornait la solution du problème? Xavier n'avait jamais songé à cela; il aimait : n'était-ce pas assez? Est-il donc nécessaire que tous les romans se dénouent? Faut-il regarder au fond du verre, quand on a bien soif, avant d'en approcher ses lèvres?

Et voici que maintenant cette solution à laquelle il n'avait point songé se dressait devant lui avec la persistance d'un mauvais rêve.

Pour changer d'idée, il quitta la longue enfilade de salons, où il s'était mis à marcher, comme le faisait la mère de Thécla pendant les

heures de musique, et il descendit dans le parterre.

Le parterre s'épanouissait dans la gloire royale des lys. Des lys partout, qui dressaient leurs quenouilles virginales fleuronnées d'or. Autour, les abeilles foisonnaient avec un bourdonnement affairé; les coccinelles marbraient le feuilles de leurs petites taches rouges; un tapis de fleurs largement ouvertes couvrait le sol des plades-bandes bordées de buis, à l'ancienne mode française.

Les rosiers, grands arbustes massifs, disparaissaient sous une pluie de roses qui arboraient toute la gamme des rouges, depuis le ton pâle et distingué des roses-thé jusqu'au teint pourpre presque noir de certaines espèces perdues qu'on retrouve à grand'peine maintenant.

Cette orgie de fleurs, de parfums et de bruissements n'était pas faite pour rasseoir les esprits troublés du jeune comte; il s'enfonça sous les bouleaux grêles qui reliaient le parterre au parc, et, tout en suivant du regard les ombres

capricieuses des branches sur le sentier, il essaya de savoir ce qu'il pensait.

Il ne pensait pas; il sentait. Il sentait que, Thécla partie, sa vie à lui perdait son goût et son prix.

Tout ce qu'il avait aimé dans ce vaste domaine lui était apparu comme le cadre de la svelte figure disparue : à quoi bon le cadre, si le tableau n'y était plus?

Sa colère était tombée; il marchait de plus en plus lentement, remontant dans son esprit l'histoire des jours passés, si récente encore, et chaque heure de ces jours était marquée pour lui par quelque souvenir, un de ces riens adorables dans lesquels tient l'histoire de l'amour.

Il allait devant lui, s'enfonçant dans le bois où la fraîcheur protégeait les humbles fleurettes qui vivent les pieds dans la mousse humide; arrivé au fond du ravin, où un ruisseau s'égosillait sur quelques pierres verdies, il s'arrêta, surpris de sentir ses doigts mouillés... Il pleurait.

— Ah! s'écria-t-il, impitoyable Thécla, qu'importe que je sois riche, à présent, si je t'ai perdue! C'est toi qui étais ma richesse! C'est toi qui étais la maîtresse de ce château, la fée qui m'y avait retenu et transformé! Toi partie, ce domaine n'est plus rien; tout y devient sable et néant!

Il se jeta sur le gazon, au risque de s'y enrhumer, et pleura tant qu'il eut des larmes. Il ne faudrait pas trop l'accuser de manquer de dignité... Le comte Xavier n'avait pas encore vingt ans.

Quand ses yeux rougis lui firent grand mal, il s'avisa tardivement qu'avec un peu d'adresse et de promptitude, il eût peut-être retrouvé la trace des fugitives.

Elles n'avaient pas pu aller bien loin en quelques heures, et, de plus, leur départ ne s'était point effectué sans quelque connivence. Or, si bien que les gens soient payés pour se taire, on peut les faire parler en payant mieux; la valetaille avait juré ne rien savoir de cette

fuite mystérieuse : c'est qu'on s'était mal adressé; en cherchant ailleurs, on trouverait sans doute.

On trouverait, parbleu! Quand même elles auraient eu pour chevaux les coursiers ailés de Phébus lui-même, elles n'avaient point franchi en un jour une distance à ne pouvoir les rejoindre.

Le tout était de savoir vers quel point de l'horizon elles s'étaient envolées, car envoyer des émissaires sûrs et fidèles sur la demi-douzaine de routes qui, de Béla, rayonnaient dans tous les sens, il n'y fallait point songer.

Donc le comte Xavier reprit le chemin du château, où l'attendait son déjeuner, fort compromis par un retard qui avait plus d'une fois inspiré au chef la pensée d'imiter l'infortuné Vatel.

Sur le perron, le jeune seigneur rencontra son majordome, qui le regarda d'un air extrêmement sage et entendu. Cette sagesse extraordinaire attira l'attention du maître, qui crut y

démêler une dose de suffisance plus forte que de raison.

Avec l'étourderie de son âge, doublée de celle de son tempérament, le comte Xavier se crut fort habile en attaquant le premier.

— Vous avez appris quelque chose? dit-il d'un ton qu'il feignait de faire dégagé, et où vibrait la plus intense inquiétude.

— A quel propos, monseigneur? si monseigneur veut bien prendre la peine de me le dire...

Battu sur son propre terrain, Xavier se mordit les lèvres, et faillit ordonner au drôle de quitter le château sur l'heure. Mais il se contint, car le majordome était sûrement en possession du secret qu'il voulait découvrir.

— Je veux dire, reprit le jeune homme d'un air hautain, que madame Menzel a oublié de réclamer ici des valeurs qui lui appartiennent, et que, désirant les lui faire tenir le plus tôt possible, je voudrais connaître sans retard l'endroit actuel de sa résidence.

Xavier s'était assis à table tout en parlant, et d'un air négligent il avait commencé son repas. Tout à coup il leva les yeux et aperçut en face de lui Sava qui, correct en sa tenue comme toujours, le foudroyait d'un regard plein de reproches.

— Je pense, répondit le majordome en s'inclinant avec déférence pour présenter à son maître un plat nouveau, je crois pouvoir affirmer que ces dames sont parties par la route de Varsovie. Un paysan du village qui vient de rentrer, il n'y a pas plus d'une heure, les a conduites jusqu'à la ville voisine, où elles devaient, avaient-elles dit, prendre la poste qui passe à sept heures du matin.

— Pour Varsovie? demanda Xavier très-surpris.

— Non, monseigneur, pour Kief. La poste pour Varsovie passe à quatre heures de l'après-midi.

— Eh bien alors, pourquoi dis-tu qu'elles sont allées à Varsovie?

Le majordome prit cet air d'extrême modestie

qui ressemble, à s'y méprendre, à l'extrême suffisance.

— Il m'a semblé, monseigneur, dit-il, que si ces dames voulaient faire un voyage incognito, elles indiqueraient vraisemblablement le point opposé à celui qu'elles voulaient atteindre.

Au mot « voyage incognito », Sava avait jeté au majordome un de ses regards furieux où se révèle pourtant l'admiration pour un génie supérieure. Voyage incognito signifiant fuite éperdue, c'était la trouvaille d'un homme vraiment fort.

De son côté, Xavier se sentait humilié de recevoir une leçon de diplomatie aussi élémentaire; il mangea en silence pendant quelques instants, quoiqu'il n'eût pas la moindre notion des plats qu'on lui servait.

— Eh! mais, dit-il enfin, si madame Menzel, d'après toi, ne doit prendre la diligence qu'à quatre heures, on pourrait la retrouver, et lui remettre avant son départ les effets qu'elle a oubliés ici.

— Le temps est court, fit le majordome en regardant la grande horloge, qui marquait une heure passée; cependant, avec de bons chevaux...

— Dis qu'on me selle Létoune, fit Xavier en jetant sa serviette. Ce sont des choses trop importantes pour que je m'en remette à personne. Et en même temps fais atteler à la britchka les trois meilleurs chevaux de trait; je reviendrai en voiture.

— Je le pense bien, se dit le majordome. Quand tu auras fait à cheval trente-cinq kilomètres d'une traite, mon jeune maître, tu seras bien aise de t'étendre sur de bons coussins.

— J'accompagnerai monseigneur dans la britchka? dit-il tout haut.

— Certainement, répondit Xavier.

— Et moi? proféra Sava de sa voix étrange, rendue encore plus rauque par l'émotion.

— Non! dit sèchement le jeune comte; un seul serviteur me suffit.

Le majordome disparut d'une allure triom-

phale, et Sava continua de jeter sur son maître ses yeux furibonds.

— Vous savez, monsieur le comte, dit-il quand ils furent seuls, vous savez que c'est mal, ce que vous allez faire.

— Va-t'en au diable! s'écria Xavier, je n'ai pas besoin de tes conseils.

— Je le vois bien, puisque vous prenez ceux de cet imbécile! riposta le vieux serviteur.

Xavier haussa les épaules.

— A quoi bon se fâcher? pensa-t-il.

— C'est mal, reprit l'entêté; vous savez bien que les dames, en s'en allant, ont fait la chose la plus sage qui fût en leur pouvoir, et voilà que vous voulez la défaire?

— Veux-tu me laisser en repos? répliqua Xavier. Prépare-moi mon habit de cheval.

— J'obéis, monseigneur : daignez passer dans votre chambre pour que je l'ajuste sur vous.

Machinalement le jeune homme suivit Sava, qui continua son discours sans se troubler ni se presser.

— C'est mal d'ôter aux gens ce qu'on ne peut leur rendre. Ces dames sont bien tranquilles et bien honnêtes; vous allez leur faire du chagrin, à coup sûr!

— Du chagrin? pourquoi donc? Où prends-tu que je veuille leur faire du chagrin? On vivait de bonne amitié; on va continuer...

— J'entends, reprit l'imperturbable raisonneur; seulement le vieux comte avait probablement d'autres idées sur la jeune demoiselle...

— De quelles idées parles-tu? Pourquoi t'exprimes-tu en énigmes, aujourd'hui? Tu es insupportable!

— Je pense que le vieux comte aurait bien aimé que la jeune demoiselle épousât un honnête homme des environs, un propriétaire de moyenne fortune, quelque intendant, ou quelque officier de l'armée, enfin un homme présentable... Il aurait aimé la voir bien mariée, et convenablement, par rapport à sa situation. Voilà ce qu'il aurait voulu, s'il avait vécu, le vieux comte!

— Tu m'assommes! murmura Xavier.

Il était prêt; botté, éperonné, sa cravache à la main, il se présenta sur le perron, où son cheval piaffait sur place, retenu par deux palefreniers suspendus à la gourmette.

Sava l'avait suivi avec une rapidité surprenante, et au moment de mettre le pied à l'étrier, Xavier ne put s'empêcher de rire en voyant d'un côté le majordome, bouffi de sa supériorité momentanée, et de l'autre Sava, grommelant et boudeur.

— On dirait le bon et le mauvais ange, comme dans *Robert le Diable!* lui souffla l'esprit de raillerie comique dont héritaient tous ceux de sa race. Si ce sont des anges, bons ou mauvais, ce sont, à coup sûr, des anges fort ridicules!

Xavier s'enleva et retomba en selle avec une grâce juvénile, qui gonfla d'orgueil le vieux cœur de Sava, tout fâché qu'il fût en ce moment contre son élève.

— C'est pourtant moi qui lui ai appris à monter à cheval! se dit-il en s'inclinant jusqu'à

mi-corps, pour répondre au salut que faisait Xavier, avec sa cravache, à ses serviteurs groupés dans la cour d'honneur.

Létoune s'enleva et disparut dans un tourbillon de poussière.

— Eh bien, vieux corbeau, fit le majordome, tu as eu beau lui croasser aux oreilles : voilà notre faucon doré parti pour chasser la blanche colombe!

— Que l'esprit du mal, ton parrain, te confonde et t'enlève! riposta Sava en montrant toutes ses dents, comme un bouledogue prêt à l'attaque. S'il y a du mal de fait, tu en répondras devant l'Éternel.

— Du mal? quel mal? Est-ce que la jeunesse, la fortune et la beauté n'ont pas été données aux seigneurs pour qu'ils s'amusent? Tu ne seras jamais qu'un vieux hibou!

— Et toi, gronda Sava, tu n'es...

Il garda pour lui la fin de son apostrophe. La britchka, superbement attelée de trois chevaux bais, parfaitement assortis de taille et de

robe, décrivait un arc de cercle gracieux pour venir se ranger au perron. L'équipage s'arrêta, le majordome se carra sur les coussins, et la troïka s'envola sur la route, où retombait lentement la poussière soulevée, l'instant d'auparavant, par les quatre pieds légers du cheval qui emportait le comte Xavier.

— Je voudrais bien savoir, grommela Sava en rentrant au château, ce qu'il va lui dire quand il va la voir!

XI

Ce qu'il dirait à Thécla? Mais Xavier n'en avait pas la moindre idée! Il volait vers elle, poussé par l'ardeur de sa jeunesse et de son amour, et ne songeait qu'à la revoir, bien sûr de trouver des paroles, n'importe lesquelles, pour la persuader de revenir à Béla.

Il n'envisageait aucune espèce d'avenir. Ce qu'il voulait, c'était que Thécla revînt; qu'il pût la voir, l'entendre encore, l'emmener avec lui dans ce bois tranquille où il avait pleuré le matin même; il voulait lui dire :

« Regarde, c'est ici que j'ai versé les larmes les plus cuisantes de ma vie, je les ai versées pour toi! Que vas-tu me donner en échange de ces belles larmes d'amour jeune et brûlant? Est-ce que nous pouvons vivre séparés maintenant? Est-ce que nous n'allons pas errer éternellement sous ces feuillages qui tamisent la douce clarté du jour? Est-ce que nous aurons le temps d'être heureux? La vie sera-t-elle assez longue pour tout ce que nous avons à nous dire de doux et d'enivrant? »

Il galopait sur la route unie, où les sabots de Létoune soulevaient régulièrement de petits nuages de poussière. Des deux côtés, les moissons s'étendaient à perte de vue, sous la chaleur accablante du jour; puis des bois, qu'il traversait comme en rêve, bercé par la fraî-

cheur délicieuse; puis des ravins, une rivière, des villages prospères et des moissons encore... Tout cela à peine entrevu, dans la rapidité de la course régulière.

Enfin les toits de la ville se dessinèrent devant lui, avec les clochers des églises, semblables à de gros navets verts renversés; les croix dorées brillèrent au soleil; puis les maisons devinrent plus distinctes; il franchit encore un pont et entra dans le faubourg. Létoune s'était mis au pas de lui-même, épuisé par sa longue course.

Un grand fracas de sonnettes et de grelots se fit entendre, et la malle-poste apparut, venant à sa rencontre.

— Arrête, cria Xavier au postillon; les dames que tu emmènes ont oublié quelque chose!

La poste ne doit jamais s'arrêter, sauf les cas de force majeure; mais ce beau cavalier qui montait un si magnifique cheval n'était certainement pas un homme à dédaigner. Le postillon ralentit donc le mouvement de

ses bêtes, sans pour cela s'arrêter tout à fait.

— Que désire Votre Excellence? demanda-t-il poliment.

— Parler aux deux dames que tu viens de prendre ici.

— Je n'emmène pas de dames, répondit le postillon; je n'ai dans la voiture qu'un colonel en retraite que j'ai pris à Kief, et qui dort depuis qu'il est monté.

Xavier poussa son cheval et regarda dans la voiture : en effet, elle était vide, sauf la place qu'occupait un vieux bonhomme à moustaches grises, profondément endormi.

— Tiens, dit-il en présentant un billet d'un rouble au postillon, qui le prit sans demander pourquoi.

La malle-poste reprit son allure triomphale. Les deux ou trois servantes seules spectatrices de cette scène retournèrent à leur ouvrage, et Xavier se trouva seul sur la route, très-embarrassé de lui-même.

Une idée lui vint cependant, et il poursuivit

sa route vers la station, où il mit pied à terre, pour interroger le maître de poste.

— Deux dames arrivées au petit jour? Certainement.

— Si elles avaient pris la diligence pour Kief? Oh! non. Elles avaient demandé du thé; puis, comme la malle-poste n'avait qu'une place vacante, elles l'avaient laissé partir, et c'est un paysan venu à la ville pour vendre un veau qui les avait emmenées dans sa télègue.

— Où? Le maître de poste n'en savait rien. Sur la route de Kief, c'était sûr.

— Jusqu'à quel endroit?

— Impossible de savoir.

— Connaissait-on ce paysan?

— Pas le moins du monde! Il en vient tant, avec des veaux!

Fort gêné par son cheval, dont il tenait la bride, Xavier se tenait sur le perron de la station, tordant sa moustache de sa main libre. Le maître de poste eut pitié de son embarras; il appela un garçon d'écurie qui reçut l'ordre

de bouchonner soigneusement la pauvre bête fumante, et Xavier put entrer dans la maison pour y méditer sur son aventure.

Perdue, Thécla! bien perdue, cette fois. Le fil conducteur était rompu; un hasard seul pouvait le renouer, et comment compter sur le hasard? A dix verstes de là, quatre routes se dirigeaient dans quatre sens différents, desservant de gros bourgs et des villages florissants.

Chercher les deux femmes dans ce dédale, c'était, comme le dit respectueusement le maître de poste, chercher une aiguille dans une botte de foin.

A demi couché sur le large et revêche canapé de cuir qui meuble uniformément toutes les stations de poste en Russie, Xavier s'abandonna à ses réflexions mélancoliques pendant une heure environ.

Au bout de ce temps, la britchka s'arrêta à son tour devant la porte, et le majordome apparut, plein de confiance, comme un homme dont les prévisions sont infaillibles.

— Eh bien? semblait dire son regard au moment où il s'arrêtait sur le seuil. J'avais bien deviné, mon jeune maître?

— Imbécile! s'écria Xavier, heureux de trouver enfin à dépenser sa fureur : triple animal, menteur effronté! Nourri que tu es dans la ruse et le mensonge, tu n'as point eu l'idée que des êtres honnêtes ne songeraient pas à mentir!

— Eh quoi! balbutia l'infortuné, les dames ne sont pas ici?

— Sur la route de Kief, misérable! sur la route de Kief! hurla Xavier en le prenant au collet.

Il le secoua comme s'il eût voulu le faire passer à travers un crible, et le lâcha enfin avec une bonne poussée qui envoya le coupable jusqu'au mur.

— Excusez-moi, Excellence, murmura le majordome en essayant de reprendre haleine; c'était si naturel de penser le contraire! Et puis si Votre Seigneurie veut bien réfléchir, ce n'est

pas ma faute si les dames ont réellement pris la route de Kief!

A cela, Xavier ne put rien répondre. Rongeant sa mauvaise humeur, il fit atteler des chevaux de poste à sa britchka et repartit sur-le-champ pour le château, laissant le majordome se débrouiller comme il l'entendrait avec les quatre chevaux et point d'équipage, — ce qui n'empêcha point le digne personnage de rentrer avec son escorte à Béla, le lendemain de grand matin.

XII

Sava n'attendait pas son maître de si bonne heure. En entendant tinter les clochettes des harnais, il se précipita sur le perron avec une émotion qu'il voulait en vain comprimer.

Depuis le départ du jeune comte, il était hanté par une vision navrante : il voyait arriver

dans la britchka son maître et la jeune fille, tout seuls; Marthe Menzel, restée n'importe où, pleurait sa seule joie dans un irrémédiable abandon. Lorsqu'il vit au fond de la voiture le visage rembruni de son maître, Sava ne put contenir sa satisfaction.

— Tout seul? dit-il en lui présentant pour descendre son bras qui tremblait violemment. Tout seul? Dieu n'a donc pas permis que le péché restât sur votre tête?

Xavier n'était point d'humeur à entendre des sermons. Il entra brusquement dans le château; mais Sava le suivit dans sa chambre.

— Elles sont parties? demanda-t-il tout en s'empressant de déshabiller le jeune homme.

— Le diable sait où! répondit celui-ci d'un air sombre.

Sava s'arrêta dans sa besogne et regarda dans la glace le beau visage irrité de l'enfant qu'il aimait.

— Vois-tu, lui dit-il, lui parlant avec tendresse comme au temps où le jeune maître était

tout petit, vois-tu, mon petit cœur, c'est le doigt de la Providence qui t'a marqué pour que tu restes pur de tout forfait. Ton vieux serviteur se réjouit dans son âme de ce qui te cause aujourd'hui quelque peine, et s'il s'en réjouit, c'est que la douleur te sera bonne. J'aurais eu du chagrin, mon maître, et mon vieil âge aurait été troublé par le remords, si tu avais causé du souci à la mère et détruit le bonheur de la jeune fille.

Xavier fondit soudain en larmes.

— Mais, s'écria-t-il en tombant sur l'épaule de son vieil ami, tu ne comprends donc pas que je ne puis pas vivre sans elle; je l'aime, entends-tu? je l'aime!

— Oui, je sais bien, grogna Sava; ça fait très-mal, mais avec le temps... Et puis si c'est ton destin, tu la retrouveras.

— Tu crois? s'écria Xavier en relevant la tête.

— Oui, je le crois..., si c'est ton destin... Et j'espère que ce ne sera pas ton destin, acheva-t-il pour lui tout seul.

— Je les retrouverai bien, pensa Xavier; dès demain, je me mets en campagne. Mais il avait le frisson, et il alla se coucher sans vouloir rien prendre. Le lendemain il avait la fièvre, et ne put quitter le lit.

XIII

Marthe Menzel et sa fille n'avaient eu d'autre pensée que de fuir vite et loin; le but du voyage leur importait peu. En voyant partir la diligence sur laquelle elles avaient compté pour s'éloigner promptement, elles avaient éprouvé un grand découragement.

Rien n'est mieux fait pour éteindre les belles flambées d'héroïsme que ces aigres vents coulis de petites déceptions matérielles.

On part en guerre, armé de toutes pièces, faisant flamboyer son épée : rien n'est trop beau,

rien n'est assez difficile; on a immolé son âme au devoir; ivre de l'amer breuvage, on se figure avoir trouvé au sacrifice un goût délicieux; et l'on s'en va la tête haute, bravant les destins contraires...

Mais au bout du jardin, quand on veut en sortir, la serrure est mêlée; il faut appeler un serrurier, ce qui prend du temps et laisse l'enthousiasme se refroidir.

On monte à cheval : le cheval boite; on le presse : il perd un fer; on s'arrête chez le maréchal ferrant : celui-ci blesse la bête en voulant la ferrer. Alors chargé de son armure, qui paraît lourde, on s'en revient sous la chaleur du jour, traînant le pied, essoufflé du poids, maussade de l'aventure...

Et voilà ce que pensait Thécla en regardant fuir la diligence, où le conducteur avait absolument refusé de les prendre toutes les deux, sous le prétexte spécieux d'un règlement toujours transgressé, par lequel il est interdit de faire monter dans une voiture plus de voya-

geurs qu'il n'y a de places. Mais c'est que Marthe n'avait pas pensé à lui offrir un rouble, ce qui eût levé la difficulté.

Alors le paysan, un de ceux qui avaient amené des veaux, offrit aux deux dames de les transporter à quelque distance de là, jusqu'à un gros village situé sur la route.

— Vous y seriez aussi bien qu'ici pour achever la journée et passer la nuit, dit l'homme ; nous avons une chambre très-propre chez ma sœur qui tient auberge, et demain vous pourriez continuer votre voyage...

Marthe avait accepté. Tout valait mieux que de rester dans cette ville où on les connaissait pour les avoir vues quelquefois, et où Xavier pouvait avoir l'idée de venir les chercher.

Les deux femmes s'assirent donc sur les bottes de foin qui jonchaient la télègue; la petite malle qu'elles avaient emportée dans leur hâte leur servit de dossier, et elles partirent pour un pays inconnu au trot rapide d'un jeune cheval encore peu accoutumé au harnais, et

dont les bonds capricieux les faisaient frémir.

Le village leur apparut bientôt; dévalant d'un coteau qui dominait une petite rivière, il comptait autant de jardins que de maisons. Une oseraie épaisse le bornait au nord; un petit bois de bouleaux l'ombrageait au midi.

L'auberge était neuve et sentait le sapin fraîchement abattu; dans la chambre où le thé fut servi aux voyageuses, de grosses larmes de résine perlaient aux solives du plafond. Le lichen, d'un gris verdâtre, qui bourrait l'intervalle des troncs à peine équarris dont se composaient les murailles, gardait encore l'âpre senteur de la forêt, et par la petite fenêtre, on voyait le soleil jouer gaiement sur la rivière, basse en cette saison et bizarrement marbrée de bancs de sable doré...

— Maman, dit Thécla, restons un peu ici, veux-tu? quelques jours seulement? Il doit faire si chaud dans les villes!... Et puis ici, ajouta-t-elle à voix basse, c'est moins loin...

Ses yeux bleus s'emplirent de larmes; elle

ensevelit son visage dans son petit mouchoir et pleura jusqu'à ce que la source des pleurs fût tarie.

Celui qui souffre est à plaindre, mais bien plus encore celui qui voit souffrir, lorsqu'il ne peut alléger une douleur dont il est en partie, et malgré lui, la cause. La conscience de Marthe l'approuvait sans réserve, et son cœur saignait à la vue du chagrin toujours nouveau, toujours vivant, du jeune cœur de Thécla.

Chez quelques-uns, l'amour est une floraison spontanée, comme celle de ces grandes belles fleurs d'hibiscus qui se déplient dès le matin, sont dans toute leur splendeur à midi, et tombent fanées au coucher du soleil, ayant donné dans une courte journée tout ce qu'elles avaient en elles de couleur éclatante et de vie intense.

Chez d'autres, la passion s'infiltre peu à peu, comme ces liquides colorants dans lesquels les joailliers trempent le cristal de roche pour lui donner une belle nuance carminée. C'est par

chaque fente, chaque filon de la pierre, que s'insinue la riche couleur du sang ; elle atteint jusqu'au cœur du cristal vierge, et rien ne peut plus l'en retirer ; à peine les longues années parviennent-elles à la pâlir.

Pour ces âmes-là, il n'est de remède ni d'oubli : tant qu'elles ne sont pas saturées d'amour et de douleur, tant qu'il reste un coin que la passion n'ait pas envahi, elles absorbent encore et toujours le fluide qui les pénètre et les transfigure.

Thécla était de celles que l'amour a trempées dans sa rouge liqueur, et elle lui appartenait pour la vie.

Les jours s'écoulèrent sans que la jeune fille parlât de quitter la petite chambre parfumée de sapin ; les goûts simples des deux femmes leur faisaient accepter sans difficulté la nourriture élémentaire que leur préparait l'hôtesse, et cette vie convenait à des cœurs blessés que le contact de la civilisation eût trop brusquement ramenés à la sensation de leur souffrance.

Marthe ne disait pas grand'chose; en revanche, elle embrassait souvent Thécla, qui posait alors son joli visage amaigri sur l'épaule de sa mère et pleurait silencieusement dans ce refuge, sans une plainte, sans un mot de révolte.

Elle avait accepté la destinée et ne maudissait rien ni personne. Seulement, les yeux fixés sur l'eau courante, pendant les après-midi qu'elle passait dans l'oseraie, elle se disait qu'elle aimerait bien mourir, et elle espérait que ce ne serait pas trop long.

La rivière était celle qui arrosait le parc de Béla : aux flots insensibles elle confiait ses pensées et ses chagrins. Peut-être Xavier en devinerait-il quelque chose en regardant un jour l'eau transparente et rapide...

Marthe se reprochait son imprévoyance avec une amertume qui déchaînait en elle de muettes et terribles colères contre le sort.

Elle avait accepté de souffrir; mais pourquoi sa fille? Qu'avait-elle fait, la pauvre et candide enfant? Par quel crime avait-elle pu mériter

qu'une pareille affliction brisât sa jeunesse? Était-ce donc vrai que les fautes des parents retombent sur les enfants?

Mais, dans ce cas, pourquoi le vieux comte Stanitsky était-il mort plein de jours et sans postérité? Serait-ce alors que Thécla, innocente victime, payait pour les deux êtres qui lui avaient donné la vie?

A cette pensée, Marthe enfonçait ses ongles dans la paume de sa main avec un furieux désir d'anéantir le monde entier, plein de cruautés inutiles et d'injustes persécutions.

Un mois s'était écoulé, et les feuilles, si tardives à paraître quand vient le printemps, jaunissaient déjà sur les tilleuls d'un vieux jardin abandonné, où les deux femmes allaient parfois s'asseoir.

Les jours s'étaient abrégés; l'automne, si précoce, viendrait bientôt, et le séjour dans l'humble maisonnette ne leur serait plus possible.

En vain Thécla suppliait sa mère de consentir

à passer l'hiver en ce lieu. Marthe n'y voulait point consentir.

Elle se reprochait, plus que tout le reste peut-être, de n'avoir pas eu le courage d'entraîner sa fille plus loin de la rivière messagère, de la silhouette dangereuse du paysage où se dessinait une vague ressemblance avec des bouleaux de Béla, de toute cette langueur automnale où il semblait que Thécla dût se fondre et s'évanouir avec les légers brouillards du matin, avec les dernières feuilles qu'emporterait la bise d'octobre.

— Nous partirons demain, dit un jour Marthe d'un air ferme.

Thécla ne fit point d'objection. C'est à force de supplications qu'elle avait obtenu de gagner encore quelques jours; son temps était venu, elle se résignait à perdre sa dernière joie : celle des larmes que rien ne trouble, dans un lieu que la mélancolie vous a rendu cher.

— Je vais à la ville, reprit Marthe, afin de retenir nos places dans la diligence. Tu peux bien rester seule ici cette après-midi?

— Oh! oui, répondit la jeune fille.

Elle aurait donc la liberté de revoir seule tous les endroits où elle avait pleuré! C'était une bonne fortune inattendue. Elle pourrait se livrer sans contrainte à la douceur mortelle des larmes qu'il n'est point besoin de tarir.

Marthe fut surprise de l'expression presque joyeuse du regard de la jeune fille.

— Eh bien! dit-elle, je partirai tantôt, avec le paysan et son petit cheval, afin d'être de retour avant le coucher du soleil.

Ce qu'elle fit en effet.

XIV

Les six ou sept semaines qui venaient de s'écouler n'avaient pas été joyeuses non plus pour le comte Xavier. Le désappointement qu'il avait ressenti, et probablement aussi sa

longue course à cheval sous un soleil brûlant, lui avaient donné dès le même soir un bel accès de fièvre, qui revint plusieurs jours de suite à la même heure, de façon à ennuyer fort le médecin de l'endroit.

— Ce n'est pas que ce soit dangereux, disait-il à Sava; mais ça menace de traîner en longueur, et la fièvre, quand ça traîne en longueur, ça devient facilement *les* fièvres : alors, va te promener, on n'en sort plus!

Ce langage à la fois simple et éloquent avait terrifié Sava, qui voyait son jeune maître malade pour la première fois depuis que celui-ci avait accompli sa dentition de sept ans.

Tous les saints de l'Église s'étaient vu offrir des cierges; mais leur intervention n'avait produit que peu d'effet. Sava, réduit au désespoir, n'enterrait plus que l'ombre d'un menton dans sa prodigieuse cravate, et ses sourcils embroussaillés semblaient ne plus former entre son front plissé et ses yeux assombris qu'une seule ligne grise et menaçante.

Plus que jamais, il donnait au diable Marthe Menzef et sa fille; son irritation était si grande contre le destin lui-même, qu'il alla jusqu'à déplorer le changement de fortune qui avait amené à Béla, possesseur de tant de richesses, le jeune comte jadis pauvre et heureux dans sa bicoque patrimoniale.

Encore si Xavier avait eu le délire, si dans son délire il eût nommé Thécla, le vieux serviteur eût eu quelque excuse pour se mettre à la recherche de l'oiseau envolé, le trouver et le ramener...

Foin de scrupules! Sava était prêt à fermer les yeux sur tout, bien mieux, à prêter son concours à tout, pourvu que la joie et la santé revinssent dans les yeux du jeune comte.

Si celui-ci avait fait quelque sottise, Sava, la face contre terre, eût expié le péché par d'interminables prières et de rigoureuses macérations, en répétant nuit et jour : « Seigneur, mettez sur moi, pécheur, le péché que j'ai fait commettre! »

Mais Xavier ne délirait pas. Assoupi par la fièvre, il restait des heures entières les yeux à demi clos, regardant parfois un endroit sur le mur, après quoi, réveillé, il restait faible et silencieux, sans paraître rien souhaiter ni regretter. L'existence ne lui offrait plus de charmes; il ne s'en plaignait pas, seulement il ne désirait plus vivre, et ne savons-nous pas tous que le désir de vivre est la seule chose qui nous fasse nous accommoder de la vie?

Sava n'hésita plus. Il ne savait ni lire ni écrire, et pour rien au monde ne se fût absenté, mais c'était un homme plein d'imagination et de ressources. Il dépêcha un sien neveu, âgé de quinze ans, avec un message verbal adressé à la comtesse, et ainsi conçu :

« Le comte Xavier est malade; si madame « la comtesse ne vient pas le soigner, il s'en « ira bientôt dans le royaume des cieux. »

C'était aussi clair que laconique. La bonne tante arriva le surlendemain.

Afin de soigner son cher neveu, elle avait

quitté ses propres enfants venus tout exprès pour la voir; mais au bout de deux jours, elle vit que sa présence n'apporterait guère de soulagement au malade.

— Si vous pouviez l'emmener! dit le médecin, interrogé; un changement d'air lui ferait peut-être du bien.

A l'idée de quitter Béla, Xavier éprouva un beau mouvement de colère, le premier depuis son chagrin.

— M'en aller d'ici? Jamais! J'y mourrais plutôt que de vivre ailleurs.

La comtesse n'en put tirer autre chose.

Alors, elle eut, elle aussi, une idée lumineuse, et fit venir Sava.

— Enfin, qu'a-t-il? lui demanda-t-elle.

— Votre Altesse, le sait mieux que moi, répondit le fidèle serviteur; le jeune maître est amoureux.

— A ce point-là? fit la comtesse en ôtant son lorgnon.

— Oui, Altesse.

— Eh bien, pourquoi ne...

La bonne dame s'arrêta, ne sachant que dire.

— C'est donc très-compliqué? reprit-elle au bout d'un instant.

— Je m'en vais tout vous dire, s'écria Sava, heureux de pouvoir enfin décharger sa conscience.

Il dit tout en effet avec une telle sincérité d'accent que la comtesse en resta toute perplexe. Il ne souffla pas un mot des deux bêtises entre lesquelles, d'après son humble opinion, Xavier n'aurait eu qu'à choisir, mais la noble dame n'en fut pas moins convaincue de l'inévitable dilemme.

— Ce sont des dames respectables, dit-elle enfin, sentant que le silence de Sava était un implacable point d'interrogation.

— Je crois bien! répondit-il. Et maintenant qu'ordonne Votre Altesse?

— Rien du tout! fit la comtesse après avoir mûrement réfléchi.

De retour auprès de son neveu, elle essaya quelques questions insidieuses, de nature à

provoquer une confidence; Xavier resta fermé comme un coffre-fort dont on a oublié le mot; et sa tante renonça à l'espoir de provoquer des épanchements.

— Puisque je ne puis rien pour toi, je m'en retourne auprès de mes enfants, dit-elle enfin. Décidément tu ne veux pas venir avec moi?

— Non, merci, ma bonne tante. A propos, — un faible sourire éclaira son visage, — qu'est-ce que vous avez fait du petit Raphaël?

— Mavra? Elle est chez ses parents, en ce moment : elle était pâlote, je l'ai envoyée prendre l'air. N'as-tu rien à me recommander?

Xavier prit un air grave, et tirant à lui un portefeuille :

— Voici mes dernières volontés, dit-il. Toute ma fortune liquide est là dedans. Vous aurez la bonté, ma tante, d'en consacrer la moitié à la reconstruction du vieux château de Stanitsky; l'autre moitié, vous la remettrez à la personne indiquée dans ce papier... si vous parvenez à la retrouver après moi.

— Xavier! s'écria la bonne dame, tu perds la raison! Tu parles comme si tu allais mourir!

Il hocha la tête d'un air significatif.

— Si vous voulez me faire plaisir, ma tante, vous mettrez les ouvriers dès demain à Stanitska.

— Bien, bien... je t'obéirai. Mais je compte bien que dans quinze jours, tu viendras surveiller les travaux toi-même!

Le jeune homme répondit par un vague sourire. La comtesse se retira le cœur serré, si serré qu'à peine rentrée chez elle, elle fit en effet commencer les travaux de réparation dans la vieille maison.

XV

Le même soir, la chaleur des journées précédentes ayant fait place à la délicieuse fraîcheur des soirées de ce pays, qui n'ont pas

encore l'âpreté des nuits d'automne, Sava ouvrit largement la fenêtre de la chambre de Xavier et roula le fauteuil où gisait celui-ci, jusqu'à la baie, qui laissait entrer un torrent d'air parfumé.

Le jeune homme leva sa tête engourdie et sembla écouter un instant quelque chose : peut-être la musique mystérieuse de ses pensées mélancoliques.

— Que veux-tu, mon petit enfant d'or? demanda Sava en penchant vers lui son vieux visage parcheminé.

Xavier détourna la tête et se mit à pleurer.

— C'est elle qu'il te faut, ta petite fée? dis? Tu voudrais la revoir?

— Elle ne veut pas! murmura le jeune homme. Elle aurait écrit, elle aurait envoyé quelqu'un... Elle ne m'aime pas...

— N'aie pas de chagrin, reprit le vieux serviteur; elle t'aime peut-être, mais c'est une fille honnête, vois-tu, et elle aime encore mieux son honnêteté...

Xavier se souleva; le rouge de l'indignation envahit son beau visage pâle.

— Qui a dit que je lui voulais du mal? Quelqu'un s'est-il permis de l'insulter? Qui donc sait lire mieux que moi dans mes propres pensées?...

Sava resta interdit : dans son cerveau de domestique fidèle, attaché au dernier rejeton d'une grande famille, il n'avait pas fait tant de réflexions.

— On lui a donc dit que je prétendais l'offenser? c'est pour cela qu'elle est partie? Je comprends maintenant le complot tramé contre moi! C'est toi, vieux scélérat, c'est toi qui l'as blessée au cœur, pauvre petit oiseau sans défense! Tu lui auras dit... Tiens, je n'ose pas penser seulement à ce que tu auras osé lui dire!

Sava leva la main droite vers le ciel.

— Que le Seigneur m'entende et me confonde si j'ai soufflé un mot de ce que je craignais en moi-même! dit-il. Si la demoiselle a été offensée,

ce n'est pas par moi. Au risque même de votre colère, comte Xavier, je vous dirai la vérité : J'aurais peut-être dû le lui dire, et je ne l'ai pas fait! Quand je vous ai vu malade ensuite, je me suis laissé toucher par l'esprit du mal, et si j'avais su où prendre celle qui vous donne tant de chagrins, j'aurais été la chercher, et je vous l'aurais amenée, encourant ainsi la damnation éternelle! Mais cela même m'eût paru peu de chose auprès de ta précieuse existence, mon petit enfant béni!

Sava laissa retomber sa main droite, et de sa manche gauche il essuya les larmes qui inondaient son vieux visage fidèle.

— Tu aurais fait cela? s'écria le jeune homme en s'accoudant avec vivacité sur le bras de son fauteuil. Tu aurais été la chercher! Vas-y donc, mon cher Sava, mon vieil ami! Tu sais bien, quand j'étais petit, je t'appelais « ma bonne » parce que tu étais tendre pour moi! Vas-y maintenant, et je t'aimerai encore plus!

Sava resta muet.

— Tu ne veux pas? murmura Xavier d'une voix suppliante en se laissant retomber sur ses coussins.

— Quand vous étiez malade, j'aurais pu faire une chose blâmable, répondit le vieillard en reprenant son air grimaud; maintenant que vous vous portez assez bien pour me gronder, vous êtes en état de faire vos commissions vous-même!

Xavier le considérait d'un air de colère; tout à coup l'expression de son visage changea : il venait seulement alors de comprendre les scrupules de son vieil ami.

— Tu as donc bien peur de voir ici une jeune comtesse? lui demanda-t-il en souriant.

— Une jeune comtesse? répéta Sava.

Plus que jamais son visage était redevenu de bois.

— Eh! oui. Est-ce qu'il ne faut pas que je me marie, une fois ou l'autre?

Sava ne bougeait point. Pris à son propre piége, il était mécontent de tout sur la terre, et regrettait presque l'instant d'avant, où son

maître triste et affaissé gardait un silence qui au moins ne compromettait rien.

— Sava, mon ami, reprit Xavier d'une voix faible, va me chercher ma petite comtesse, ou, sans cela, je crois bien que je ne vivrai plus longtemps.

Moitié ruse, moitié bonne foi, il paraissait près de s'évanouir. Son fidèle serviteur l'inonda d'éau de Cologne, lui frappa dans les mains, et finalement, en voyant s'ouvrir les beaux yeux noirs qui lui étaient si chers :

— Où voulez-vous que je la trouve, moi? dit-il. Est-ce que je sais où elle est allée?

Xavier reprit soudain ses forces.

— Prends de l'argent, dit-il : c'est toi qui as la clef de la cassette; prends des chevaux, prends tout ce que tu voudras, et va-t'en jusqu'à Kief, s'il le faut. Mon oncle défunt était un gros bonnet : mets la police en mouvement, dis que je fais rechercher Thécla pour lui rendre la fortune du vieux comte; promets une récompense à qui la trouvera...

— Ah! soupira Sava, si vous promettez de l'argent, on la trouvera bien!

Il ne pouvait plus s'en dédire. Le lendemain, il partit, ne comprenant rien, s'avouait-il en lui-même, à la façon dont Xavier l'avait retourné.

— Je crois bien, grommelait-il pendant que les chevaux trottaient, que ce gaillard-là tournera la tête aux femmes! N'a-t-il pas mis ma pauvre vieille cervelle à l'envers?

XVI

Pendant que Xavier passait par de si nouvelles épreuves, la vie de Mavra avait aussi changé.

Lors du départ du jeune comte, un vide singulier s'était fait dans sa tête. Il lui semblait qu'elle avait en elle-même un grand précipice

vertigineux, qu'elle n'osait côtoyer de peur d'y tomber. C'était une vaillante fillette, elle lutta courageusement; mais si sa volonté était indomptable, son corps était frêle. Un cercle bleuâtre se creusa autour de ses yeux, et elle devint si pâle que la comtesse s'en aperçut.

— Qu'est-ce que tu as? lui dit-elle avec bonté.

— Rien! répondit Mavra en baissant les yeux.

— Tu n'es pas amoureuse? N'avais-tu pas dit que tu ne voulais pas te marier?

— Je ne veux pas me marier, dit la pauvre fille, retenant ses pleurs à grand'peine.

— Alors, je sais ce que c'est : tu as le mal du pays! Demain tu iras voir ta mère.

Le cœur de Mavra faillit se briser.

— Je vous en supplie, murmura-t-elle, laissez-moi ici! J'aime tant la maison!

— Non, non, insista la bonne et aveugle comtesse; c'est l'air natal qui t'est nécessaire. Tu partiras demain, et tu ne reviendras que quand je te ferai chercher.

C'était un arrêt, et Mavra ne pouvait songer à s'y soustraire; elle partit donc le lendemain.

Sa mère ne l'accueillit qu'à moitié bien, c'était une bouche de plus à nourrir, et d'ailleurs les paysans sont très-économes de leurs démonstrations de tendresse; au bout de quelques jours, Mavra eut repris ses anciennes habitudes et se retrouva penchée le jour, près de l'étroite fenêtre, sur le métier à broder, et le soir, debout, appuyée à la porte, à l'heure où elle regardait jadis les étoiles.

Elle les regardait plus que jamais; derrière ces lumières merveilleuses qu'elle comparait à des larmes, — car elle était souvent triste maintenant, — elle voyait les yeux noirs et le beau visage qui lui avaient pris son âme.

Tant qu'elle avait vécu dans la grande maison seigneuriale où l'image de sa chère idole lui apparaissait partout dans des attitudes familières, où elle n'avait qu'à fermer les yeux pour croire que Xavier allait passer devant elle, Mavra s'était sentie heureuse; elle était

de celles pour qui la présence innocente et journalière de l'être aimé résume tous les bonheurs de la vie.

Ici, où rien ne parlait de lui, elle ressentit toutes les douleurs de la séparation; inquiète, elle se demanda ce qui la torturait à ce point, et faillit deviner...

Mais elle s'arrêta au bord de sa pensée, n'osant la sonder, se disant qu'il devait y avoir au fond de sa souffrance quelque gros péché qu'elle ignorait elle-même. Elle se prosterna plus longtemps, matin et soir, devant les images, demandant à Dieu de la délivrer de son mal, et se sentant soulagée par cette effusion de tendresse mystique, elle garda sa tristesse en évitant de l'approfondir.

Peu à peu, elle cessa de regarder les étoiles; non-seulement elles ressemblaient plus que jamais à des larmes, mais sitôt qu'elle tournait son regard vers le ciel nocturne, ses propres yeux se remplissaient de pleurs, si bien qu'elle ne savait plus si c'étaient les feux du ciel ou ses

propres larmes qui scintillaient si fort entre ses cils.

Les longues séances de broderie lui semblaient pénibles, parce qu'elle y remuait tous les souvenirs de sa vie au manoir seigneurial, et plus elle y pensait, plus ce passé, alors si doux, devenait triste. Elle prit l'habitude de quitter la maison pendant les heures chaudes du jour. Toute sa famille faisait la sieste dans la cabane enfumée, au lieu de s'allonger sur un banc comme les autres ; elle allait au bord d'un ruisseau qui coulait à peu de distance du village, et s'asseyait parmi les osiers, à l'ombre d'un gros saule. La rivière chantait ; les poissons sautaient ; les mouches d'eau voletaient, et le spectacle de cette vie innocente reposait l'âme fatiguée de Mavra, pendant que ses mains fluettes reposaient indolentes sur ses genoux.

Elle pensait à beaucoup de choses, et entre toutes, une idée la préoccupait : n'y avait-il pas au monde beaucoup de gens tristes, —

tristes comme elle, — mais avec de bonnes raisons pour l'être?

— Moi, pensait-elle, je n'ai aucun motif d'avoir du chagrin; c'est mon caractère qui est mal fait, ou bien c'est que je suis d'une disposition maladive; mais il y a des personnes si malheureuses! Des personnes qui aiment ceux qui ne les aiment pas, ou bien qu'on a aimées et qu'on n'aime plus! Ah! si je pouvais faire quelque chose pour soulager les malheureux... Mais je ne suis bonne à rien du tout... Et la comtesse ne me fait pas revenir!... Je l'aurai ennuyée...

Lorsque le soleil se cachait derrière certain rideau de peupliers, elle retournait au village avec une cruche d'eau fraîche puisée au courant, et elle travaillait au métier jusqu'à l'heure des étoiles, qui venait un peu plus tôt tous les jours.

Une après-midi, en s'approchant de l'oseraie, Mavra s'aperçut que sa place était occupée.

Sa première idée fut de s'enfuir. Elle était

restée un peu farouche, malgré son séjour parmi les gens civilisés. La curiosité lui fit avancer la tête, au moment où elle allait reculer; qui donc avait pris sa place?

C'était une demoiselle, belle comme le jour, à ce que pensa la petite brodeuse; bien belle, mais bien triste, car couchée à demi sur le gazon, appuyée contre le tronc du vieux saule, elle pleurait silencieusement, — son fin mouchoir de batiste entre ses mains blanches.

Mavra se rappela aussitôt les légendes qu'on disait aux veillées, et sourit de son idée, car elle ne croyait pas beaucoup aux fées.

Le léger bruit qu'elle avait fait dans les osiers effaroucha Thécla, qui fit à son tour un mouvement pour s'enfuir...

— Restez, restez, demoiselle, dit Mavra en se montrant tout à fait. Je m'en vais, je ne veux pas vous déranger.

Thécla regarda la jolie fille avec un étonnement mêlé de plaisir. Sur ce jeune visage, il y avait tant de bonté, et aussi tant de souffrance!

Émue par le regard des beaux yeux qui la contemplaient, Mavra ajouta timidement :

— Que Dieu vous donne la paix, demoiselle, et qu'il vous ôte votre chagrin!

Thécla se redressa tout à fait, et s'appuya contre l'arbre.

— Qui t'a dit que j'avais du chagrin? fit-elle en s'essuyant hâtivement les yeux.

— Vous pleurez,... ayez courage, demoiselle, ayez patience... Dieu aide les siens!

Thécla ne pensa point à s'offusquer de cette simple pitié qui venait à elle aussi doucement que les flots de la rivière. Les larmes mal essuyées jaillirent à nouveau, et elle sanglota tout bas.

— Ayez courage, répéta la petite brodeuse.

Après une courte hésitation, poussée par un instinct secret, elle ajouta :

— Celui que vous aimez vous aime...

— Qu'en sais-tu? fit Thécla bouleversée.

— Bien sûr! Vous êtes si belle!

— Et toi, tu es bonne! s'écria la jeune fille émue.

Elles se regardèrent un instant toutes les deux; un rayon de soleil qui perçait la saulaie les éclaira de la même lumière dorée.

— Adieu, mademoiselle, soyez heureuse! dit Mavra en faisant un mouvement pour s'éloigner.

— Attends, fit Thécla; comment as-tu pu deviner que je... Elle s'arrêta, honteuse; elle n'avait encore dit son secret qu'à sa mère, et encore celle-ci l'avait-elle lu dans ses yeux.

— Vous pleuriez, répondit doucement Mavra. Quand on a du chagrin, bien sûr, c'est qu'on aime...

— Et toi, tu n'as pas de chagrin? insista la jeune fille.

— Moi! Oh! moi, je ne suis qu'une paysanne... je n'ai pas de chagrin... excepté que je suis loin de la maison...

— Quelle maison?

— Celle où je travaille... Je m'ennuie d'être loin... Mais cela passera. Adieu!

Mavra écartait les branches pour s'en aller. La voix musicale de Thécla atteignit encore son oreille.

— Je te remercie, disait-elle, tu m'as fait du bien.

La petite brodeuse retourna à son aiguille, mais depuis ce jour, bien souvent elle pensa à la belle demoiselle qui pleurait dans la saulaie.

XVII

En quittant Béla pour la singulière mission dont il s'était chargé, Sava gagna d'abord la ville où son maître avait si mal réussi dans ses tentatives d'informations, et se rendit à la station de poste, dans la direction de Kief; voilà tout ce qu'il possédait en fait de renseignements. Aussi voulait-il d'abord aller à Kief, quitte à revenir sur ses pas en explorant les villes

intermédiaires, s'il n'avait encore rien trouvé.

Le maître de poste se rappelait fort bien l'apparition subite du comte Xavier sur un cheval merveilleux; cette apparition avait occupé l'imagination de tous ceux dans la ville qui avaient la moindre idée d'un cheval. Il se rappelait aussi que le jeune seigneur était à la recherche de deux dames; mais il n'en savait pas davantage.

Tout à coup un des postillons, qui écoutait près du perron, pour s'instruire, souleva son bonnet et dit poliment :

— C'est un paysan qui avait emmené les dames; il est venu en ville aujourd'hui, je le connais.

— Où demeure-t-il? fit Sava d'un air revêche.

— Au premier rivage, sur la rivière.

— Qu'est-il venu faire?

— Je n'en sais rien. Il est reparti il y a une heure; mais je ne l'ai pas vu avant son départ.

— Qu'on attelle, et vite! fit Sava d'un ton

impérieux. Si je puis le rattraper..., à quoi le reconnaître?

— Il s'appelle Kouzma.

Ainsi renseigné, Sava remonta dans la fameuse britchka et se vit bientôt sur le chemin de Kief. Les poteaux des verstes se succédaient, bariolés de blanc, de rouge et de noir, sans qu'aucun des rares paysans rencontrés sur la route eût répondu au nom de Kouzma. Enfin, à l'orée d'un bois, Sava aperçut une télègue qui roulait d'une allure rapide, et dans la télègue, derrière le paysan, une dame maigre dont il reconnut aussitôt la silhouette.

— Presse tes bêtes! dit-il laconiquement au postillon, qui comprit.

Trois minutes après, la britchka dépassait la télègue, et Sava dévisageait sans la moindre cérémonie la pauvre Marthe, effrayée de cette sorte d'agression.

— Arrête! cria Sava d'une voix tonnante.

Le petit cheval du paysan rua si fort qu'il faillit défoncer l'équipage; mais il ne s'en arrêta

que plus net, et Sava sauta sur la route avec une agilité que personne n'eût jamais soupçonnée en lui.

— Bonjour, madame, dit-il à Marthe, qui était devenue toute pâle en le reconnaissant. Prenez la peine de monter dans la britchka et d'indiquer l'endroit où vous allez; je vais vous y conduire.

— Jamais! s'écria Marthe, jamais! Nous avons assez souffert! Ma fille en mourra de chagrin; laissez-la en paix!

— Elle est malade? demanda Sava avec une satisfaction qui donna à sa figure une expression tout à fait macabre.

— Ah! la pauvre enfant! Oui, elle est malade!

— Cela me plaît! répliqua le vieux domestique en manifestant toute la joie que pouvaient exprimer ses traits bizarres.

Marthe, indignée, allait lui lancer quelque verte apostrophe, lorsque le petit cheval fit une ruade qui compromit l'équilibre de la télègue. L'ordre rétabli, Sava reprit sans se troubler :

— Veuillez monter dans la britchka, madame. Sur l'ordre de mon maître, je suis venu chercher la jeune demoiselle, pour être comtesse.

Les yeux de Marthe s'ouvrirent tout grands, et elle fit un geste indécis comme quelqu'un qui rêve.

— Venez donc; nous perdons du temps, grommela Sava; la nuit va nous surprendre dans le bois : c'est ça qui nous avancera! Et le comte qui attend, malade, à la maison! Je vous expliquerai tout en route. Avez-vous peur que je ne vous enlève?

Sans bien comprendre, Marthe passa d'un équipage dans l'autre avec une sorte de terreur, comme si elle jouait au naturel un roman d'Anne Redcliffe où les cavernes, les voleurs et les rapts à main armée semblaient les événements ordinaires d'une vie normale; puis la britchka reprit son trot régulier pendant que la carriole du paysan se rangeait modestement derrière, de façon à ne pas perdre un atome de la poussière soulevée par les trois chevaux et

les quatre roues; mais les paysans ne s'occupent point de cette chose infime, la poussière!

Quand la britchka entra dans le village, Marthe avait compris, et des larmes, larmes heureuses, coulaient sur son visage. A son honneur, elle ne mit pas en doute un seul instant la sincérité des paroles du messager. Si c'eût été le majordome, elle se fût montrée moins confiante.

XVIII

Le soleil avait disparu derrière la forêt lorsque Marthe, ne trouvant point sa fille à la maison, se rendit à l'oseraie. Assise sur le tronc d'un vieux saule, Thécla regardait couler les vagues assombries de la rivière, et pour la dernière fois les chargeait de porter ses adieux au bien-aimé. Les paroles de Mavra auxquelles elle avait

d'abord attaché un sens prophétique ne l'avaient pas consolée longtemps. Le brouillard s'élevait lentement autour d'elle sans qu'elle s'en aperçût; brisée par les longues larmes, elle ne sentait ni le crépuscule envahissant, ni l'humidité pénétrante. Elle aimait, au contraire, le frisson qui la parcourait de temps en temps, et qui la faisait songer avec délices à une mort possible et prochaine.

— Thécla! fit sa mère en l'apercevant du plus loin.

— Mère, me voici, répondit la jeune fille en se levant avec promptitude.

Elle s'approcha, moins vite qu'elle ne l'eût voulu; son corps souple, lassé par la tristesse, avait des attitudes de roseau penché.

— Eh bien, fit Thécla d'une gaieté forcée pour empêcher sa mère de remarquer son visage, tu as retenu nos places?

— C'est vrai! fit Marthe stupéfaite. Je les ai retenues!

Le passé le plus récent lui paraissait si loin,

depuis l'événement inouï qu'elle venait d'apprendre, qu'elle croyait avoir vécu un siècle depuis une heure.

Thécla regarda sa mère avec étonnement, et se rangea près d'elle pour regagner la maison. Soudain elle vit à la porte la britchka encore attelée, et Sava qui l'attendait, debout sur le seuil.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, il est mort!

Elle essaya de se retenir aux vêtements de sa mère, mais sans y parvenir. Tournoyant sur elle-même comme un épi fauché, elle tomba aux pieds du serviteur, qui la prit dans ses bras et l'emporta dans la maison avec une douceur infinie, en grommelant : « Est-ce bête, les jeunes gens! »

L'instant d'après, elle rouvrit les yeux et chercha Sava du regard. Il était en face d'elle et n'avait nullement l'air d'un messager de funèbres nouvelles.

— Le comte Xavier m'a chargé de vous prier de revenir au château, dit le vieux serviteur.

Il a été malade; mais il va mieux, et, pour achever sa convalescence, il voudrait vous revoir, vous et votre maman.

Thécla tourna son regard navré vers Marthe et s'aperçut que celle-ci souriait.

— Nous allons retourner au château, ma fille, dit la mère en la caressant de la voix et du geste. Le comte Xavier nous fait une proposition qui nous honore... Il me fait demander ta main...

— Moi! murmura Thécla.

Elle resta silencieuse un moment. Les grandes joies ont au premier choc quelque chose de profondément triste. C'est sans doute la douleur du passé qui se fait sentir en prenant congé de l'âme.

— Est-ce qu'il a pensé que je l'aimais pour sa fortune? demanda la fière jeune fille en redressant la tête.

— Personne ne pense à cela, gronda Sava. On vous dit qu'il est malade; et vous, mademoiselle, sans vous offenser, vous n'avez pas

l'air florissant. Partons vite, retournons là-bas; ne le faisons pas attendre!

Aux premiers rayons du soleil, la britchka entra dans la cour du château. Xavier, réveillé par les clochettes, s'était traîné à sa fenêtre qu'il ouvrit toute grande; le joli visage de Thécla, levé vers lui, fut le premier objet qu'il aperçut, et il lui tendit les bras pendant que, honteuse, elle détournait la tête.

XIX

Lorsque, après la confusion du premier moment, Xavier se trouva dans le boudoir, où tant de comtesses Stanitsky avaient vu s'écouler lentement les heures d'une vie monotone, il était assis entre Marthe et Thécla.

De quelque côté qu'il tournât les yeux, il rencontrait un regard plein de douceur et de

pitié, presque le même dans des yeux presque semblables; seulement Marthe, c'était le crépuscule, tandis que Thécla était l'aurore.

— Alors, dit-il enfin, prononçant pour la première fois une parole décisive, vous êtes à moi, Thécla? Vous y consentez... ma mère? ajouta-t-il après une légère hésitation, en se tournant vers Marthe Menzel.

Étonné de la voir tour à tour pâlir et rougir sans lui répondre, le jeune comte insista, un peu blessé, au fond de son âme chevaleresque, de ce qu'il croyait de la méfiance.

— Vous me la donnez en légitime mariage?

Marthe lui tendit les mains avec un geste de suprême tendresse, et le tenant ainsi, le regardant bien en face, lui répondit :

— Non :

Thécla devint pâle à son tour et sembla défaillir; avant que Marthe eût pu ajouter un mot, Xavier s'était levé, bouillant de colère juvénile; elle le retint par le bras et le força à

se rasseoir, ce qui était d'ailleurs fort nécessaire, car la tête lui tournait, et il serait tombé de faiblesse sans ce secours inopiné.

— Non, dit-elle, à moins que votre famille n'y consente.

— Eh! que ne le disiez-vous! s'écria Xavier reprenant soudain goût à l'existence. Thécla, quelle méchante mère vous avez là! J'aurai de la peine à lui pardonner la frayeur qu'elle vient de nous faire.

Il saisit la main de Thécla pour la baiser; une sorte de pudeur le retint; seul avec elle, il l'eût serrée dans ses bras comme un jeune amoureux fou qu'il était; mais en présence de Marthe, il eût cru profaner sa joie.

— Ma famille! la belle affaire! continua-t-il en laissant retomber la petite main rose qu'il n'osait garder. Je n'ai plus de famille qu'un cousin éloigné, qui ne s'est jamais occupé de moi, et la sœur de ma mère, qui ne porte pas le nom Stanitsky. Je suis maître de moi-même, et puisqu'il vous faut des cérémonies, madame Marthe,

j'ai l'honneur de vous demander votre fille en mariage.

Mais Marthe n'était point satisfaite.

— Vous avez une tante, il faut qu'elle vous donne son consentement, comte Xavier, sans cela, je refuserai le mien.

— Vous n'allez pas m'appeler par mon titre pendant le reste de mes jours, s'écria Xavier, complétement bouleversé, et mis tout à fait de mauvaise humeur par cette résistance inattendue. — Et puis qu'est-ce que vous allez encore me dire de désagréable?

— Mon enfant, dit Marthe de sa voix douce et brisée, nous sommes deux pauvres femmes sans protection, mais nous ne voulons point que l'on puisse nous accuser de nous être introduites dans votre famille par des moyens déshonnêtes. Vous êtes trop jeune...

— Je ne puis pourtant pas avoir cinquante ans ce soir, pour vous faire plaisir, s'écria Xavier, tout revêche.

— C'est précisément à cause de cela que je

tiens à ce que vous ayez le consentement de madame la comtesse, votre tante.

Xavier maugréa, lutta, pesta, si bien qu'il fut contraint de s'étendre sur sa chaise longue, épuisé de fatigue et d'énervement. Sava, sonné par Marthe, apporta un cordial qu'il fit prendre à son jeune maître, et resta debout près de la porte, pour en constater l'effet.

Après cinq minutes de silence, Xavier rouvrit les yeux et dit :

— C'est un peu fort, qu'après vous être laissé ramener ici par Sava, vous me refusiez la main de votre fille.

— Je ne la refuse pas, répondit Marthe avec sa patiente douceur. Laissez-moi vous dire, mon enfant, que si vous étiez sûr du consentement de votre tante, vous le lui demanderiez à l'instant.

Sava hocha la tête en signe d'affirmation, si fort, que Thécla le regarda avec inquiétude, craignant qu'il ne se fît mal.

Xavier, reconnaissant la justesse de ce rai-

sonnement s'était retourné du côté du mur, son confident lors de ses grandes bouderies. Thécla dit alors de sa voix douce :

— Xavier, je vous aime, et je mourrai de chagrin si je ne puis être votre femme, mais ma mère a raison !

— Vous aussi ! s'écria Xavier en se redressant brusquement.

— La jeune fille parle bien, grommela Sava de sa voix caverneuse. Xavier, mon petit enfant, on ne doit pas se marier sans la bénédiction de ses aînés !

— Allons, bon ! fit le jeune homme en éclatant de rire, si tout le monde s'en mêle, il faut croire que tout le monde a raison. Sava, donne-moi une plume et du papier.

La demande fut bientôt rédigée, car Xavier était pour les formes expéditives. Un exprès fut envoyé à cheval au château de la comtesse, et le jeune homme ordonna qu'on servît à déjeuner dans le petit boudoir, jadis maussade, malgré ses dorures, aujourd'hui rayon-

nant de lumière, grâce aux miroirs qui reflétaient de toutes façons l'élégante figure de Thécla.

XX

Au lieu de répondre, la comtesse arriva elle-même, le surlendemain. Elle était curieuse de voir de ses propres yeux la personne qui avait ensorcelé son neveu au point de lui faire perdre l'esprit et la vie plus d'à moitié.

Xavier avait repris ses forces avec une rapidité extraordinaire. Pendant la nuit qui avait suivi la querelle, — la première et la dernière, — avec sa future belle-mère, il avait pris une résolution qui lui avait rendu tout son calme.

Que la comtesse consentît ou non, il était bien décidé à enlever Thécla quelque jour, sûr qu'il la ferait aisément consentir à l'épouser

aussitôt qu'elle ne serait plus sous l'influence directe de sa mère.

Il savait que l'amour est plus fort que tous les raisonnements de l'univers, et certain d'obtenir bientôt de façon ou d'autre le bien qu'il souhaitait, il avait retrouvé sa bonne humeur, en même temps que sa santé renaissait.

Il vint donc au-devant de la comtesse de l'air tranquille et fier d'un homme qui a trouvé son chemin dans la vie.

— Vous-même, ma bonne tante! dit-il; c'est en vérité une charité grande que de venir voir un pauvre malade, à peine réconcilié avec l'existence...

— Ta, ta, ta! fit la comtesse après l'avoir embrassé, il ne s'agit point de bonté. Tu me parais avoir perdu l'esprit, monsieur mon neveu, et je suis venue pour voir s'il convient de te faire enfermer, ou bien s'il suffit de t'adresser des remontrances pour te ramener au sens commun.

Xavier rougit, il allait se fâcher, lorsque sa

tante, lui prenant le bras, ajouta en souriant :

— Elle est donc bien jolie?

— Jugez-en vous-même, ma tante, répondit Xavier en la conduisant dans l'embrasure de la fenêtre.

Marthe et Thécla, surprises dans leur promenade par l'arrivée de la comtesse, traversaient rapidement le parterre pour rentrer chez elles. Marthe allait la tête basse, courbée sous le poids d'une gêne que rien n'avait jamais pu alléger; Thécla, droite, élégante, d'un port noble et fier, et si incontestablement de bonne race que la comtesse ne put faire autrement que de l'admirer.

— Elle est fort bien en effet, dit-elle en laissant retomber son lorgnon, mais il y a tant d'obstacles!...

— Oh! ma tante! s'écria irrévérencieusement Xavier, si c'était pour me faire encore du désagrément, ce n'était pas la peine de vous déranger!

La bonne dame eut envie de se fâcher, mais le moyen, avec un neveu si maigre! Il n'y

avait point à le nier, malgré sa convalescence hâtive, Xavier était mince comme un fil, sans en paraître moins beau, d'ailleurs.

Ils s'assirent sur un canapé, et pendant une bonne heure, la comtesse épuisa tous les arguments que sa mémoire et son intelligence purent lui fournir contre les mariages disproportionnés.

— Ma tante, lui dit Xavier quand elle eut fini, vous parlez comme un livre, mais cela ne change rien à ma volonté. D'ailleurs, rappelez-vous que nous nous aimons, et qu'il ne faudrait pas pousser à bout par des refus deux amoureux qui s'adorent...

— Toi qui voulais faire de si grandes choses! répliqua la comtesse, bien qu'aux trois quarts vaincue; toi qui cherchais une vocation...

— Ma vocation? Je l'ai trouvée, répliqua Xavier triomphant; ma vocation, c'est d'être heureux, et je vous défie d'en trouver une meilleure!

La comtesse ne répondit pas. La menace que

Xavier avait faite tout à l'heure ne laissait pas que de l'inquiéter. Si en effet, à force d'apporter des obstacles à ce mariage, on amenait les jeunes gens à s'en passer? Xavier était bien capable de lui jouer ce tour-là!

Un instant, la noble dame sentit une vilaine pensée l'effleurer; grand malheur, en effet, si Xavier enlevait Thécla! Plus tard, s'il s'en lassait, ne pourrait-il accomplir le beau mariage rêvé par toutes les tantes et toutes les mères, même pour les fils et neveux qui ont cinq cent mille livres de rente?

Mais la comtesse avait l'âme droite, et elle rougit aussitôt de cette ombre de mal; elle en rougit si matériellement et visiblement que Xavier lui dit :

— A quoi donc pensez-vous, ma tante? Vous êtes rouge comme une pivoine!

— Je pense, répondit-elle en reprenant toute sa dignité, que tu es un grand scélérat de penser à faire du tort à une jeune fille aussi honnête que celle-là!

—Mais, ma tante, s'écria Xavier, bouleversé de cette logique, ce n'est pas moi! Je ne demande qu'à l'épouser, et tout le monde me la refuse...

— Tout le monde? interrompit la comtesse, qui donc encore?

— Sa mère! qui ne veut me la donner qu'avec votre permission! c'est trop fort, en vérité, de m'accuser.

— C'est bon, fit la comtesse intérieurement très-flattée, en prenant son plus grand air; si sa mère te la refuse dans ces conditions-là, c'est vraiment une personne fort sensée. Présente-moi ces dames, afin que je les voie d'un peu plus près.

Xavier embrassa sa tante littéralement à tour de bras, et pendant que la bonne dame rajustait sa coiffure, un peu dérangée, il sonna.

Sava présenta à la porte sa figure grimaude, reçut l'ordre sans broncher, et l'exécuta, du même air dont il eût dirigé un convoi funèbre.

XXI

Marthe et Théla entrèrent bientôt; le cœur leur battait très-fort, mais elles semblaient impassibles. Marthe, sentant que la grande bataille allait se livrer, avait repris son courage, et se tenait toute droite, prête à défendre son enfant s'il en était besoin.

— Je suis charmée de vous voir, mesdames, dit la comtesse avec beaucoup de bonne grâce.

Sa mauvaise pensée de tout à l'heure lui avait laissé un remords, et elle avait à cœur de se réconcilier avec elle-même. Et puis au fond, qu'importait que Xavier épousât cette enfant ou une autre? Il n'en était pas moins le comte Stanitsky, et cette petite avait vraiment bonne façon! Cela ferait une bien jolie comtesse, après tout!

On s'assit; la conversation languissait; le thé, servi avec un luxe inénarrable de friandises, ne pouvait dissiper la contrainte; la comtesse prit une grande résolution.

— Madame, dit-elle en s'adressant à Marthe, mon neveu souhaite épouser mademoiselle votre fille, et m'a demandé mon consentement.

Marthe s'inclina légèrement en avant. Thécla immobile, toute rose sous l'effort qu'elle faisait pour rester calme, se tenait la tête baissée, malgré le magnétisme des yeux de Xavier qui eût donné bien des choses pour obtenir d'elle un regard en ce moment solennel.

— Après avoir mûrement réfléchi, et d'après les sentiments que m'a exprimés mon neveu, d'après l'estime que vous avez su inspirer, mesdames, je ne suis pas éloignée d'accorder le consentement demandé!...

Thécla fit un mouvement brusque, comme si elle eût reçu une secousse électrique, et ses beaux yeux bleus, débordants de larmes reconnaissantes, se fixèrent sur la comtesse, qui s'en

aperçut fort bien et qui continua en s'adressant à la mère :

— Seulement, madame, n'êtes-vous pas d'accord avec moi pour trouver que ces enfants sont vraiment trop jeunes pour se marier déjà?

— C'est ce que j'ai dit au comte Xavier, lorsqu'il nous a honorées de sa demande, répondit Marthe en levant les yeux sur sa noble interlocutrice. Le comte n'a pas vingt ans, et s'il aime ma fille aujourd'hui, comme il le dit et comme je le crois, plus tard, il pourrait nous reprocher d'avoir abusé de sa jeunesse et de son inexpérience.

Xavier allait se fâcher tout rouge; il ne pouvait souffrir que l'on fît allusion à sa grande jeunesse; tout ce qui se rapportait à son âge lui semblait une insulte.

— Vraiment, madame, reprit la comtesse en le contenant du geste, vous parlez tout à fait sagement, et je suis ravie de vous trouver de mon sentiment. Ne pensez-vous pas qu'il

serait inopportun de marier ces jeunes gens avant deux années écoulées?

— Je le pense! répondit Marthe, mais personne n'entendit sa réponse. Xavier avait bondi, et debout au milieu du boudoir, sans égard pour le thé qu'il menaçait de la plus complète déconfiture, il exprimait du geste et de la voix l'indignation que lui causait une proposition aussi saugrenue.

Quand il fut fatigué, et ce ne fut pas long, il dut pourtant se rasseoir et se taire. Alors la comtesse, reprenant l'entretien où elle l'avait laissé, s'adressa à Marthe, dont le bon sens lui paraissait désormais indiscutable.

— Je pense donc, dit-elle, que deux années d'attente sont nécessaires. Mais pendant ce temps, mesdames, il est impossible que vous viviez sous le même toit que mon neveu...

— Alors, s'écria Xavier, autant me fusiller tout de suite!

— Voici ce que je propose, continua l'imperturbable comtesse. Mon neveu partira pour

l'étranger. Il a nombre de choses à apprendre, notamment la vie, dont il ignore le premier mot. Il y terminera son éducation de gentilhomme et de propriétaire... Oui, Xavier, de propriétaire, et ce n'est pas ici que tu t'instruirais, grâce à tes intendants... Et dans deux années, à pareille époque, s'il est encore dans les mêmes dispositions, et si mademoiselle Thécla n'a pas changé d'avis...

Thécla partagea entre la comtesse et Xavier un regard qui valait mieux qu'une promesse.

— ...nous procéderons au mariage, conclut la noble dame.

— J'accepte, dit Marthe avec simplicité.

Xavier, trop épuisé pour protester, garda un silence rageur.

— En attendant, comme vous ne pouvez pas rester ici, en l'absence du jeune comte, souffrez, mesdames, que je vous offre l'hospitalité.

Marthe ouvrit de grands yeux. C'était donc vrai? Cette noble dame la traitait d'égale à égale? On lui offrait l'hospitalité?

Mille sentiments nouveaux et confus montèrent de son cœur à ses lèvres, mais elle ne put les exprimer, et cela valut mieux d'ailleurs.

Pendant que les deux dames arrangeaient ensemble les détails d'un tel plan, Thécla s'était levée tout doucement, et s'était glissée auprès de Xavier toujours morose. Comme il se tenait les yeux fermés, elle posa sa petite main fine sur celle du jeune homme, qui la saisit sans ouvrir les yeux.

— Pour toute la vie! lui dit-elle, si bas qu'il fut seul à l'entendre.

— Dans deux ans! répondit-il d'un ton boudeur.

— Oui, mais pour toute la vie! répéta la jeune fille.

En sa qualité de femme, elle voyait surtout la durée de son bonheur; lui, en sa qualité d'homme, n'en sentait maintenant que l'éloignement.

Il faut croire cependant qu'ils finirent par

s'entendre, car lorsque les deux dames ayant conclu leurs arrangements se retournèrent vers eux, ils causaient très-doucement et très-bas. Xavier tenait toujours la main de Thécla, et peu à peu s'était relevé, de façon que sa tête posât sur l'épaule de la jeune fille. Pauvre garçon si malade et si malheureux! deux ans d'attente! Il eût été cruel de le déranger, alors qu'il se trouvait si bien!

Les femmes échangèrent un sourire qui, plus que tout le reste, acheva de faire de Marthe la belle-mère future du comte Xavier, puis la comtesse s'approcha de Thécla, qui s'était levée, et lui mit un baiser au front.

— C'est entendu, dit la bonne dame, que ce jeune bonheur réjouissait, malgré la réserve de son maintien : vous et votre mère, mon enfant, vous viendrez avec moi quand je m'en retournerai, dans huit jours, et Xavier, qui se portera alors à merveille, partira pour l'étranger, où il y passera ses deux années de stage.

— Sans revenir? grommela le jeune homme; ce serait vraiment digne du reste!

— Nous verrons! dit la comtesse, qui ne put s'empêcher de sourire.

C'était une femme de tête, et ce qu'elle avait résolu s'accomplit. Au jour dit, elle emmena Marthe et sa fille, pendant que Xavier bien muni d'argent partait pour l'Italie dans la berline monumentale des Stanitsky.

A son extrême désappointement, Sava avait refusé de le suivre.

— C'est bon pour des maîtres, avait-il dit, d'aller dans ces pays de païens, dont on ne comprend pas la langue. Moi, je suis trop vieux pour me faire aux manières de ces valets de chambre étrangers. Je suis bon pour rester ici, comme un vieux chien de garde, — et j'aurai l'œil sur les intendants...

Xavier partit donc seul, après mille promesses, mille discours, tels qu'en échangent des amants séparés, qui sont sûrs de se revoir et de s'épouser dans un avenir prochain.

— Deux ans? avait-il dit à Thécla en la quittant. Jamais de la vie! C'est ma tante qui me rappellera! vous verrez!

Et après avoir choisi une étoile pour la regarder à la même heure, suivant la ridicule et touchante coutume des amoureux de tous les temps, ils s'en allèrent, l'un vers le nord, l'autre vers le midi.

XXII

Pendant les premiers six mois, tout sembla se passer d'une manière très-satisfaisante.

Thécla avait gagné tout à fait le cœur de la comtesse, et même, chose plus difficile, celui de la jeune baronne, qui à la fin de son séjour d'automne l'appelait « ma cousine ». Marthe, toujours tranquille et silencieuse, regardait son enfant s'épanouir dans cette atmosphère élégante et simple, où tous les bons

instincts devaient trouver leur développement.

On parlait de Xavier souvent; on en parlait toujours, à vrai dire, et quand on se taisait, c'était pour y penser.

Thécla y songeait comme en un rêve. Son bonheur avait été si rapide, la chère présence s'était si vite envolée, qu'elle n'eût osé croire réelle aucune de ces délicieuses émotions, si sa nouvelle existence n'eût été une garantie à la fois du présent et de l'avenir.

Marthe avait peur, parfois : peur de ce que pensait et ressentait là-bas ce beau jeune homme, semblable à un prince des contes de fées... Tant de choses pouvaient arriver, qui le détourneraient de son premier amour, cette chose exquise et fragile... Mais la grande force de l'âme humaine est d'espérer, même au milieu des doutes les plus cruels, et Marthe espérait.

Xavier, d'ailleurs, ne donnait aucun sujet de crainte. Il écrivait à Thécla des lettres fort tendres, et à sa tante des lettres fort drôles, dont

Thécla bénéficiait aussi. Ainsi que l'avait dit la comtesse, le jeune homme ne savait pas le premier mot de la vie, et cette science lui paraissait plus amusante à apprendre que les mathématiques, pour lesquelles il n'avait jamais eu la moindre inclination.

De temps en temps, il tombait dans quelque aventure comique, qu'il s'empressait de narrer, à l'inépuisable joie des trois dames solitaires. Vraisemblablement, il ne leur contait pas tout, ce que la comtesse était seule à soupçonner, mais ce qu'il contait faisait la joie des soirs d'hiver.

« En attendant que je puisse m'adonner à une première vocation qui est d'être heureux, écrivit-il un jour, je m'en suis trouvé une seconde. Je suis peintre! oui, ma tante, peintre pour tout de bon! C'est le séjour d'Italie et la contemplation des maîtres qui ont produit ce résultat étonnant, *stupendo !* J'avais jadis dessiné comme tout le monde, et à l'École militaire où j'étais, j'avais obtenu une certaine

réputation, grâce à mes caricatures. Maintenant je fais la caricature de tout, des tableaux de maîtres, des paysages qu'offre la belle nature, de tout, vous dis-je, seulement je ne le fais pas exprès. Je m'applique honnêtement à copier ce que je vois; il paraît que je vois comme cela! C'est désolant, mais la difficulté excite mon ardeur, et je m'applique à devenir un grand peintre ; si j'y arrive jamais, cela vous surprendra beaucoup, ma chère tante, mais assurément moins que moi.

« On me croit Français ici, et l'on m'y appelle Xavier tout court, sans titre ni distinction. Vous ne sauriez croire combien cette simplicité de mœurs me charme, pour le moment, et combien il m'est doux de passer pour un peintre français. La seule chose qui me contrarie, c'est qu'on ne me trouve pas beaucoup de talent, mais je suis jeune, ce que chacun s'accorde à reconnaître, même vous, mon implacable tante, et le talent peut venir. En attendant, le plaisir de mélanger des cou-

leurs sur une palette dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir. Le résultat n'est plus que chose secondaire. »

— La peinture, se dit la comtesse en repliant la lettre, cela vaut mieux que le jeu et l'oisiveté. Cependant, je crains qu'avec des artistes il ne voie bien mauvaise compagnie.

Février s'écoula, puis mars, et Xavier ne parlait plus de peinture. Sa tante s'en émut un peu et lui demanda ce qu'il avait fait de son ardeur.

La lettre qui lui arriva vers la fin d'avril jeta la consternation dans son âme de vieille dame bien élevée. Dès les premiers mots, elle gagna sa chambre pour la lire en paix, et plus d'une fois elle se leva, pour s'assurer que personne ne se tenait derrière la porte. Il lui semblait que si quelqu'un voyait seulement ce papier fatal, son neveu était perdu.

« Ma chère tante, écrivait Xavier, je viens de passer par des émotions extraordinaires, si extraordinaires que je ne puis résister au besoin de

vous en faire part. Vous me blâmerez sans doute de m'y être exposé ; à cela je vous réponds d'avance que si j'étais resté à Béla, heureux époux de ma chère Thécla, je n'eusse point songé à courir les aventures. Mais ici, banni, séparé de ce que j'aime, j'ai cherché des distractions, et si celle que j'ai trouvée est dangereuse, au moins est-elle honorable.

« Vous savez, ma tante, quel désir puissant de liberté agite les âmes de toute cette jeune Italie. Ce n'est pas vous qui vous étonnerez de savoir que mon cœur a battu à l'unisson de ces cœurs généreux.

« Parmi les jeunes gens dont je fis connaissance à l'école artistique de Ravenne, il s'en trouvait de plus intelligents et de plus brillants que tout ce que j'avais rencontré jusqu'alors. Je ne tardai pas à m'apercevoir que leur supériorité provenait de leurs opinions politiques. Tous ces jeunes hommes remarquables étaient affiliés à la Cause.

« Qu'est-ce que c'est que la Cause? Vous me

permettrez de ne pas vous le dire, ma tante; j'ai juré de me taire jusqu'à la mort, inclusivement. Mais ce que je puis vous révéler, c'est que lorsque je le sus, mon âme bouillonna d'enthousiasme, et je jurai de la servir. »

— Ah! le malheureux! s'écria la comtesse.

Elle se remit pourtant et voulut continuer sa lecture, mais le papier tremblait dans sa main, et elle fut obligée de le déposer sur la table pour pouvoir suivre les lignes.

« La Cause, ma tante! Si vous saviez combien, à partir de ce moment, elle hanta mes rêves! Je n'avais qu'elle dans la tête, elle trottait dans mes songeries, et de temps en temps, entre moi et le tableau du Pérugin, dont je faisais au Musée une copie approximative, je voyais se dresser une grande femme vêtue de deuil, les cheveux épars, qui faisait des gestes désespérés sur un fond d'incendie... Je ne puis vous dire combien le Pérugin perdit à ces visions révolutionnaires.

« Pour me délivrer de cette obsession, je tentais de dessiner la *Cause*. J'en fis quatre ou cinq esquisses, tantôt sur fond de fumée, avec une torche à la main, tantôt sur fond rouge, avec des fers brisés, et j'ensevelis ces dessins compromettants, — sanguine et crayon Conté, — derrière un gros paquet d'académies sur papier gris, au fond de mon carton, de peur de compromettre, non moi-même, — je risquais courageusement ma tête, — mais l'idéal incorruptible qui remplissait mes pensées. Pour plus de sûreté, tant j'avais peur d'être reconnu pour un affilié, j'avais écrit au bas de mes études : *Furie !* — *Euménide !* — *La Vengeance poursuivant le Crime !* Au moins, de cette façon, si mon carton était fouillé, il ne trahirait que les études solitaires d'un élève peintre préoccupé d'un art plutôt décoratif.

« Un soir, comme j'allais entrer dans le café où nous avions l'habitude de nous réunir, je vis s'approcher un autre affilié.

« — Veux-tu fumer une cigarette? me dit-il d'un air dégagé.

« C'était le mot convenu lorsque nous avions à nous faire des communications importantes. Cela n'avait l'air de rien. Ce n'était pas compromettant, et l'on pouvait s'en aller sans attirer l'attention. Je répondis traditionnellement :

« — Un cigare même si tu veux!

« L'affilié passa son bras sous le mien, et nous sortîmes sans allumer le moindre cigare. C'était une imprudence, et je crus voir des yeux de sbire nous épier. comme nous traversions la grande place.

« Quand nous fûmes au milieu du vaste désert, que les habitants de l'endroit nomment leur place publique, l'autre affilié me dit à l'oreille :

« — Il y a du nouveau.

« — Où ça? lui demandai-je.

« — On te le dira; suis-moi.

« Nous nous faisions un devoir sacré de

mettre du mystère dans toutes nos actions. Mon ami l'affilié aurait bien pu me dire tout de suite que nous allions au lieu ordinaire de nos réunions, mais « suis-moi ! » était bien plus dramatique.

« Je le suivis sans la moindre hésitation, et nous nous trouvâmes dans un cabaret borgne, près du rivage de la mer, où se réunissaient le jour quelques pêcheurs, et la nuit les défenseurs de la Cause. Le propriétaire de cette masure était lui-même un affilié, et chez lui nous étions en sûreté.

« L'assemblée se composait de sept ou huit membres, assis autour d'une table énorme, mais une telle gravité était empreinte sur leurs visages que je compris aussitôt combien la chose était sérieuse.

« — Vous êtes disposé à servir la Cause? me dit notre chef d'un air solennel.

« C'était un jeune homme de vingt-deux ans, long et mince, avec la plus belle tête rousse que jamais patricien de Venise ait eue sur ses

épaules. D'ailleurs, pas plus Vénitien que vous ni moi.

« — En tout, pour tout et partout, répondis-je d'un ton assuré.

« Mes compagnons se regardèrent d'un air de triomphe, et je sentis que j'étais bien près d'être un héros.

« — Vous sortez souvent de la ville pour faire des études de paysage? continua le chef en me regardant d'un air magnanime.

« — Oui, répondis-je un peu interloqué.

« — Vous rapportez des études?

« — Oui, dis-je encore frémissant intérieurement à la pensée que peut-être mes esquisses de la CAUSE avaient été découvertes, et me mettaient, ainsi que mes frères d'armes, dans un danger aussi réel qu'imminent.

« L'idée de fuir avec eux me passa dans le cerveau comme un éclair d'orage, mais s'évanouit aussi vite.

« — Est-ce que vous ne vous servez pas d'une boîte à couleurs?

« — A couleurs, oui; quelquefois aussi j'emploie du pastel, mais pour le plein air c'est trop fragile...

« Le chef écarta d'un geste magnifique ces considérations terre à terre.

« — De sorte, reprit-il, que les employés de l'octroi ont l'habitude de vous voir passer avec des paquets, des boîtes, enfin des objets?

« — Oui, principalement une petite valise en toile; c'est très-commode.

« Au mot *valise,* ils s'entre-regardèrent tous, et je vis que mon sort était décidé.

« — Vous allez servir la Cause, me dit le chef avec majesté.

« Je sentis mon cœur bondir dans ma poitrine, sans pouvoir trop définir si c'était de joie, d'impatience ou d'inquiétude, mais je vous certifie que dans tous les cas ce n'était pas de frayeur, — dans ce moment-là.

« Le chef reprit en parlant plus bas et en coupant ses phrases, — ce n'était pas néces-

saire, mais cela donnait plus de solennité à ses paroles :

« — Un homme viendra, — demain, — par le chemin de fer.

« Il portera une petite valise.

« Vous vous trouverez à la gare, — comme si vous aviez fait un paysage et que la fantaisie vous eût pris de revenir par là.

« C'est demain le samedi saint.

« Le chemin de fer amènera beaucoup de voyageurs pour les vacances de Pâques.

« Vous prendrez la valise de ses mains.

« Voici sa photographie.

« Il a la vôtre avec un chapeau de feutre mou.

« Ayez un chapeau de feutre mou.

« Vous prendrez la valise et vous empêcherez les employés de l'octroi de la fouiller.

« — Diable! pensai-je tout bas.

« Et je dis tout haut :

« — Qu'est-ce qu'il y a dedans?

« — Cinq livres de dynamite, répondit le

chef en me regardant dans le blanc des yeux.

« Je frémis intérieurement. Cinq livres de dynamite ne sont pas un fardeau des plus agréables. Mais il n'y avait rien à dire, j'avais juré de servir la Cause. Si la Cause préférait se servir de dynamite, c'était son affaire et non la mienne ; c'est du moins ce que semblaient penser les autres.

« — Et... qu'est-ce qu'il faudra en faire? me hasardai-je à demander.

« — Voici : il faut la garder soigneusement jusqu'à l'heure du départ du bateau à vapeur qui va à Raguse. Quand ce moment sera venu, vous la porterez à l'embarcadère et vous la remettrez aux mains du second chauffeur. C'est un affilié. Il est prévenu. Il l'emportera et se chargera de la remettre à nos frères de là-bas.

« — Qu'est-ce qu'ils en feront? demandai-je, encore un peu abruti par tant de révélations.

« — Elle servira à faire sauter le palais des tyrans, répondit le chef d'un air morne.

« S'il avait fallu les faire sauter moi-même, j'aurais probablement hésité; mais, pour l'instant, il me paraissait que le plus grand danger de sauter était réservé à ma propre personne : aussi je pris un air fort digne et je m'inclinai en silence.

« — Et quand le bateau sera parti, ajouta le chef, vous viendrez nous rendre compte de votre mission. Nous serons tous à prendre des glaces au café de la Place. Séparons-nous. N'oubliez pas que le salut de vos frères repose entre vos mains.

« On se sépara avec un luxe de précautions inimaginable, et je rentrai chez moi, où je passai une fort mauvaise nuit.

« Le lendemain, toujours afin de dépister les soupçons éventuels des sbires, je partis de grand matin pour la campagne, je marchai longtemps dans les environs; il faisait un temps superbe, — nous étions en plein avril; — mais rien n'est moins boisé que les environs de la ville en question.

« Le soleil d'Italie, tant chanté par ceux qui font des vers ou de la prose à l'ombre, frappait sur mon feutre mou. Bravant toute fausse honte, j'ouvris un parasol et je me promenai jusqu'à dix heures moins le quart, en ayant soin de me rapprocher peu à peu du chemin de fer.

« J'étais à une centaine de mètres de la gare, lorsque j'entendis derrière moi un sifflet strident : c'était le train qui m'apportait la dynamite.

« Ciel ! si j'allais le manquer !

« Fouillé, saisi, interrogé, l'affilié mystérieux qui devait me reconnaître à ma photographie mourrait plutôt que de parler, et moi, déshonoré, je serais livré à la vindicte de mes frères d'armes...

« Je pensai alors avec une ombre de regret que s'il était arrivé un accident au train, tous ces dangers...

« Mais il n'était arrivé aucun accident. Je courais comme un lièvre, si bien que le train

et moi, nous entrâmes en gare en même temps. La plate-forme fut en un clin d'œil inondée de voyageurs et de petites valises.

« Comme je cherchais à reconnaître l'original de la photographie que j'avais dans ma poche, je sentis serrer mon bras; on me glissa quelque chose dans la main...

« Je regardai autour de moi, on me bousculait horriblement, et je ne pus distinguer aucun visage.

« J'examinai alors ce que j'avais dans la main : c'était la poignée d'une petite valise...

« J'avais été reconnu; la photographie me ressemblait !

« — Eh! gare donc! cria une voix en un italien des plus sonores.

« Au même moment, je reçus un coup dans les jambes et je faillis tomber.

« On emportait les malles et l'on me poussait de tous côtés. Ahuri, je me laissais faire.

« Tout à coup un souvenir scientifique me traversa le cerveau comme la lame d'un poi-

gnard, et il me sembla relire en grosses lettres dans mon traité de chimie : « La dynamite « éclate par le choc. »

« Ce principe me donna une activité extraordinaire.

« Serrant ma chère valise sur ma poitrine et la protégeant d'un bras étendu, je me fis un chemin à l'aide de l'autre bras, et j'y mis quelque empressement, car je me trouvai dehors bien avant que le train eût cessé de verser des voyageurs sur le quai.

« Je sautai dans une voiture, — sorte de petite calèche découverte, unique véhicule en usage dans notre ville, et j'indiquai au cocher l'adresse d'un hôtel où j'étais descendu lors de mon arrivée, avant de loger en chambre garnie; les propriétaires, qui étaient d'excellentes gens, m'avaient toujours bien accueilli.

« Nous partîmes d'un train d'enfer : les chevaux italiens partent toujours à merveille, — ils arrivent d'ailleurs comme ils peuvent. De

plus, j'eus l'imprudence de promettre un bon pourboire.

« La porte de la ville s'approchait rapidement, et je voyais les employés de l'octroi causer entre eux comme si le thermomètre n'avait pas marqué trente-cinq degrés.

« — S'ils veulent regarder, pensai-je, ne vaudrait-il pas mieux me livrer tout de suite que de les exposer à périr avec moi?

« Cette porte courait à nous avec une rapidité vraiment surprenante. Le cocher fouettait son cheval avec furie; enfin, il s'arrêta court devant la grille. Un employé s'approchait, et je voyais ses mains, qui me semblaient énormes, se diriger vers la valise, lorsqu'un de ses collègues lui cria :

« — Laisse donc, c'est le peintre français.

« Ému de joie plus que je ne saurais le dire, je fouillai rapidement dans ma poche et je tirai mon trousseau de clefs pour montrer ma bonne volonté.

« Mais les deux employés m'avaient déjà

tourné le dos, et paraissaient avoir oublié l'existence de l'être insignifiant désigné sous le nom du « peintre français ».

« Le cocher fouetta sa bête avec la même furie, et nous voici courant à toute vitesse dans les rues poussiéreuses de la vieille ville.

« J'avais placé ma précieuse valise en face de moi, sur la banquette de devant, et je la couvais de l'œil avec des regards de mère, — de mère inquiète, — lorsque je crus voir un symptôme étrange se manifester à son extérieur. La toile grise qui la recouvrait me semblait jaunir par place. J'y portai timidement la main : elle était brûlante.

« Mes rapports antérieurs avec la dynamite se bornaient à savoir qu'elle éclate sous le choc. Il me semblait bien aussi qu'elle éclatait également sous l'impression d'une étincelle ou peut-être même d'une chaleur intense.

« Ces diables de produits chimiques, on ne sait jamais de quoi ils sont capables! Qui sait si le changement de couleur de la valise n'in-

diquait pas une modification dangereuse dans l'état de son contenu?

« Je n'y pouvais rien, rien que d'ouvrir mon parasol et de le tenir avec sollicitude, non sur mon propre individu, qui grillait de son mieux, mais sur l'objet sans prix confié à ma garde. C'est ainsi que j'arrivai à l'hôtel indiqué.

« En me voyant descendre de voiture, les garçons se précipitèrent sur moi pour m'arracher mon petit colis, que je défendis avec une énergie singulière.

« — Le patron! criai-je; le patron tout de suite!

« Le patron arriva et me donna une poignée de main terrible.

« — Patron, lui dis-je avec un sang-froid qui me parut extraordinaire et qui l'était, vu les circonstances, voici une valise qui contient des papiers de famille. Je l'envoie à Raguse par le bateau de cette après-midi. En attendant, j'ai différentes personnes à voir, et

je ne veux pas la porter avec moi; et puis une chose de cette importance ne se confie pas à tout le monde. Je me méfie de ma servante, ajoutai-je à voix basse et d'un air mystérieux.

« — Je comprends! fit mon hôte en clignant de l'œil. Il faut vous serrer cela dans un endroit sûr. Régina!

« Une jolie petite fille de huit ans accourut et me sauta au cou. Depuis mon arrivée dans la ville, elle m'avait toujours chéri, à cause d'une boîte de chocolat praliné dont je lui avais fait hommage.

« — Que veux-tu, papa? demanda-t-elle à l'hôte qui la regardait avec complaisance du haut de son double menton.

« — Conduis le jeune monsieur dans la chambre verte, au premier; il y a un placard auprès de la cheminée; la clef est à la serrure; il mettra sa valise dans le placard, et, pour plus de sûreté, il emportera la clef dans sa poche.

« La petite fille me prit la main pour m'entraîner vers l'escalier.

« — Mais, dis-je au père, si quelqu'un entre dans cette chambre?

« — Ne craignez rien. C'est une pièce que nous réservons pour la famille et les amis; personne n'y va sans ordres. Et d'ailleurs prenez aussi la clef de la chambre; nous n'en aurons pas besoin d'ici ce soir.

« — Mille grâces, lui dis-je.

« Et je suivis Régina.

« Elle me conduisit, en effet, dans une pièce vaste et bien disposée. Le placard m'offrait son asile discret. J'y déposai la valise; je pris la clef; j'emportai aussi celle de la chambre, et je descendis l'escalier en poussant un soupir de soulagement.

« Pour quelques heures, j'allais donc jouir de l'existence comme un homme qui n'a jamais rien eu à faire avec la dynamite!

« Au moment de sortir de la vaste salle qui servait de cuisine et où j'étais allé remercier

mon hôte, j'avisai un énorme monceau de volailles plumées, troussées, prêtes à rôtir.

« — Quel festin préparez-vous donc? lui demandai-je.

« — Eh! monsieur, c'est demain Pâques, me répondit-il avec un large sourire. Nous allons commencer à rôtir dans une demi-heure.

« Il m'indiquait une grande cheminée pleine de bois prêt à flamber.

« — Sans cela, nous n'arriverions pas à contenter tout le monde. Il y en aura plus d'un, cette nuit, qui mangera du rôti froid sans croire qu'il déroge!

« Une vague frayeur m'avertit qu'il pourrait bien y avoir quelque corrélation entre la cheminée et le placard où j'avais déposé mon dangereux fardeau; mais je chassai cette idée comme un produit morbide de mon cerveau surexcité, et je sortis d'un air dégagé.

« J'étais convaincu, je voulais être convaincu qu'il n'y avait aucun danger à redouter du côté de la dynamite. N'avais-je pas dans ma

poche les deux clefs qui la garantissaient de toute approche?

« Cependant je ne sais quel instinct de conservation me fit chercher pour y déjeuner une auberge située plus loin de là, dans un quartier tranquille, et où d'ailleurs l'on trouvait d'excellente friture.

« A vrai dire, je mourais de faim. Ma montre marquait onze heures et demie, le bateau ne partait qu'à trois heures : j'avais devant moi tout le temps nécessaire pour déjeuner confortablement et même me reposer après.

« Je m'assis donc dans un coin favorable aux méditations, près d'une fenêtre par où entrait une odeur délicieuse de fleurs printanières, et je me commandai un repas de choix.

« Je devais bien cela à un homme éprouvé par des émotions si nouvelles et si puissantes.

« J'avais pris un journal et je le lisais avec attention, mais sans intérêt, car je ne pouvais me contraindre à songer à autre chose qu'à la grande mission qui m'était confiée; le temps

me semblait long, lorsque je vis paraître dans l'embrasure de la porte le garçon, souriant, qui portait triomphalement une pile de friture croustillante et dorée.

« — Je vous ai fait attendre, monsieur, dit-il en s'approchant, mais...

« Une détonation formidale ébranla la maison et fit sonner tout le cristal de l'établissement; quelques petits poissons tombèrent de ma friture.

« — Ah! mon Dieu! criai-je, c'est elle!

« Mes cheveux se dressèrent sur ma tête. En un clin d'œil je vis comme une apparition épouvantable : la maison de mon hôte réduite en miettes, lui-même, sa femme et la mignonne Régina... Je me pris la tête dans les mains; je voulais fuir, je ne pouvais remuer; dans mes oreilles bourdonnait le mot : Assassin!

« — Ils ont allumé le feu, pensai-je, et il y avait un trou dans la cheminée, qui communiquait avec le placard.

« Une seconde détonation plus violente encore, puis une troisième, et les cloches commencèrent un vacarme assourdissant.

« — Le *signor francese* a eu peur? dit gracieusement le garçon en ramassant les petits poissons tombés.

« Une autre horreur me saisit à l'idée qu'il allait les mettre dans mon assiette; mais il se contenta de les avaler délicatement.

« — Le *signor francese* n'a pas encore passé de Pâques dans notre beau pays! Nous avons l'habitude ici de tirer le canon le samedi saint, à midi, en signe de réjouissance. C'est une coutume très-magnifique.

« Le canon continuait à faire trembler toute la ville, et, ma première alerte passée, je continuais à craindre qu'en vertu du principe : « La dynamite éclate », etc., ces réjouissances très-magnifiques ne fissent ce que les rôtis de mon hôte avaient épargné.

« Enfin tout se tut, cloches et canons, et mes oreilles se reposèrent dans un silence déli-

cieux. Mais la friture était froide; d'ailleurs, je n'avais plus faim.

« Je grignotai quelques friandises, quoique à contre-cœur, et j'allai me promener jusqu'au moment où il faudrait reprendre la chaîne de mes devoirs.

« Je voyais l'heure s'avancer avec un étrange sentiment à la fois d'angoisse et de satisfaction : de satisfaction, parce qu'une fois le bateau parti, j'étais délivré; d'angoisse, parce qu'à deux heures, il faudrait aller chercher mon terrible fardeau et accomplir avec lui une nouvelle promenade, dont je ne pouvais me représenter distinctement les périls, mais que je considérais comme une sorte de descente aux enfers.

« La chaleur était devenue effrayante; je pris une petite calèche, et le cuir des coussins me brûla comme je m'asseyais.

« Je me dirigeai cependant vers l'hôtel qui m'avait causé tant d'émotions, en pensant que ses habitants ignoraient le danger et que,

même en cas d'explosion, à leur dernier soupir ils ne m'en eussent pas rendu responsable devant eux-mêmes...

« Oui, mais moi!

« Au détour d'une rue, je vis un groupe considérable qui gesticulait avec frénésie, et le mot « accident » frappa mes oreilles à plusieurs reprises. Je fis arrêter la voiture et je m'enquis de ce nouveau sinistre avec un intérêt facile à concevoir.

« Il s'agissait simplement d'un homme qui s'était laissé choir sous les roues d'une charrette. Le pauvre malheureux était en piteux état, mais je lui sus égoïstement un gré infini d'être la victime de l'accident, et non mes hôtes...

« Pauvre petite Régina! La maison était intacte, la broche tournait majestueusement, et la fillette vint à ma rencontre en sautillant.

« — Donnez-moi les clefs, j'irai chercher votre valise, me dit-elle en tendant sa jolie menotte.

« — Non, ma petite, j'irai moi-même.

« — Laissez donc, elle n'est pas lourde, je puis bien l'apporter. Est-ce que vous avez peur que je la casse en la laissant tomber?

« Malheureuse enfant! tant de jeunesse et de grâce...

« Je montai l'escalier; je tournai la clef dans la serrure avec précaution, — et puis j'entrai courageusement.

« Après les détonations de midi, si la dynamite n'avait pas sauté, c'est qu'elle est moins sensible aux chocs que mon traité de chimie ne voulait bien le prétendre.

« J'ouvris le placard... La valise était là, confiante, innocente, ne se doutant pas de ce qu'elle portait dans ses flancs; je la pris par la poignée et je redescendis d'un pas plein de noblesse et de gravité.

« — Adieu, chers hôtes, fis-je en m'asseyant dans la calèche.

« Et je me sentis le cœur véritablement allégé à la pensée que maintenant le danger n'était

plus que pour moi seul, — moi seul, le cheval et le cocher... Mais la Providence aurait peut-être pitié de nous!

« Nous roulions sur une ancienne chaussée romaine qui conduisait à l'embarcadère.

« Ma chère tante, méfiez-vous des chaussées romaines; elles sont semblables sous certains rapports à des souliers de chasse : c'est inusable, et cela vous fait mal tout le temps.

« Je ne sais pas si à l'époque des Romains elles ont jamais été fort praticables; peut-être étaient-ils moins exigeants que nous à ce point de vue; ce qu'il y a de sûr, c'est que la solidité proverbiale de ces routes empêche qu'on ne les raccommode, et pourtant Dieu sait qu'elles ont besoin de réparations.

« Nous étions cahotés de telle façon, que je saisis la valise dans mes bras au moment où un choc plus violent la projetait sur la chaussée romaine, et, tout frémissant de mon audace, je la retins sur mon cœur. Mais cela m'empê-

chait d'ouvrir mon parasol, et la chaleur augmentait toujours...

« Enfin mon martyre cessa. Nous étions au débarcadère.

« Il était temps tout juste; la cloche avait déjà sonné deux coups. Une foule bariolée grouillait sur le pont de la *Volumnia*.

« — Nous sommes pleins à couler, dit un matelot à un boulanger qui apportait du pain.

« Je me précipitai vers la machine, cherchant le second chauffeur, que personne ne pouvait trouver. Enfin il émergea de la soute au charbon et regarda ma valise d'un air entendu.

« Il avait été prévenu, lui aussi; il m'attendait, c'était clair.

« Décidément la Cause possède un service fort bien organisé.

« — Pour emporter à Raguse? dit-il en indiquant l'objet dangereux.

« — Oui.

« — Papiers d'affaires?

« Il n'avait pas entendu parler de dyna-

mite! Tant mieux. Mes angoisses lui seraient épargnées.

« — Oui, répondis-je.

« Il paraît qu'il fallait mentir aussi pour la Cause.

« — Vous pouvez vous fier à moi. Ce n'est pas moi qui vous trahirai! Non, monsieur, je mourrais plutôt.

« Je lui serrai la main. Mes gants restèrent noirs de charbon, mais qu'importait!

« — Ne vous laissez pas prendre surtout, lui dis-je à demi-voix; si on la trouvait, nous serions tous perdus. La police se glisse parfois à bord des bateaux pour faire des recherches...

« Le troisième coup de cloche me coupa la parole.

« — Remontez vite, me dit le brave affilié, — le demi-affilié, devrais-je dire, puisqu'il n'avait pas connaissance de la dynamite.

« Le remous de l'eau frappée par l'hélice faisait un fracas épouvantable.

« — Ne la laissez pas prendre, répétai-je machinalement pendant que mon frère d'armes me bousculait sur le pont.

« On retirait la passerelle.

« — Attendez! cria-t-il d'un voix de stentor.

« Et tout bas, à mon oreille, pendant qu'il semblait me pousser :

« — Si l'on fait une descente, dit-il, mieux vaut perdre du papier que la tête. Je la jetterai dans le foyer de ma machine.

« — Malheureux! m'écriai-je.

« Tout le monde criait après moi; on me poussa sur la passerelle, la passerelle fut tirée avec moi, je m'accrochai à la rampe pour ne pas tomber, et, trouvant des forces dans l'excès même de mon angoisse, je me retournai pour faire un geste de dénégation au second chauffeur.

« — Ne craignez rien, cria-t-il en se faisant un porte-voix de ses deux mains.

« Et il répéta avec énergie le geste de jeter quelque chose dans le brasier.

« Je tombai anéanti sur le ponton qui servait d'embarcadère.

« — Pauvre jeune homme! dit une femme compatissante; il vient sans doute de quitter celle qu'il aime!

« Chère Thécla, quelle amère ironie!

« Je me relevai d'un air accablé, je remontai dans ma calèche et je repris le chemin de la ville, indifférent désormais à tout, même à l'état du pavé de la chaussée romaine.

« La chaleur et l'émotion m'accablaient. Je me souvins que les autres affiliés m'attendaient en prenant des glaces.

« Cette idée me rendit quelques forces, et je me fis conduire au café de la Place, où je pris aussi des glaces en rendant compte de ma mission.

« — Nous aurons un télégramme demain, dit le chef. Ce sera un peu long, car ils l'enverront par Venise. Que la Providence protége le navire!

« Je n'osai pas leur faire part des intentions

du second chauffeur. J'avais la migraine et j'allai me coucher.

« Pendant toute la nuit je rêvai que le bateau sautait en pleine mer, si bien que je fus heureux de m'éveiller. N'importe quelle réalité, même avec la migraine, valait mieux que ce rêve.

« Vers onze heures, je sortis de chez moi et j'allai au café. Le chef déjeunait avec un affilié.

« — Bonnes nouvelles? lui demandai-je d'un air dégagé.

« — Pas de nouvelles, répondit-il; mais il est encore très-tôt, et, avec ce jour de Pâques, tout est en retard.

« Il mangeait tranquillement et m'offrit de déjeuner avec lui. J'acceptai.

« Un vent violent soùfflait par rafales, balayant la poussière séculaire de la place : le temps était triste et lourd, et j'avais la mort dans l'âme.

« La ville était pleine de rumeur et de joie;

pour faire comme tout le monde, il fallut rôder jusqu'au soir dans les rues populeuses.

« De temps en temps, le chef retournait chez lui; mais pas le moindre télégramme. Je le regardais d'un air de plus en plus inquiet.

« — La fête est cause de ce retard, nous dit-il à minuit; nous aurons des nouvelles demain.

« Le lendemain matin, rien. A midi, rien. A trois heures, n'y pouvant plus tenir, je repris une calèche et me risquai encore sur la chaussée romaine.

« Il pleuvait à verse; je cherchais le capitaine de port, je le rencontrai.

« — A-t-on des nouvelles du bateau de Raguse? demandai-je timidement.

« — Pas arrivé, répondit-il d'un air sombre.

« Il me sembla que mon cœur, blessé à mort, s'évanouissait dans ma poitrine.

« — Pas arrivé? Que supposez-vous? dis-je faiblement.

« — Est-ce qu'on sait? Pas arrivé, vous dit-on, et puis voilà!

« Il me regardait d'un air soupçonneux; je regagnai ma calèche et la fis voler sur la chaussée romaine, au risque d'arriver en morceaux; mais il me tardait d'échapper au regard de cet homme et de me perdre dans la foule.

« Le lendemain matin, le journal de la localité donnait cette désastreuse nouvelle :

« On se perd en conjectures sur le sort du « navire *Volumnia*, parti à destination de Ra- « guse le samedi saint, à trois heures. Le na- « vire était lourdement chargé; on craint qu'il « n'ait sombré en mer, soit par suite d'une « collision, soit à cause de la tempête qui de- « puis trois jours ravage le littoral. »

« J'allai trouver le chef; il avait sur sa table la fatale gazette. Nous nous regardâmes, et nous nous comprîmes, mais seulement à moitié.

« — C'est à recommencer, dit-il avec un soupir.

« — A recommencer! m'écriai-je.

« Je lui racontai alors mon entretien trop court avec le second chauffeur.

« Nous nous regardâmes encore, mais en nous comprenant tout à fait cette fois.

« — Pauvres gens! dit le chef en passant la main sur ses yeux. C'est pour la Cause. Inévitable fatalité!

« Il se consolait avec la grandeur de la Cause; mais moi qui n'avais pas tout à fait le même point de vue, j'étais absolument anéanti, et je rentrai chez moi, me demandant s'il fallait me tuer, ou partir pour Béla au risque de vous déplaire, ou encore entrer dans un cloître, pour expier...

« Mais je n'avais pas cette vocation-là, et secrètement je penchais pour le retour à Béla.

« Toute la ville était dans la plus grande anxiété; la *Volumnia*, en effet, était chargée à couler, ainsi que l'avait dit le matelot, et grand nombre de familles étaient inquiètes sur le sort des leurs; de plus, l'intérêt dramatique qui s'attache à ces sortes d'aventures

procurait à tous ceux qui n'avaient à craindre pour personne des émotions aussi faciles que poignantes.

« Pour moi, chassé de ma demeure par un besoin maladif d'avoir des nouvelles, je marchais la tête basse comme un condamné, écoutant sans en avoir l'air les commentaires épouvantables qui se faisaient à chaque coin de rue.

« Ils parlaient, les malheureux! de charge trop lourde, de tempête effroyable...

« Hélas! je savais bien, moi, que ce n'était ni la charge ni la tempête qui avaient perdu la *Volumnia :* c'était le zèle imprudent de mon infortuné frère d'armes, le second chauffeur.

« Mes gants jetés sur la table étalaient à mes yeux, comme un tableau de misère, les traces noires qu'avait laissées sa main loyale, mais charbonneuse... C'était, à cette heure, tout ce qui restait de lui!

« La nuit tomba sur la désolation de la cité tout entière; mais je ne pus trouver de sommeil.

« Vers le matin, brisé, fiévreux, je m'endormis pour ne me réveiller que plus tard, bien après dix heures.

« Rejeté aussitôt dans la réalité que j'avais oubliée, j'ouvris ma fenêtre. La morne tristesse de la veille avait fait place à la gaieté habituelle des villes d'Italie, plus gaies encore quand arrive le printemps, cette fête des fleurs et du soleil.

« Un portefaix, mon voisin, dont la mère était sur le navire, que la veille j'avais vu accablé sous le poids d'une indomptable douleur, passait, une fleur à la bouche, en chantonnant un motif de Verdi.

« Je l'appelai de ma fenêtre, tout en me demandant si le chagrin n'avait pas troublé la raison de cet infortuné.

« — Eh! lui dis-je, Beppino, la *Volumnia*, eh?

« — La *Volumnia* est arrivée, monsieur, répondit-il en levant la tête; arrivée à Raguse hier soir, après avoir tenu la mer quarante-

huit heures de trop, à cause de la tempête. C'est ma sainte femme de mère qui a dû être malade! En aura-t-elle dit des chapelets! Pourvu que le mal de mer lui en ait laissé la force!

« Il me salua et s'éloigna en riant. Je rentrai ma tête à l'intérieur, et m'assit près de la fenêtre dans un accablement délicieux.

« Au bout d'un instant je me sentis comme un homme qui a sauvé la vie de ses semblables, et une vigueur nouvelle envahit tout mon être, tout à l'heure déprimé par le sentiment d'une effroyable responsabilité.

« Je fis une toilette de fête, et je descendis dans la rue, où je retrouvai bientôt mes amis les affiliés.

« Ils étaient certainement fort satisfaits de la bonne nouvelle, mais je ne leur trouvai pas cet air d'allégement que je m'attendais à voir sur leurs visages. Évidemment ils n'avaient pas partagé mes angoisses. Je me demandai s'ils avaient bien compris le danger

couru par tant d'innocents, et j'arrivai à me convaincre qu'ils n'y avaient pas songé une minute.

« Voilà, ma chère tante, comment j'ai passé les fêtes de Pâques. »

XXIII

La comtesse resta abasourdie. En exilant son neveu, elle avait prévu quelques dangers, mais pas de cette espèce, assurément. Séance tenante, elle écrivit à Xavier une réprimande des plus sévères, puis s'arrêta à la résolution de garder le silence vis-à-vis de Marthe et de sa fille.

Mais chacun sait combien ces sortes de résolutions sont difficiles à maintenir. Le thé de cinq heures avait à peine réuni les trois dames, que, de réticences en concessions, la bonne comtesse avait révélé les trois quarts de l'his-

toire, et quand elle en fut là, force lui fut d'aller chercher la lettre, pour prouver aux pauvres femmes inquiètes qu'après tout, Xavier était sortit sain et sauf de l'aventure.

Thécla pleura le soir, seule dans sa chambre; elle avait vaguement cru que son fiancé vivait uniquement pour elle, comme elle vivait uniquement pour lui, et voilà qu'il avait bien autre chose en tête!

Le lendemain, avant de terminer sa toilette, elle s'assit devant son buvard, et écrivit au téméraire la plus jolie petite lettre, pleine de conseils, d'adjurations, de gronderies et de tendresse. Tout ce que le sentiment le plus naturel peut inspirer à une jeune fille presque absolument dénuée de littérature, s'épancha à flots sur le bienheureux papier, qui fut, en outre, taché de quelques précieuses larmes.

La comtesse, qui avait réfléchi pendant la nuit, écrivit en même temps de son côté, et bien qu'elle ne versât point de larmes, bien que son style, plus châtié, ne fût point empreint

d'une aussi exubérante tendresse, les deux lettres, au fond, disaient absolument la même chose.

La réponse ne se fit pas attendre. Xavier rassura sa tante en termes ambigus, bien faits pour l'effrayer davantage, et Thécla reçut ces quelques mots seulement : « Soyez sans inquié-« tude, nous sommes plus près de nous revoir « que vous ne pensez. »

Naturellement, la pauvre enfant n'en fut que plus tourmentée, le résultat ordinaire de telles paroles étant de doubler le souci de ceux à qui l'on conseille le calme sans leur donner d'explications.

Trois semaines s'écoulèrent ensuite sans autres nouvelles de l'imprudent Xavier, après quoi la comtesse reçut une lettre qui cette fois la fit littéralement frémir :

« Ma tante, écrivait l'exilé, quelque malheur m'arrivera sûrement, et c'est vous qui l'aurez voulu. Je croyais en avoir fini avec mon ennemie la dynamite, et voici qu'elle reparaît à

l'horizon de la façon la plus menaçante. Il m'est impossible de me soustraire sans déshonneur à la mission qui m'est confiée, et pourtant... Mais je ne veux pas vous influencer, le récit des faits suffira pour vous éclairer. Après les événements que je vous ai contés, je fus quelque temps à me remettre de tant d'émotions, et si vives! Et même lorsque je crus avoir relégué l'histoire de ces trois jours au nombre des souvenirs à demi effacés, le mot dynamite ou le nom du navire, — qui courait dans les bouches comme celui d'un objet de ménage, car la *Volumnia* faisait régulièrement le service de Raguse, — ces mots qui pour les autres n'évoquaient rien de pénible me faisaient dresser les cheveux sur la tête. Non que j'eusse peur pour moi, mais l'idée que je pouvais contribuer sans le vouloir à la destruction de mes semblables m'inspirait une indicible horreur.

« Restait une autre pensée! A quoi allait servir cette dynamite si difficile à faire voyager,

si délicate à manipuler? Car depuis que mon esprit a recouvré sa liberté, j'avais perfectionné mes études à cet endroit, et le produit dangereux n'avait plus pour moi d'autres mystères que ceux que les savants eux-mêmes n'ont encore pu pénétrer.

« Je m'en informai à mes frères d'armes avec l'assurance que me donnait le sentiment d'avoir été utile à la Cause, tempéré toutefois par la discrétion qui est l'apanage d'une bonne éducation.

« — On fera sauter le palais des tyrans, me fut-il répondu.

« Pauvres tyrans! J'espérai au moins que les tyrans ne seraient pas dans leur palais quand viendrait le jour choisi pour cette opération. J'aimais toujours la Cause, mais je ne la dessinais plus du tout. Depuis l'aventure de la *Volumnia*, son idée n'évoquait plus que des feux d'artifice de bras et de jambes projetés en l'air à une hauteur prodigieuse, ou bien le grand remous d'un navire qui

coule à pic... Je préférais ne plus y penser.

« Ce matin, comme je m'apprêtais à me rendre au Musée, qui, par cette chaleur, est à peu près le seul endroit où l'on puisse passer agréablement une après-midi, je reçus un rendez-vous. Je m'y rendis et j'y trouvai un affilié qui m'emmena comme la première fois. Je parus devant le chef, qui me dit :

« — Vous êtes un fidèle serviteur de la Cause. Dans une circonstance difficile vous avez montré l'intelligence et le sang-froid (le sang-froid!) qu'on attendait de vous. Il s'agit maintenant de recommencer ce que vous avez déjà accompli si bien.

« — Comment, encore de la dynamite? m'écriai-je; il n'y en avait donc pas assez?

« Le chef me calma du geste.

« — C'est la même, dit-il. Nos frères n'en ont pas trouvé l'emploi, et, comme ils craignent d'être pris, ils nous la renvoient.

« — Ils la renvoient! répétai-je avec un sen-

timent d'hostilité très-prononcé à l'égard de nos frères.

« Je réfléchis un instant, puis timidement je suggérais une idée qui m'avait hanté plus d'une fois :

« — Si on la noyait? dis-je en levant innocemment les yeux sur le chef.

« — Vous parlez comme un enfant! répondit-il d'un ton de reproche. Croyez-vous donc que ce soit si facile de se procurer de la dynamite? (Non, je ne le croyais pas.) Et que ce soit si aisé de la faire voyager? (Non, je ne le croyais pas non plus.) Et lorsque le moment sera venu de nous en servir, ne serait-il pas bon et utile de l'avoir sous la main? (Sous la main! il me faisait frémir.) Donc, reprit-il avec majesté, on remettra le précieux dépôt au second chauffeur de la *Volumnia,* et vous irez le chercher avec les mêmes précautions que vous avez déjà employées et qui vous ont si bien réussi. Vous nous l'apporterez, et nous verrons à la mettre en lieu sûr.

« — Bien, dis-je faiblement. Quand part-elle?

« — Qui?

« — La dynamite.

« — Attendez! Il faut le temps d'écrire; la *Volumnia* ne revient qu'à la fin de l'autre semaine. Ce sera dans dix jours.

« Ceci se passait aujourd'hui, ma tante, à midi moins un quart. Il est deux heures, je vous écris. Si vous ne me rappelez pas à Béla, pour affaire de famille ne pouvant se remettre, je serai forcé de me rendre à mon poste, et je ne réponds plus de rien. Quant à me soustraire à mon devoir d'une façon détournée, je ne le saurais. Outre que j'en serais déshonoré pour le reste de mes jours, mes frères en la Cause me retrouveraient n'importe où, et je payerais ma défection de ma vie.

« Je sais bien ce que vous me direz; je n'aurais pas dû m'embarquer dans cette horrible aventure. Mais j'oserai vous répondre que si je n'avais pas été découragé par les dures

conditions que vous avez mises à mon mariage, je n'aurais pas éprouvé le besoin de m'étourdir à ce point. Quoi qu'il m'arrive, ma chère tante, je ne vous en voudrai pas; mais convenez avec moi que les dangers où je suis tombé ne proviennent pas de ma faute. Si j'étais resté à Béla, rien de pareil ne me fût arrivé. »

La comtesse courut à son bureau, prit une feuille de papier à télégramme et écrivit dessus, fort lisiblement :

« Reviens immédiatement chez moi, affaire de famille urgente. »

De peur que cela ne parût pas assez péremptoire, elle ajouta, ce qui était un pléonasme :

« Ne perds pas un instant, il y va de la vie. »

Cette dépêche fut portée à la plus voisine station du télégraphe et partit pour Ravenne, ce qui coûta trente-trois francs.

Le lendemain soir, au moment où la comtesse, plus morte que vive, ayant prétexté la migraine depuis la veille pour être plus sûre de

ne pas se trahir, — allait se mettre au lit bien avant l'heure, la réponse arriva :

« En route. Suis sauvé. »

— Oh ! pensa la comtesse, le scélérat est capable d'avoir tout inventé pour se faire rappeler !

Un instant, son indignation faillit éclater, puis soudain, se rappelant les péripéties racontées par son neveu, elle partit d'un fou rire, pour la première fois de sa vie probablement.

XXIV

Lorsque le comte Xavier se présenta devant sa tante, ce fut de l'air le plus modeste et le plus respectueux. Il n'avait pas le moins du monde l'apparence d'un homme qui vient de mystifier sa famille, et la bonne dame, qui s'était apprêtée à le recevoir froidement, lui ouvrit ses bras sans marchander.

Il eut d'ailleurs le bon goût de ne point faire d'allusions à son prochain mariage, avant que toutes les explications imaginables eussent été fournies par lui.

Thécla, dans sa joie, éprouvait une frayeur secrète. Xavier lui paraissait tout changé. Ce n'était plus le beau garçon encore presque enfant qu'elle avait aimé, c'était un jeune homme à la tournure martiale, au discours ferme et décidé.

S'il allait la trouver sotte à présent? S'il allait se repentir d'avoir voulu la prendre pour femme? La journée lui parut mortellement longue, car Xavier ne put lui dire un mot en particulier... il ne semblait même pas souhaiter de la voir seule... Ce pauvre petit cœur en resta gonflé jusqu'au soir.

Sur le seuil de sa chambre, en se retirant pour la nuit, elle rencontra Sava, roide et gourmé comme de coutume.

— Il y a une lettre pour vous, mademoiselle, lui dit-il de sa voix creuse.

— Ciel! pensa Thécla, c'est la rupture!

Elle ouvrit l'enveloppe d'une main défaillante, et lut trois lignes qui la rassurèrent, car elle s'assit dans un fauteuil, toute rose et souriante de sa frayeur. Un petit paquet accompagnait la lettre. Elle le défit en hâte, et deux belles larmes de joie tombèrent sur le présent qu'il contenait : c'était l'anneau d'or de la mariée. Elle le passa à son doigt, le couvrit de baisers, lui dit mille folies, et s'endormit aussi heureuse que le fut jamais jeune fille à la veille de ses noces.

Le lendemain matin, la comtesse alla trouver son neveu, qui humait dans le parterre les douces senteurs de l'air natal.

— Écoute, lui dit-elle, tu voulais te faire rappeler, mais il n'y a jamais eu de dynamite?

— Comment! pas de dynamite ? J'aurais voulu vous y voir! s'écria le fougueux jeune homme. Puisqu'il en est ainsi, venez, ô tante incrédule.

Bon gré, mal gré, il l'entraîna dans sa chambre, où régnait le plus magnifique désordre, et ou-

vrant une malle, il en tira un carton des profondeurs duquel il fit voltiger une multitude de dessins bariolés de crayons de toutes les couleurs...

C'était la Cause, la Cause elle-même, dans toutes les attitudes, ainsi qu'il l'avait dit, et quoique le résultat de ses efforts ne fût pas aussi imposant qu'il l'eût souhaité, on ne pouvait méconnaître la sincérité de ses intentions. Ce n'était pas la faute de l'artiste si, voulant la rendre terrible, il l'avait faite grotesque.

La comtesse regarda un instant ces témoins de la bonne foi de Xavier, ne pouvant, malgré toute sa politesse, trouver un mot d'encouragement pour le dessinateur. Quand elle eut recouvré la parole :

— Alors, tu as failli sauter, malheureux enfant? dit-elle. Qu'allais-tu faire?

— ...Dans cette galère? Je vous l'ai dit, ma tante, m'étourdir. Et maintenant parlons sérieusement. Promettez-moi de nous marier.

— Dans un an, dit la comtesse.

— Dans quinze jours, ma tante, ou je retournerai là-bas.

— Tu ne le peux plus, puisque tu as déserté la Cause.

— Oh! ce n'est pas en Italie que j'irais... j'irais n'importe où! Il y a toujours de quoi s'occuper en Europe, et je continuerais mes études sur la dynamite. Je suis devenu très-fort! Ma tante, donnez-moi Thécla, ou je pars demain!

Xavier était un des plus grands enjôleurs du monde. Moitié bon gré, moitié séduction irrésistible, il arracha à sa tante le consentement désiré, et courut le dire à Thécla, qui faillit se trouver mal dans l'excès de cette joie inattendue.

XXV

Le mariage fut fixé à quinze jours de là; la comtesse décida que le trousseau se ferait après, puisque le comte Xavier ne pouvait pas attendre

que les brodeuses eussent fini de mettre d'innombrables chiffres couronnés sur tout le linge destiné au jeune ménage.

Cependant, il fallait bien commencer, afin d'avoir l'avis de Thécla, que son fiancé voulait emmener bien loin le jour même de son mariage. La comtesse se souvint alors de Mavra, qui avait passé dans l'isolement et l'oubli cet hiver pour les autres si fertile en émotions.

Elle fut mandée et vint sur-le-champ, pâlotte, amaigrie, portant sur son visage une expression de résignation triste à voir.

— Pourquoi es-tu devenue comme ça? lui dit la comtesse émue.

— C'est que je m'ennuyais loin d'ici, répondit la pauvrette; à présent, je vais redevenir bien portante.

Thécla entrait en ce moment : les deux jeunes filles se regardèrent et se reconnurent du premier coup d'œil.

— Comment! c'est toi? dit Thécla.

— Mademoiselle! C'est vous qui épousez le

jeune maître? Oh! je vous avais bien dit que vous seriez heureuse!

Mavra n'en dit pas plus long, et se mit à l'ouvrage avec une ardeur extraordinaire. Elle aimait à sentir sous ses doigts le linge fin qui irait à Béla remplir les armoires de la future comtesse. Elle pensait alors à Xavier avec une joie attendrie, se disant qu'il était heureux aussi, qu'il le serait plus encore, que la jeune femme était douce et belle... elle aimait à se rappeler la rencontre au bord du ruisseau, qui lui paraissait maintenant avoir eu un caractère prophétique...

Bref, Mavra était radieuse; la seule ombre à sa joie était que ce trousseau ne durerait pas toujours, et qu'après, peut-être, on la renverrait chez elle... Mais elle s'efforçait de n'y pas penser.

La veille du mariage, étant à Béla avec toute la famille, Xavier reçut une lettre timbrée d'Italie. C'était pendant le déjeuner, et les yeux des trois femmes se fixèrent sur lui avec une

telle inquiétude, qu'il se sentit obligé de la décacheter pour les rassurer.

N'était-ce pas une menace de mort? Un ordre, tout au moins, de rejoindre sans délai la Cause abandonnée?

Il déplia la feuille de papier, et lut tout haut :

— Elle est noyée!

— Qui? s'écria la comtesse; un nouveau crime?

— Non, ma tante, répondit-il, ce doit être la dynamite. Personne n'aura voulu aller la chercher.

Thécla jeta un regard d'orgueil sur son fiancé, vainqueur de tant de dangers, et les deux autres dames poussèrent un profond soupir de satisfaction.

Ils furent mariés le lendemain matin, et partirent pour leur voyage de noces. Ce fut une époque aventureuse, et le récit de ce qui leur arriva nous mènerait trop loin; mais si accidentée qu'elle pût être, cette période de leur vie ne fut pas longue, car un événement s'était

produit, qui nécessitait le retour au logis. Xavier ne voulut pas que l'héritier futur des Stanitsky vît le jour sur le sol étranger.

Le jeune couple revint donc à Béla pendant l'été de l'année suivante, et s'y installa définitivement :

Au commencement de septembre, Xavier dit à sa femme.

— Si tu m'en croyais, tu nourrirais toi-même notre enfant.

— Je le voudrais, mais alors il faudrait une servante expérimentée, dévouée, ornée de toutes les vertus, répondit la jeune femme, et maman dit que c'est encore plus difficile à trouver qu'une nourrice convenable.

— C'est vrai, fit la comtesse, présente à ce conciliabule qui avait lieu en moyenne trois fois par semaine depuis deux mois; mais, Xavier, j'y pense : nous avons Mavra! la plus douce, la plus tranquille et la plus dévouée des garde-malades!

— Mavra! naturellement! Comment se fait-il que nous n'y ayons pas songé plus tôt? Pas

expérimentée, Mavra, vu qu'elle est demoiselle, mais si active et si intelligente!

On écrivit au régisseur d'envoyer Mavra.

Elle vint, ses effets empaquetés dans une corbeille d'éclats de sapin, les yeux grands ouverts, ne sachant ce qu'on lui voulait, mais comprenant vaguement qu'il lui arrivait un grand bonheur.

Quand elle eut fait la toilette nécessaire, elle fut introduite dans la chambre de la jeune comtesse, où toute la famille se trouvait réunie, augmentée depuis deux jours d'un superbe nouveau-né qui donnait aux femmes de chambre tout le tintouin imaginable.

— Te voilà, Mavra? Bonjour! fit le père triomphant en prenant son fils dans ses mains maladroites, au risque de le faire brailler de plus belle. Tu as la main légère et la voix douce; je te donne mon fils, tâche d'en avoir bien soin.

— Je vous remercie humblement, dit la jeune fille pâle de joie; je ferai de mon mieux...

Elle emporta l'enfant dans une pièce voisine,

où elle eut bientôt appris les soins spéciaux qu'exigeait un enfant de race noble, aussi différent, dès le berceau, des petits paysans, ses frères en Dieu, qu'il devait l'être le reste de sa vie. Au jour tombant, la jeune mère, surprise de ne pas entendre résonner à ses oreilles la musique à laquelle son premier-né avait déjà eu le temps de l'habituer, envoya Xavier pour savoir la cause de cette paix inaccoutumée. Le jeune maître entra dans la grande chambre presque obscure, où, sous le regard sévère de Sava, debout près de la porte, Mavra se promenait à pas lents, la joue de l'enfant contre la sienne, le réchauffant de la tiédeur de son haleine, et de toute la tendresse de son cœur désormais épanoui. Elle lui chantait une berceuse paysanne, dont elle inventait les paroles à mesure : « Cher petit enfant de mon maître, dors sur le cœur de ta servante qui t'aime, trésor plus précieux que tout, ma joie, ma part de bonheur en ce monde... ma petite étoile... »

Xavier retournait sur la pointe du pied vers sa femme. Sava le tira par la manche.

— Je vois, comte Xavier, dit le vieux serviteur, que vous pouvez être tranquille... cette fille fera l'affaire, le petit comte sera bien soigné.

Ceci se passait il y a longtemps déjà; bien des vicissitudes ont depuis troublé la paix des héros de cette histoire, mais en ce qui dépendait de leur vie intime, ils ont été parfaitement heureux. Maîtres et domestiques, pauvres et riches, ils avaient entre eux un lien indissoluble : de façons fort différentes, mais également sincères, tous s'aimaient.

FIN.

LE CONFIDENT

I

— Madame et monsieur sont au jardin, dit le valet d'écurie en prenant les guides des mains d'Hubert. On a déjeuné sur la terrasse; si monsieur veut qu'on l'annonce...

— C'est inutile, répondit le jeune homme; je suis attendu.

Le domestique emmena le cheval, et Hubert tourna le coin de l'élégant petit château. Hors de vue pour les gens de la maison, il resta sur place, un peu inquiet, encore indécis, malgré les résolutions nombreuses et diverses auxquelles il s'était tour à tour arrêté depuis le matin.

Que venait-il faire? Qu'allait-il dire? Pourquoi était-il venu?

Pourquoi? Il n'avait pas besoin de tant de raisons! Il était venu parce que ce jour-là même la jolie comtesse Belloy quittait son séjour d'été pour s'en aller avec son vieux mari, le général, faire une maussade saison à Vichy, — pas pour elle, bien entendu : c'était le foie du général qui devenait de plus en plus inquiétant pour la tranquillité de leur intérieur.

Elle s'en allait... Il se souciait fort peu du comte, estimant que comme officier supérieur celui-ci avait rendu assez de services à la patrie pour avoir enfin mérité une retraite définitive, où son foie ne le tourmenterait plus. Mais elle, elle s'en allait, et avec elle la joie de ses yeux, plus que cela, une part de sa vie.

— Que c'est bête d'être amoureux! s'était vingt fois dit Hubert en tordant sa moustache; bête de se laisser prendre le cœur, bête de ne pouvoir se défendre, bête de se livrer à une sentimentalité insensée!... Ces choses-là n'arri-

vent qu'à la campagne, avec le clair de lune, les arbres en fleur, les rivières bordées de verdure... On devrait y faire attention, ou bien ne venir aux champs qu'au moment de la chasse, quand on n'a plus le temps de rêvasser stupidement...

L'idée qu'un des gens de service pouvait l'apercevoir et se demander ce qu'il faisait là, planté sur ses jambes, en plein soleil de juillet, au plus chaud de la journée, décida Hubert à pousser plus loin. Au bord d'un massif de châtaigniers, il s'arrêta encore une fois pour regarder.

A peu de distance, sous une charpente légère entièrement recouverte d'une glycine en fleur, dont le feuillage épais ne laissait filtrer aucun rayon, les habitants du château étaient assis à l'ombre. Le vent agitait légèrement les branches fleuries qui retombaient de tous côtés comme des stores transparents; mais leur jeu mouvant ne pouvait cacher entièrement les visages à l'œil scrutateur du nouvel arrivé.

— Charles est là! se dit Hubert. Que diable vient-il y faire? Parbleu! la même chose que moi! Il vient leur dire adieu... Il aurait bien pu choisir un autre moment!

Tout en maugréant contre le visiteur importun, Hubert s'avançait; il fut bientôt auprès du pavillon de verdure, dont quelques marches qu'il devait descendre le séparaient seulement. On ne semblait pas l'avoir aperçu : éprouvant une sorte de gêne, comme s'il surprenait un secret, il se préparait à tousser pour avertir de son approche, lorsqu'il vit les yeux de la jeune femme se lever lentement sur ceux de Charles Céran. Hubert remarqua alors que le général était endormi sur sa chaise longue.

Ces yeux bleus... Ah! que de fois il avait rêvé de les voir se lever sur lui avec l'expression qu'ils avaient alors en se portant sur un autre! Qu'ils étaient beaux, nobles, purs et tristes! Que de douleur contenue dans ce regard d'honnête femme, vouée à son implacable devoir, — et que d'amour pour celui qu'ils contemplaient ainsi!

Hubert ressentit une grande secousse dans tout son être, et un avertissement de sa conscience le détacha du sol; d'un pas moins ferme et plus lourd que de coutume il avança vers le pavillon, les yeux fixés sur son ami devenu soudainement son rival. Après avoir jeté un regard prudent sur le général, Charles tourna la tête vers la jeune femme, et la même expression de douleur, de regret, de tendresse, apparut dans ses yeux, voilés d'un brouillard pareil à des larmes.

— Ah! les malheureux! pensa Hubert, comme ils s'aiment! Et comme ils doivent souffrir!

Le bruit de son pas sur le gravier réveilla enfin tout le monde. Une rougeur subite envahit les joues, le cou et jusqu'aux bras de la comtesse; Charles prit un air dégagé d'homme du monde qui s'ennuie poliment, et le général, les yeux ouverts, grogna :

— Ah! c'est vous, de Rivelay? Pas dommage! Depuis le temps qu'on vous attend! Vous ne pouviez pas venir déjeuner, hein?

— Général, commença Hubert, si j'avais pensé que ce ne fût pas une indiscrétion...

— Oui, mais vous avez pensé : voilà ! Et vous n'êtes pas venu. Juste comme celui-là, tenez ! Tous pareils, les jeunes gens. Ils ont peur de s'ennuyer avec un vieux grognon...

— Oh ! général, protestèrent les deux jeunes gens, qui parlèrent en même temps pendant une seconde.

Tout le monde se mit à rire; mais la comtesse ne regardait personne. Après avoir donné la main à Hubert, elle s'était détournée de lui avec une légère expression de gêne.

— Elle s'est aperçue que je les avais vus, pensa Hubert.

Il se mit à bavarder au hasard sur tous les sujets connus, essayant d'étourdir les autres et lui-même; mais son esprit, ordinairement vif et léger, retombait péniblement à terre, il était bruyant sans être spirituel, et, le sentant plus que tout autre, il se tut soudain. Le général frappa sur un gong placé à portée de sa

main, et bientôt son valet de chambre apparut.

— A quelle heure le train, Marie? demanda le général en se soulevant avec peine sur sa chaise longue.

— Huit heures à Paris, répondit-elle sans le regarder. Ici, quatre heures dix.

— Allons, Céran, venez recevoir mes instructions, dit le général qui se mit debout non sans grimaces avec l'aide de son valet, dont il prit le bras. J'ai donné ici un tas d'ordres qui ne seront pas exécutés. Pour ça, j'en suis sûr, à moins que vous n'y ayez l'œil et la main.

— Je vais avec vous, dit la comtesse, toujours avec la même timidité.

— Vous?. pourquoi? Restez donc ici. Tenez-y compagnie à Rivelay pendant que je m'occupe d'affaires. Vous m'excuserez, n'est-ce pas, jeune homme? Allons, Charles!

Pendant que le malade se dirigeait péniblement vers le château, Céran se retourna rapidement, et son ami lut dans ce coup d'œil passager la même expression de tristesse et de

respect qu'il y avait vue tout à l'heure pour la première fois de sa vie.

Resté seul avec la comtesse, il sentit qu'entre le moment où il avait touché le seuil de cette demeure et la minute présente un monde s'était écoulé ; tout ce qu'il avait rêvé s'effondrait dans un abîme; la femme qu'il avait aimée et que, sans trop d'égoïsme inhumain, il avait pu espérer de voir sienne lorsque la mort inévitablement prochaine du général lui rendrait la liberté, cette femme était aussi loin de lui maintenant que le croissant d'argent à peine visible, esquissé par la lune dans le beau ciel d'une après-midi d'été.

Elle était là, pourtant, assise en face de lui sur une chaise de jonc, tourmentant d'une main nerveuse la bélière de son éventail. Il ne savait que lui dire, pris soudain d'une grande envie de s'enfuir et d'aller se coucher dans l'herbe, au plus profond du bois, pour y savourer son chagrin.

— Monsieur, dit-elle tout à coup d'une voix grave qu'il ne lui connaissait pas.

Il la regarda. Une expression de fermeté, presque de défi, transfigurait ce joli visage.

— Monsieur, reprit-elle, que devez-vous penser de moi?

— Mais, madame, tout le bien possible! répondit Hubert qui ne s'était cependant pas mépris au sens de la question.

Elle secoua la tête.

— Non, dit-elle, cela ne se peut pas.

— Et pourquoi donc, chère madame, me soupçonner?...

Elle se tut, tourmentant plus que jamais le gland de son éventail; puis, fixant les yeux sur lui pendant que la même implacable rougeur envahissait son visage :

— Vous m'avez vue tout à l'heure lorsque j'ai regardé M. Céran?

— Oui, madame, répondit-il d'un ton assuré qui lui coûtait.

— Eh bien, qu'est-ce que vous avez pensé?

Il prit son courage à deux mains, bien qu'il se sentît pâlir.

— J'ai pensé, dit-il, que vous aviez du chagrin.

Elle soupira fortement, comme si elle se sentait allégée d'un poids très-lourd.

— Vous n'avez pas pensé que je pusse avoir quelque chose à me reprocher? dit-elle en le regardant toujours avec le même regard honnête et ferme.

— Non, madame, répondit-il en lui rendant regard pour regard.

Elle hésita un instant, puis baissa les yeux, pendant qu'une expression de paix et de confiance la rendait plus semblable à elle-même.

— Monsieur, je vous remercie, fit-elle simplement.

Tout son être se détendit, et elle se laissa aller sur le dossier de sa chaise; mais ce ne fut qu'un instant, et sa résolution fut bientôt arrêtée.

— Puisque le hasard vous a mis au courant d'une chose que j'aurais préféré tenir secrète, je veux tout vous dire, reprit-elle, afin qu'il ne vous reste pas le moindre doute.

— Oh! madame!... protestait Hubert.

Mais elle ne voulût point l'écouter.

— Il y a quelques mois, dit-elle, je me suis aperçue que Charles m'aimait; il ne me l'a pas dit; non, monsieur, ne le croyez pas. La grande différence de fortune qu'il y a entre nous lui faisait un devoir de me cacher ses sentiments, autant au moins que ma propre situation...

Ici les larmes gagnèrent la jeune femme, qui eut fort à faire pour les empêcher de couler; elle sut pourtant y parvenir, mais elle tint les yeux baissés en continuant :

— Ma position actuelle m'interdit de tels sentiments à moi-même; mais il serait inutile de feindre d'ignorer que les jours du général sont comptés... C'est très-mal, je le sais; mais, monsieur, je n'y puis rien. Je vous jure que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'empêcher d'y songer... Est-on maître de ses pensées? dites-le-moi, monsieur. Peut-on s'empêcher de songer à une chose inévitable, qui vous donnerait...?

Elle ne dit pas ce que lui donnerait cette

chose inévitable; mais son regard suppliant se leva sur Hubert, qui, tout navré qu'il fût, ne put retenir un sourire à cet appel enfantin.

— Non, madame, dit-il, on n'est pas toujours maître de sa pensée... Je le sais par moi-même.

— N'est-ce pas? fit-elle tout illuminée de contentement. Eh bien, je me suis dit que plus tard, quand je serais libre, je pourrais sans remords songer à me faire une existence nouvelle... La mienne n'a pas été bien gaie... J'ai été mariée jeune... Le général est excellent pour moi; mais...

— Vous n'êtes pas ce que l'on peut appeler un couple bien assorti, conclut Hubert avec un bon sourire qui acheva de mettre la jeune femme à son aise.

— N'est-ce pas? Eh bien, quand j'ai remarqué que Charles m'aimait, cela m'a fait plaisir, je l'avoue... Il est sans fortune; le général l'aime beaucoup et lui laissera quelque chose, à titre de petit-cousin; mais il mérite mieux

que cela, n'est-il pas vrai? Et puis, enfin... je l'aime.

— Cette raison-là suffit, dit Hubert avec douceur.

— Et si vous saviez comme il est bon! comme il est délicat, généreux!...

Elle entama de Charles Céran un panégyrique tel que peut seule le concevoir une femme qui aime. Hubert, le cœur serré, se disait à chaque seconde :

« Non, il n'est pas tel qu'elle croit le voir! Non, Charles n'est pas l'être pur, généreux et chaste qu'elle s'imagine! C'est un bon garçon à qui je ne connais ni grands vices ni grandes vertus; mais un héros, le héros de ce roman d'honnête femme, non! Charles n'est pas cela! »

Elle parlait, transfigurée par la joie d'exalter l'homme qu'elle aimait; et Hubert, tout égoïsme à part, l'écoutait tristement.

« Quelle étrange disposition, pensait-il, ont les femmes à tailler les êtres qui ont su leur

plaire sur le patron de leur imagination! Si je lui faisais le véritable portrait de son amoureux, elle m'appellerait calomniateur et me chasserait d'ici pour toute la vie! »

La jeune femme lut quelque chose de ces pensées sur le visage de son confident, car elle s'arrêta inquiète.

— A quoi pensez-vous, monsieur? dit-elle en le regardant d'un air troublé.

— Je pensais que vous êtes bien bonne, bien charmante, bien confiante surtout... et que vous méritez d'être heureuse.

— Vraiment? fit-elle, confuse; confiante... pourquoi?

— Mais parce que vous venez de me livrer un secret, le plus gros secret de votre vie assurément, et cela, au bout du compte, sans me connaître beaucoup...

Elle se récria avec une expansion presque enfantine :

— Oh! si, je vous connais bien! Il y a dix-huit mois que nous vous voyons très-sou-

vent, et je vous ai jugé tout de suite comme un homme de cœur...

Hubert se sentit non-seulement flatté, mais touché de cette appréciation.

— D'ailleurs, reprit-elle sans lui laisser le temps de répondre, après ce que vous aviez vu il m'était impossible, oui, impossible de supporter la pensée d'un doute dans votre esprit.

— Soyez convaincue, madame...

— Non, non : vous aviez surpris un regard qui pouvait vous faire supposer des choses... des choses qui ne sont pas, je vous le jure...

— Ne me le dites pas, fit doucement Hubert; n'humiliez pas votre confident en le croyant capable d'une mauvaise pensée.

Ils souriaient tous deux, et tous deux avaient les yeux humides. Tout à coup la jeune femme tendit la main à son nouvel ami, qui la serra franchement. Ils s'étaient levés et restaient debout vis-à-vis l'un de l'autre.

— Qui m'eût dit, il y a une heure, fit Marie, que mon cher secret ne serait plus à moi seule,

et que je me sentirais si contente de l'avoir révélé !

— Vous ne le regrettez pas, alors?

— Non, au contraire. Il me semble qu'en confiant à un tiers le rêve de ma vie, je l'ai purifié et mis sous une sauvegarde.

Elle rougit tout entière en prononçant ces derniers mots, et détourna la tête.

« Je comprends, pensa Hubert : brave petite femme! S'il lui arrivait de succomber maintenant, elle se croirait tenue de m'en avertir... »

Il avait envie de rire, mais d'un rire attendri, plein de pitié, qui se fût terminé par une caresse, comme font les mères quand leurs enfants ont dit quelque formidable naïveté; la jeune femme mit sur le drap de sa manche le bout d'un doigt délicat.

— Je ne pourrais pas vivre sous un soupçon, monsieur, dit-elle à voix basse; mais je pourrais encore moins vivre avec une honte...

— Je vous comprends, répondit-il sans la regarder. Il y a des femmes comme l'hermine...

Elles sont rares malheureusement; mais vous en êtes une.

Elle retira son doigt, poussa un soupir et prit le chemin du château.

Une heure après, Hubert quitta ses hôtes, leur laissant Charles Céran, qui devait les conduire à Paris et les mettre dans le train. En retournant à sa gentilhommière, située à peu de distance, le jeune homme songeait à son ami plus qu'à toute autre chose. La confidence de la comtesse Marie, en mettant à néant ses vagues aspirations, l'avait plus troublé relativement à elle qu'à lui-même.

« Charles n'est pas un homme à filer longtemps le parfait amour, se disait Hubert : pour que, depuis six mois, il n'ait pas essayé de pénétrer plus loin dans les bonnes grâces de cette aimable femme, il faut quelque chose de plus puissant que son amour se soit mis à la traverse. Tel que je le connais, mon ami Céran n'est pas fait pour les grandes passions silencieuses... Douter de la mignonne comtesse, absurde;

croire à ce rêve idéal dans la tête de cet excellent garçon, impossible... Alors, quoi? »

Tout à coup Hubert s'adressa une épithète peu flatteuse; on n'est jamais content de se trouver sot, et, cette fois, notre ami ne put s'empêcher de constater qu'il avait manqué de perspicacité.

« Faut-il que je sois bête! Eh mais, elle sera très-riche, cette pauvre enfant; son mari lui a assuré presque toute sa fortune par contrat de mariage; Charles veut réparer cette erreur d'un parent prévenu. C'est élémentaire! D'autre part, s'il se faisait trop aimer maintenant, une brouille pourrait survenir avant le moment de la réalisation, et mon Charles verrait fuir sa fortune. C'est cela, parbleu! »

Hubert cingla d'un coup de cravache sa jolie petite jument baie, qui s'enleva des quatre pieds.

— C'est vous qui avez raison, fée, lui dit-il en la calmant, et je ne suis qu'un imbécile; seulement mon ami Céran me paraît jouer un vilain

rôle en cette affaire. Pourtant ses yeux étaient ceux d'un homme épris. La vie est décidément un galimatias double!

II

Lorsque Céran, resté sur le quai de la gare, vit fuir le wagon qui emportait le général et sa femme, il était véritablement peiné; une absence de six semaines avait de quoi le contrister, car il aimait beaucoup, mais beaucoup la jolie comtesse Marie. Il l'avait surtout prodigieusement aimée, il y avait déjà quelque temps de cela, pendant les premiers quinze jours qui avaient suivi leurs aveux.

Ce n'était pas uniquement parce que la comtesse serait prochainement veuve et très-riche que Charles Céran lui avait adressé sa tendresse. Dans le premier moment, rendons-lui

cette justice, il n'avait pensé ni à la fortune, ni au veuvage. Il avait trouvé une femme jolie, pleine de charme, naïve, relativement aux choses pratiques de la vie, au delà de ce qui peut s'imaginer, et il lui avait fait une de ces cours discrètes qui seules peuvent réussir près des honnêtes femmes.

Du tort qu'il pouvait faire à son vieux parent qui le traitait comme un fils, du trouble et du remords que son amour pouvait apporter dans la vie de la jeune femme, c'est de quoi Charles ne s'était pas préoccupé une minute. S'il fallait penser à ces choses-là, l'existence ne serait plus tenable; et puis à quoi bon?

Mais lorsqu'en réponse à son attitude de soupirant il avait vu Marie pâlir, puis maigrir, puis l'éviter, enfin montrer tous les dehors d'une femme qui lutte contre une passion violente, il avait été un peu fier et très-ennuyé de voir se compliquer les choses. C'est flatteur d'être l'objet d'un amour véritable; mais c'est aussi bien gênant...

Aussi avait-il accueilli comme un message d'en haut la nouvelle que le général était très-malade, et que très-probablement il ne verrait point fleurir les lilas.

« Je l'épouse, s'était-il dit; quelle excellente affaire et quelle femme adorable! »

Il n'eut pas grand'chose à changer à son attitude, car jamais Marie n'avait soupçonné que l'amour témoigné par le jeune homme pût avoir d'autre but qu'un mariage encore éloigné, mais possible dans l'avenir. Elle l'écouta donc en silence, et leur entretien se termina par ces mots, qu'elle prononça en tremblant, comme si c'était la condamnation à mort du général :

— Je suis à vous pour la vie et l'éternité.

Le fait semblera peut-être singulier; mais il est positif qu'aux yeux de Charles, Marie perdit beaucoup de ses séductions à partir du moment où il fut certain qu'elle lui appartiendrait un jour. Ce n'était plus une belle passion avec ses orages et ses jours d'ivresse, mais de bourgeoises fiançailles. L'inattaquable pureté de la

jeune femme rendait impossible toute tentative audacieuse.

C'est à ce moment de ce qu'on ne saurait appeler leur liaison, que Hubert de Rivelay se trouva brusquement mis au fait de sentiments qu'il eût préféré ignorer.

Avec une diplomatie très-simple, il se rapprocha de son ami, et s'appliqua à l'étudier de plus près. Dans le monde, on est amis pour ne pas se connaître; on s'appelle « mon cher », et l'on ne se soucie aucunement l'un de l'autre : les deux jeunes gens étaient amis de cette façon-là. Hubert résolut de creuser un peu le caractère de l'homme à qui se donnait volontairement la femme qu'il aurait, lui, si tendrement et si noblement aimée.

Ce travail n'était pas compliqué, pas plus que le naturel de Céran lui-même.

Au bout de six semaines, Hubert avait acquis la conviction que la jeune comtesse ferait, en épousant l'homme aimable dont elle était éprise, ce qu'on appelle un sot marché. Mais, au bout

des mêmes six semaines, la Providence, qui a ses jours de fantaisie comique, ramenait à Paris le général, non pas moribond, ainsi que l'avaient supposé tous ceux qui l'avaient vu partir pour Vichy, y compris le médecin lui-même, mais fort soulagé et disposé, selon toute apparence, à prendre encore quelques bonnes années de vie.

Disons-le tout de suite à la louange de la comtesse Marie : elle n'éprouva aucun déplaisir de cette convalescence inopinée. Sa belle petite âme timorée, tout en se laissant égarer dans les rêves lointains d'un amour honnêtement partagé, n'avait jamais envisagé sans un effroi profond la crise inévitable qui devait lui assurer le bonheur. Si la crise reculait, eh bien, en définitive, c'était cela de gagné ; tel l'infortuné, qui doit se faire arracher une dent, tout en sachant fort bien que son repos définitif est à ce prix, rentre chez lui sans avoir sonné chez le dentiste, pour peu que son ennemie semble s'humaniser le moins du monde.

Charles Céran n'avait point l'âme timorée, et

ce ne furent pas des actions de grâces qu'il adressa au ciel en cette occasion. Comme il n'avait pas le sens de la vénération très-développé, il s'en exprima avec plus de franchise que de correction, et, avec l'heureux à-propos des gens gâtés par leur jolie figure, et qui finissent par ne plus se soucier de l'opinion des autres, il versa un jour dans l'oreille de Rivelay toute l'humeur que lui causait ce contre-temps.

— Ce vieux citron! dit-il, faisant irrévérencieusement allusion à la teinte jaunâtre que la maladie donnait à la peau du général; ne s'est-il pas mis en tête de se raccrocher à l'existence! Moi qui me figurais qu'on l'avait envoyé à Vichy pour y recevoir le coup de grâce!

— Tu as donc quelque chose à gagner à sa mort? demanda Hubert.

— Parbleu!

Puis, se reprenant, il ajouta comme explication :

— J'ai deux cent mille francs à toucher sur la succession.

— Ce sera bientôt mangé, fit observer Rivelay.

Céran hocha la tête de l'air entendu d'un homme qui en sait plus qu'il n'en veut dire.

« Pauvre petite femme! pensa le confident... Et qu'on n'y peut rien! »

Cependant, le général allant de mieux en mieux, l'air du Midi lui fut conseillé pour l'hiver, et il résolut de passer un bout de temps à Cannes.

La comtesse Marie en éprouva un chagrin violent. Semblable à beaucoup de femmes délicates et fines, elle supportait fort patiemment de ne point être unie à l'homme qu'elle aimait, pourvu qu'il lui fût permis de le voir très-souvent et de causer avec lui. Le son de la voix aimée, une parole de tendresse à la dérobée parci par-là, servaient de pâture à son amour pour des jours, des semaines, et lui constituaient une sorte de paradis tranquille où elle vivait repliée sur sa modeste petite félicité.

Mais, en revanche, la séparation était pour elle le martyre. Vichy apparaissait dans ses sou-

venirs comme un enfer, une sorte de chaudière où bouillonnaient des malades, des médecins, des hôtels, des heures de bain, des chevaux de louage, des casinos, avec des troupes de comédiens de passage; tout cela paraissant et disparaissant régulièrement, comme des légumes bouillant dans une marmite, de plus, noyé dans une vapeur brûlante et nauséabonde... La pauvre femme frissonnait d'horreur en y resongeant : et cela, parce que les six semaines de séjour s'étaient écoulées loin de l'aimé, ponctuées seulement par six lettres (une par semaine), où Charles rendait compte au général de l'état du château et présentait, au-dessus de la signature, « ses hommages respectueux » à la comtesse.

Lorsqu'elle se vit en demeure de recommencer la même vie, c'est-à-dire de supporter une nouvelle séparation, la jeune femme, si douce et si résignée d'ordinaire, éprouva de véritables sentiments de révolte.

— Je n'irai pas! non, je n'irai pas! s'écria-t-elle en frappant du pied, un jour qu'elle était

toute seule dans sa chambre. C'est abominable de m'enlever mon unique joie, ma seule consolation! Je dirai au général que je veux rester à Paris. Jamais Charles ne pourra supporter trois mois de séparation!

Son amour la rendait si audacieuse qu'elle s'enhardit jusqu'à faire ses représentations au général.

— Le Midi vous convient, mon ami, lui dit-elle avec beaucoup de mesure et de tact; mais moi, vous savez combien je souffre de la chaleur, et...

— Je vous entends, ma chère, répondit-il en l'interrompant. Vous aimeriez mieux rester à Paris cet hiver, et je le comprends, car ce serait plus amusant. Mon Dieu! vous êtes libre de le faire; ce n'est pas moi qui vous en empêcherai; mais si je venais à mourir là-bas pendant que vous seriez ici, le monde vous jugerait bien sévèrement, et vous-même, Marie, je connais assez votre bon petit cœur pour savoir que vous en auriez beaucoup de chagrin.

Il s'était un peu attendri en parlant. Sa phrase, commencée avec la rudesse amère d'un homme qui se sent de trop dans la vie des autres, avait été terminée avec une douceur presque paternelle. Sa femme se pencha sur lui pour cacher les larmes qui venaient de lui monter aux yeux, et déposa un baiser filial sur le vieux front parcheminé. Elle avait le cœur bien gros ; mais elle lui faisait pourtant amende honorable.

Il fallait partir! Point de remède à cette situation, désormais sans issue. Marie eut une inspiration. Dans un moment favorable, elle prit à part Hubert, son ami particulier, auquel, depuis son retour, elle ne pouvait s'empêcher de témoigner une prédilection marquée.

— Mon ami, lui dit-elle avec cette câlinerie innocente qui était chez elle d'un charme si persuasif, mon ami véritable, rendez-moi un service, un grand service.

« Elle va faire quelque bêtise! » pensa Hubert.

— Je ne puis recevoir de nouvelles directes

de Charles, continua-t-elle avec émotion. Je lui écris tant que je veux; mais il ne peut pas m'écrire. Mon mari, le plus souvent, oublie de me parler des lettres qu'il reçoit : écrivez-nous, vous! Et chaque fois dites-moi un peu, en passant, comme par hasard, ce que fait Charles et comment il va. Je vous en supplie. Si vous saviez! Nous resterons là-bas au moins trois mois!

Elle était prête à pleurer; ses lèvres tremblaient, et elle avait fort à faire pour se contenir.

« Quelle singulière commission! pensa Hubert moitié furieux, moitié ému lui-même. Quand je disais qu'elle allait faire une bêtise! La bêtise est déjà faite : elle lui a écrit! »

— A-t-il beaucoup de lettres de vous? demanda-t-il au lieu de répondre.

— Mais... oui..., dit la jeune femme en rougissant, selon sa déplorable habitude.

« Ce sera le diable pour les ravoir, pensa Hubert. C'est curieux! mais je n'ai pas idée que ce mariage se fasse jamais. »

— Soit, continua-t-il tout haut; je vous écrirai, ou plutôt j'écrirai au général toutes les nouvelles de notre monde.

— Pas à moi? fit-elle d'un air suppliant.

— Non, madame, pas à vous, répliqua le confident d'un air sévère.

Il la trouvait délicieusement nigaude avec ses ingénuités prodigieuses, et chaque naïveté la lui rendait plus chère, quoi qu'il fît pour s'en défendre.

Elle allait lui demander pourquoi, mais elle n'osa pas à cause du ton grave qu'il avait pris, et elle se contenta de le remercier.

III

Quand le général et sa femme furent installés à Cannes, Hubert, pour tenir sa promesse, et aussi un peu pour répondre à un secret instinct

de jalousie, se mit à étudier plus particulièrement les allures de son ami Céran. Celui-ci allait et venait dans tous les mondes, flirtant à droite et à gauche, attrapant de ci de là quelque bonne fortune dont il ne se cachait guère qu'à demi, ayant pour principe que les bonnes fortunes des autres excitent chez les hommes une envie qui n'est point dénuée d'admiration, et chez les femmes une curiosité qui ne va point sans une nuance d'intérêt. Comme on le voit, les principes de Charles n'avaient que bien peu d'analogie avec ceux de Marie.

Des communications de ce genre n'étaient pas ce que Hubert pouvait envoyer à Cannes : aussi se bornait-il le plus souvent à des énumérations de bals et de « premières » où il avait rencontré Céran, « très-brillant et en bonne santé »; puis tout à coup les lettres, plus rares, ne firent plus du tout mention de l'ami Charles. Deux mois seulement s'étaient écoulés, et le général, se trouvant bien de son séjour, avait annoncé l'intention de le pro-

longer. La comtesse écrivait toutes les semaines à Céran sans jamais recevoir de réponse, comme il avait été convenu; ses lettres devinrent pressantes, et elle y trahit son inquiétude, car Charles lui-même avait cessé d'écrire au général, ainsi qu'elle l'avait appris en faisant une petite enquête auprès de son mari.

Il n'arrivait rien; donc, il se passait quelque chose : telle était la conclusion que, dans sa logique féminine, la comtesse tirait de ce silence. Elle avait raison.

Un matin, elle reçut un paquet recommandé, contenant un livre nouveau accompagné de la carte de son ami Hubert; une bande de papier déchiré, qui pouvait avoir été mise là par mégarde, portait ces mots sans signature, interrompus comme s'ils faisaient partie d'une vieille lettre inutile : « Cessez d'écrire; il se passe des choses qui rendent toute correspondance impossible. »

La comtesse Marie, quoique naïve à l'excès, n'était point sotte. Elle avait dans son buvard

une lettre toute prête à l'adresse du cher absent; elle la saisit, la couvrit de larmes et la jeta au feu, puis attendit... quoi? Ce qui arriverait; car, elle l'avait toujours dit... depuis quinze jours : il arriverait quelque chose.

Ce qui arriva, ce fut Hubert lui-même. Le surlendemain, pendant que le général faisait sa sieste, il se fit annoncer chez la comtesse.

— Au nom du ciel, que se passe-t-il? s'écria-t-elle en courant à lui.

Il la rassura d'un geste fort correct, s'assura que portes et fenêtres étaient closes, et la conduisit à un petit fauteuil où il la fit asseoir.

— Monsieur, par grâce! disait Marie, qui ne contenait plus son agitation.

Il prit, tout en lui souriant avec beaucoup de bonté, un flacon de sels sur la table à ouvrage, et, s'asseyant auprès d'elle, il lui dit :

— Vous êtes bien étonnée de me voir?

Elle fit un geste désespéré qui signifiait : « Quand vous aurez fini de vous moquer de moi! »

— C'est qu'il s'est passé des événements graves, continua-t-il sans s'émouvoir. Vous avez reçu mon livre et le petit bout de papier?

— Oui! oui! oui! Après?

— Eh bien...

Il s'arrêta; vraiment la tâche était trop pénible! Si encore il ne l'avait pas aimée! Mais, la chérissant comme il le faisait, c'était trop dur de lui porter un coup si cruel!

La comtesse Marie était très femme; sa candeur native, excusée d'ailleurs par les vingt-quatre ans qu'elle avait à peine, n'excluait pas chez elle une grande finesse. Elle étendit la main vers le confident venu de si loin pour lui apporter une mauvaise nouvelle.

— Il ne m'aime plus! dit-elle, les yeux démesurément ouverts.

Rivelay fit un geste dans lequel, par un prodige de tact, il sut faire entrer autant de respect que de pitié.

— Il en aime une autre? fit Marie, en se mordant les lèvres pour trouver la force de parler.

— Il se marie dans quinze jours, répondit Hubert, qui la trouvait suffisamment préparée, étant donné le peu de temps dont ils pouvaient disposer.

Il tenait le flacon de sels débouché dans sa main, prêt à y recourir; mais la comtesse était une brave petite femme, qui ne connaissait point les évanouissements. Elle se roidit dans son fauteuil comme pour recevoir encore un nouveau choc, et son intuition féminine venant au secours de sa mémoire soudain surexcitée :

— Avec une femme riche? dit-elle.

« Oh! la vraie vaillante créature! » pensa Hubert, qui l'eût volontiers embrassée pour tant de courage et de bon sens.

— Avec une Américaine qui a une demi-douzaine de millions, répondit-il tout haut.

Elle baissa les yeux et réfléchit un instant. Mille détails inexpliqués que, dans son ignorance, elle avait mis sur le compte de l'exaspération où peut se trouver parfois un homme très-épris, séparé de celle qu'il aime; mille

petits manques d'égards ou de goût lui revinrent à l'esprit, et elle comprit tout à coup ce qui s'était passé dans le cœur ou plutôt dans la tête de celui qu'elle avait jusqu'alors considéré comme un dieu et le maître de sa vie.

— Il se marie avec une femme très-riche! dit-elle posément. Alors, il a manqué de patience!

Hubert avait peine à cacher l'admiration que lui inspirait en ce moment la conduite de sa jeune amie.

— Vous l'avez dit, répondit-il d'un ton contenu.

Elle réfléchit un instant.

— Dites, fit-elle, il doit être bien embarrassé pour m'annoncer son mariage?

— Je le pense, dit le confident.

Une idée traversa le cerveau de la jeune femme.

— Il vous a peut-être envoyé? dit-elle inquiète.

Rivelay protesta du geste.

— Laissez-moi le mérite, ajouta-t-il, d'avoir voulu vous épargner un choc brutal et immérité : l'annónce du mariage sera demain dans le *Figaro*.

Après un court silence, Marie leva les yeux sur son ami.

— De sorte, dit-elle, que vous avez fait ce long voyage uniquement pour moi? pour que ce ne soit pas un entre-filet de journal qui me jette à la figure la trahison de celui que je considérais comme devant être le compagnon de ma vie entière?

— Chère madame, fit Rivelay, je vous en prie...

Elle était si près de pleurer qu'il eut envie de la prendre dans ses bras et de l'y bercer comme un enfant grondé. Mais c'eût été une action tout à fait inopportune.

Il se fit un visage très-sérieux et dit tout bas :

— A présent, il s'agit d'avoir vos lettres.

— Mes lettres? s'écria Marie. Je lui avais ordonné de les brûler à mesure!

Hubert esquissa un geste de commisération polie.

— Vous pouvez être certaine, chère madame, dit-il, que vos lettres ne sont pas brûlées..., à moins qu'il n'ait accompli ce sacrifice hier ou avant-hier..., bref, depuis que son mariage est convenu...

Marie était devenue toute rouge, mais de colère cette fois.

— S'il avait fait cela..., dit-elle.

— Voulez-vous que je vous les rapporte? conclut poliment Hubert...

— Ah! mon ami, faites cela, et je vous en aurai une reconnaissance éternelle...

— Alors, autorisez-moi par un bout d'écrit...

Elle déchira une page de son block-notes et écrivit dessus, d'une belle écriture large qui ne tremblait pas : « Remettez à M. de Rivelay tout ce que vous pouvez avoir à moi », et signa son nom de jeune fille, courageusement.

« Chère imprudente! pensa Hubert. Heureusement que vous êtes en bonnes mains! »

Au bout de quarante-huit heures, Hubert, venu pour passer un mois à Cannes, reçut un télégramme qui réclamait impérieusement sa présence à Paris. Le général en fut absolument bouleversé! Il se promettait tant d'agrément de la société de ce jeune homme si parfaitement élevé! C'est avec le plus vif regret qu'il le vit partir. Il le chargea d'ailleurs de laver la tête à son ami Charles Céran.

— Que diable! dit-il, quand on possède un parent de qui l'on attend quelque bien, c'est le moins qu'on lui annonce son mariage par un bout de lettre, au lieu de le lui laisser apprendre par le journal. Dites-lui bien, Rivelay, que ma femme et moi, nous en avons été extrêmement froissés.

Hubert, à peine arrivé, se rendit chez Céran, qu'il trouva noyé sous un déluge de factures, de notes et de réclamations, toutes relatives à des affaires d'argent.

— Depuis qu'on sait que je me marie, grommela l'heureux fiancé, voilà mon courrier quo-

tidien! Ces gens-là n'ont ni délicatesse ni patience.

— C'est vrai, fit Hubert; ils auraient dû attendre que vous fussiez marié.

Charles ne sourcilla pas : ces mots traduisaient exactement sa pensée.

— Je viens, reprit Rivelay, chargé d'une mission tout à fait confidentielle. A l'annonce de votre mariage, la comtesse Marie m'a chargé de vous redemander des papiers qu'elle vous avait confiés.

Céran fit un brusque mouvement. De toutes les revendications, c'est celle-là qu'il attendait le moins.

— Comment? dit-il; je ne comprends pas.

Rivelay tira de son portefeuille les deux lignes signées par la jeune femme, et, quand il les eut laissées assez longtemps sous les yeux de Céran pour que celui-ci pût les avoir apprises par cœur, il les reprit et les réintégra dans la pochette qu'elles occupaient.

Charles n'essaya point de se défendre, ni

d'alléguer la non-possession de ces lettres, qu'il était censé avoir brûlées; il ouvrit un tiroir à peine fermé à clef, en tira un paquet assez volumineux (la comtesse ayant la fâcheuse habitude d'écrire sur du vélin très-fort, qui ressemblait à de l'ivoire) et le remit à Hubert impassible.

— Et le reste? demanda le confident.

Céran prit dans un autre tiroir un petit paravent composé de huit photographies : c'était la comtesse Marie dans huit poses différentes, à fond perdu, sur fond noir, à l'éclairage électrique, en plein air, à cheval, etc.

— Voilà, dit-il.

— Cherchez bien, continua Hubert toujours imperturbable. N'y a-t-il plus rien?

— Ah! fit Charles, comme se souvenant.

Il détacha de sa chaîne de montre un cachet formé d'une pierre gravée qui portait ces mots : *A toujours!*

— C'est tout, dit-il en posant le cachet sur la table.

— Je vous remercie, fit Rivelay qui se leva.

— Eh bien, vous vous en allez comme ça?

— Oui, je suis pressé, répondit froidement Hubert.

Charles le suivait d'un air embarrassé, pendant qu'il se dirigeait vers la porte. Quand il eut la main sur le bouton, Hubert se sentit tiré par la manche.

— Et... qu'est-ce qu'ils ont dit, là-bas, quand ils ont appris mon mariage?

Hubert ouvrit la porte et se tint sur le seuil.

— Le général a dit que vous auriez dû leur écrire, que c'eût été plus correct.

— Oui..., je comprends ça, fit Céran toujours aussi ennuyé. Et la comtesse..., qu'est-ce qu'elle a dit?

— Elle m'a prié de vous redemander ses papiers; je vous l'ai dit et prouvé. Adieu, mon cher; soyez heureux en ménage.

Il s'en alla là-dessus, sans que Charles eût songé à lui tendre la main.

« Quel ours! pensa Céran lorsqu'il se vit seul. Mais, en somme, tout s'est bien passé.

Quelle chance j'ai eue de me tenir avec cette petite femme-là! Voit-on les embarras que j'aurais eus si...? »

Ce fut l'oraison funèbre de son amour, amour à fleur de peau, qui avait été sincère et qui fut vite oublié.

« Butor! » se dit Hubert en foudroyant du regard l'innocente maison qui abritait la tête de son ex-ami.

IV

Rivelay devait attendre à Paris le retour désormais prochain du général et de sa femme. Ils revinrent en effet; mais, dans les vingt-quatre heures qui suivirent leur arrivée, le malade fut pris d'une crise violente, et, au bout de huit jours, la comtesse Marie était veuve.

Dans la confusion produite par ces événe-

ments, Hubert fut longtemps sans voir seule la jeune femme à qui son deuil interdisait de recevoir des visites. Mai et juin s'écoulèrent sans qu'il leur fût donné de se rencontrer autrement qu'en passant et en silence. Mais vers la mi-juillet, un an après la petite scène qui avait investi le jeune homme de ses délicates fonctions, il crut pouvoir se permettre de lui présenter ses hommages à titre de voisin de campagne.

Il la trouva seule, sous le portique de glycines, et, en se voyant, la même pensée les fit tristement sourire. La chaise longue du général avait disparu, remplacée par une vasque de marbre d'où jaillissait un filet d'eau.

— Tout est changé ici, mon ami, dit la jeune veuve. Moi aussi. J'ai été bien imprudente et folle; c'est maintenant seulement que je l'ai compris... Mais quel bonheur que j'aie pu fermer les yeux à mon pauvre mari sans hypocrisie et sans remords!... Et lui, ce malheureux, que devient-il?

— Il est à Trouville. Sa femme et lui font l'ornement de cette plage d'élite.

Marie soupira.

— Mon Dieu! que j'aurais été à plaindre! Eh! non, pas même à plaindre; je m'étais si sottement mise dans la gueule du loup!... Je ne comprends pas comment j'ai pu me méprendre à ce point.

— Cela arrive! fit Hubert.

Ils restèrent silencieux. Il y avait entre eux tant de choses non exprimées qu'ils ne savaient que se dire. Marie éleva la voix timidement.

— Monsieur? dit-elle, précisément comme l'année précédente.

Il la regarda, n'osant lui répondre.

— Vous avez vu ce... cet homme... A-t-il témoigné quelque chagrin pour la peine qu'il m'avait causée?

— La vérité m'oblige à vous répondre non, madame, bien qu'à contre-cœur.

— Comment se fait-il qu'il ait pu allier les

sentiments délicats qu'il a témoignés à mon égard avec cette sécheresse de cœur?

— Permettez-moi, madame, de ne pas répondre à cette question.

Marie fit un mouvement nerveux, puis reprit :

— Pardonnez-moi d'insister, monsieur; il est des choses que j'ai le droit et le besoin de savoir. Quel motif attribuez-vous à la conduite de M. Céran à mon égard?

Hubert chercha à éluder la réponse; mais c'était impossible. Poussé à bout et craignant à la fin de faire entendre autre chose que sa véritable pensée :

— Eh bien, madame, dit-il, pardonnez-moi ce que je vais vous dire; c'est vous qui m'y contraignez. Je crois qu'à cette délicatesse apparente de sentiments, vous connaissant telle que vous êtes, M. Céran trouvait son intérêt.

Marie comprit, et son ancienne rougeur remonta à son visage; mais elle resta maîtresse d'elle-même.

— Je n'ai qu'un regret, monsieur, dit-elle :

c'est de ne pas vous avoir prié de lire la correspondance que vous m'avez si obligeamment fait remettre à mon retour de Cannes.

— Madame! quelle idée singulière!

— Oui..., il me coûte de penser que vous auriez pu conserver un doute sur la nature de mes relations avec celui que je considérais comme devant être mon mari...

— Madame, si j'avais jamais conçu un doute sur vous, je serais d'abord un misérable, et puis un imbécile... Faites-moi la grâce de ne m'en plus parler.

— C'est, murmura Marie, c'est que je tiens tant à votre estime...

Le silence retomba sur eux; un regard d'Hubert avait répondu à cette dernière phrase. Le vent agitait doucement les grappes fleuries des glycines, et la musique du filet d'eau faisait un accompagnement délicieux à leurs pensées.

— J'ai failli mourir de chagrin, dit Marie; c'est si dur d'avoir à mépriser ce qu'on a aimé!... Je me demande maintenant si je l'ai vraiment

aimé. Après le premier choc, la honte d'avoir si mal placé mon cœur m'a, pour ainsi dire, cautérisé l'âme. A présent, il me semble que ç'a été un rêve.... Il ne reste qu'une chose réelle, c'est que mon mari m'a remerciée avant de mourir d'avoir été une bonne femme pour lui, malgré la différence de nos âges... Dans ce moment-là ses paroles me brûlaient comme du plomb fondu, et j'avais envie de lui demander pardon; et puis maintenant cela me fait plaisir, car je sens que je l'ai mérité.

Elle disait tout cela très-simplement, et Hubert se sentait tout surpris, presque ébloui d'être entré si avant au cœur de cette femme honnête et fière.

Il se leva pour partir, ne voulant pas prolonger sa visite dans ces circonstances délicates.

— Vous reviendrez? dit-elle en lui tendant la main.

Il promit de revenir et tint souvent sa promesse.

L'été s'écoula de la sorte. La comtesse rentra fort tard à Paris cette année-là; le mois de janvier était commencé lorsqu'elle se réinstalla dans son hôtel.

En rangeant mille objets qu'elle n'avait point eus entre les mains depuis la mort de son mari, la jeune femme trouva dans un coffret un bibelot sans grande valeur que Céran lui avait donné une fois pour ses étrennes. C'était une petite glace de poche encadrée d'émail; elle ne s'en était jamais servie, n'ayant point l'habitude de se regarder souvent au miroir, et trouvant d'ailleurs l'objet trop précieux, en raison de sa provenance, pour courir le risque de le perdre en le portant sur elle.

Cette glace rappela à Marie tout un monde de pensées déjà mortes, comme les feuilles mortes qui ont vécu tout l'été, et qui ne sont plus que poussière quand leur saison est passée. Elle la mit dans sa poche, et, comme elle sortait en voiture ce jour-là, en passant sur le pont Royal, elle la jeta dans la Seine. La nuit tom-

bait; personne ne vit cette action bizarre, qui fut, malgré tout, accompagnée de quelques larmes.

Le lendemain était le jour de la comtesse, qui recevait après cinq heures. Pendant qu'on la coiffait, elle repensa à sa petite glace, et se trouva fort heureuse de s'en être ainsi débarrassée. Puis, sans qu'elle en eût bien conscience, sa pensée se reporta sur le confident qui l'avait si discrètement, si fidèlement servie.

— J'espère que, malgré les apparences, il ne m'aura point jugée plus mal que je ne le mérite, se dit-elle en se regardant dans un grand miroir, où elle voyait resplendir sa jeunesse éblouissante dans ses sombres atours de veuve. Voilà un brave cœur et une nature délicate. S'il est tel en amitié, que ne doit-il pas être en amour?...

Elle passa au salon, pas trop éclairé, ainsi qu'il sied en temps de deuil, et se chauffa les pieds en attendant les visiteurs. Ses pensées suivaient le même cours et, sans qu'elle en eût de déplaisir, la ramenaient vers Hubert, jeté pour

ainsi dire par le destin sur sa route au moment où cette route devenait périlleuse...

— Oui..., fidèle, délicat et sûr... Ah! c'est celui-là qu'il fallait aimer, se dit-elle avec une pointe de regret qui lui piqua tout à coup le cœur, jusqu'à faire jaillir une larme dans ses yeux...

— M. Hubert de Rivelay, annonça le valet de pied.

FIN.

00102040

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018